

PQ
2311
.Y2
C64
1880
V.2
SMRS



JULES JANIN

CONTES ET NOUVELLES
LITTÉRAIRES

HISTOIRE DE LA POÉSIE
ET DE LA LITTÉRATURE
CHEZ TOUS LES PEUPLES

TOME DEUXIÈME

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE
RUE VOLTAIRE, 4 ET 6

CONTES ET NOUVELLES

LITTÉRAIRES

II

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., 1, RUE D'ERFURTH.

JULES JANIN

CONTES ET NOUVELLES

LITTÉRAIRES

HISTOIRE DE LA POÉSIE

ET DE LA LITTÉRATURE

CHEZ TOUS LES PEUPLES

TOME DEUXIÈME

PARIS

ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE

RUE VOLTAIRE, 4 ET 6

PRÉFACE.

Depuis un temps immémorial, et aussi loin que puisse remonter la chronologie la plus fabuleuse, la Chine possède des lettrés et des juges, une littérature et une philosophie. Mais, à vrai dire, si ce sont là des productions sans date, ce sont aussi des lettrés et des philosophes stationnaires; ouvrages et écrivains, philosophie et philosophes, on dirait, à les voir de loin ou de près, que ce sont toujours les mêmes œuvres, les mêmes hommes. Toute la philosophie des Chinois, depuis qu'ils ont une philosophie, se réduit à des commentaires sur toutes les lois du royaume; leurs histoires se composent de quelques longs récits sans couleur. Quant à leurs ouvrages d'imagination, vous y

rencontrerez partout l'abus de la description et les mêmes formalités d'un frivole cérémonial. Quelle que soit l'époque de ces œuvres diverses, poèmes, histoires, drames, comédies, elles sont toutes empreintes du même caractère ; elles ont toutes le même esprit, le même style, le même âge ; c'est là une littérature qui, depuis qu'elle existe, n'a rien oublié, n'a rien appris.

Cependant l'histoire de la Chine est une longue histoire ; elle remplit de gros livres ; elle a occupé plusieurs générations de savans et d'ardens missionnaires ; à l'heure qu'il est, toute l'Europe est tournée du côté de la Chine. Mais nous n'en voulons nous autres qu'à sa poésie et à ses livres : nous ne ferons donc pas d'histoire ; l'histoire nous fait peur.

C'est pourtant un merveilleux spectacle que cet empire de la Chine, déjà si lettré, si savant, si éclairé, pendant que le monde entier est plongé dans l'ignorance ! Ce gouvernement est tout-à-fait le gouvernement de l'intelligence, pendant que tous les peuples du monde n'obéissent encore qu'à la force. Nous ne devons donc

parler qu'avec toutes sortes de respects de ce vieil et savant empire, nous autres, qui, comparés aux Chinois, sommes des peuples d'hier!

Il existe en Chine une collection de moralistes entreprise par l'ordre de l'empereur Chantchi, et pour laquelle il a fait lui-même une préface. Voici un passage de cette préface, qui donnera une idée de la sollicitude impériale pour l'instruction des sujets:

« J'ai considéré, dit l'empereur, que la loi céleste étant essentiellement bonne, il ne s'agissait que de la faire connaître parfaitement bien à nos peuples, pour que parmi les vivans, il n'y eût personne qui ne se livrât de préférence à la vertu. Chargé par les décrets du Ciel de protéger et d'alimenter tous les pays de l'univers, et voulant m'acquitter respectueusement de la tâche qui m'est imposée, j'ai fait de profondes méditations sur les leçons que les anciens ont données au monde, et sur les exhortations qu'ils ont faites pour encourager la vertu. J'ai pensé que pour eux, le plus grand de tous les plaisirs était de tendre à la perfection. J'ai donc

rassemblé tout ce qu'il y avait d'essentiel dans tous les livres, et j'en ai rédigé une collection, sous les titres de *Discours propres à exciter à la vertu.* »

Dans les livres de morale de la Chine, qui, à tout prendre, se ressemblent chez tous les peuples, parce que la morale, écrite dans le cœur de l'homme, est la même pour tous les hommes, on trouve les saintes notions du juste et de l'injuste, de l'immortalité de l'ame, des récompenses et des châtimens de l'autre vie, qui font la base de toutes les doctrines du monde. On y trouvera en même temps plusieurs préceptes particuliers à la morale indienne. La bienveillance pour tous les animaux, le respect pour les nids du petit oiseau que sa mère élève à la becquée, le respect pour les arbres qui donnent de l'ombre. « L'homme véritablement heureux, dit un de ces livres, voit le bien, fait le bien. » Admirable définition du bonheur!

Une des grandes difficultés qui se soient opposées au progrès des sciences et des lettres dans la Chine, c'est l'écriture chinoise. Les ca-

ractères chinois sont autant de figures arrêtées, et mille fois plus difficiles à retenir, et mille fois plus variées que les vingt-quatre lettres si mobiles et si obéissantes de notre alphabet. Voilà pourquoi les Chinois parlent la même langue depuis l'enfance du monde ; ils l'ont trouvée toute stéréotypée, pour ainsi dire. Cette langue est une langue toute d'allusions et d'énigmes ; un homme intelligent doit employer les deux tiers de sa vie à la comprendre ; et quand il est entré enfin dans le secret de ce grand mystère, il passe l'autre tiers de sa vie à s'en glorifier.

D'ailleurs c'est un peuple qui, par les lois de l'empire (et dans un empire ainsi fait les lois sont toutes-puissantes), ne peut pas sortir de sa patrie. Quelle que soit la contrée dans laquelle il est né, le Chinois y reste pour mourir. Et non-seulement les terres étrangères lui sont défendues à lui, mais encore l'intérieur de la Chine est défendu aux nations étrangères, si bien que c'est un empire fermé de toutes parts, si bien qu'aucune commotion extérieure ne s'y fait sentir. Aussi avons-nous fort peu de notions

vraies et complètes de cet empire : il n'y a que les côtes qui soient abordables pour les Européens. Quant aux Chinois voyageurs, ils sont encore plus rares dans cette France ouverte à tous, que les Français voyageurs dans la Chine qui leur est fermée. Voici cependant le passage d'un rapport écrit par un Chinois après un voyage en France, qui vous donnera une idée très-exacte des notions, des idées et des jugemens d'un pareil voyageur :

« Le gouvernement chinois [1] a toujours voulu avoir des savans et des sciences, et depuis plus de *trente* siècles (mais à sa manière et selon les vues de sa politique) il faut que toutes les études des écoles, tous les examens qui conduisent aux degrés, toutes les récompenses qui encouragent et qui illustrent les talens, se rapportent à la fin que l'on s'est proposée : autant le gouvernement est attentif à aplanir et à semer de récompenses le chemin qui conduit aux connaissances qu'il veut étendre ou conser-

---

1 Mémoires sur les Chinois.

ver, autant il laisse croître d'épines dans ceux qui mènent vers celles qu'il dédaigne ou qu'il rejette. Il ne veut que les gens de lettres dont il a besoin pour la chose publique, et les plus beaux génies n'attirent ses regards qu'autant qu'ils se rendent utiles. Il fait nommer dans toutes les gazettes un soldat qui a reçu des blessures : il ne permettrait pas un mot sur mille faiseurs de systèmes. Le talent et le savoir ne sont pour lui que des mots, quand l'État n'en retire aucune utilité réelle. »

« Les sciences ont en Chine une atmosphère beaucoup plus étroite qu'en Europe, et la nation, en général, ne s'intéresse guère à ce qui s'y passe. Point de journaux littéraires, point de papiers publics qui annoncent les ouvrages des savans, hors les grandes compilations et les livres commandés aux lettrés du collége impérial. Les femmes sont séquestrées dans leurs maisons ; on leur apprend rarement à lire. On ferait vingt journées de chemin sans trouver un homme du peuple qui sût parler philosophie, etc. Les mandarins, d'ailleurs, ont le glaive suspendu

sur leur tête; ils ne peuvent songer qu'à leurs fonctions; l'étiquette absorbe leur moindre loisir. A Péking même, ce qui n'a trait qu'aux sciences n'est pas un objet d'attention. Le plébiscisme littéraire y est aussi inconnu que dans les provinces. Les lettrés sont tellement subjugués par le ton du gouvernement, qu'ils laissent jouer des pièces qui ont plus de mille ans, et ne songent point à en rajeuuir le style suranné.

« La gloire des succès littéraires est, en Europe, nationale : la Chine est entourée de peuples barbares; loin d'y exciter l'émulation, même entre les lettrés, on les force de travailler en commun à des ouvrages prescrits; la liberté de la république des lettres n'est que précaire à la Chine. Le sceptre des lois suit les talens et et le génie dans leurs plus brillans efforts; et le glaive de la justice se lève sur eux au moindre écart. »

Et malheureusement ce ne sont pas là les seuls obstacles qui s'opposent aux progrès de ce vieux peuple : ces obstacles sont innombrables. Le premier de tous, et la chose se croit à peine,

c'est l'abondance des livres sur toutes les matières : ils sont en si grand nombre qu'ils deviennent inutiles. On compte des collections de livres dont le nombre se monte jusqu'à cent quatre-vingt mille volumes. Il n'y a pas un particulier assez riche pour se procurer tous les livres nécessaires à l'étude des choses de sa nation, et les bibliothèques sont si éloignées des villes, qu'il faut se faire anachorète pour devenir un savant; or, une fois devenu un savant, toute l'ambition du Chinois se réduit à entrer dans quelque académie, où il s'occupe uniquement à corriger, à commenter, à expliquer, à publier les vieux auteurs. Il n'y a du nouveau en fait de livres nouveaux que quelques romans, quelques poésies légères et autres petits *riens sonores*, comme dit Horace, *nugæ canoræ.*

Du reste, le gouvernement de ce pays, dont on ne peut mettre en doute la sagesse non plus que la durée, est tout-à-fait un gouvernement paternel. Le respect dû au père de famille et la parfaite soumission des enfans, voilà l'idée fondamentale et la base inébranlable sur les-

quelles repose ce grand empire. A la Chine, l'empereur, fils du Ciel, est le père de la nation; aussi il est impossible d'avoir une idée du respect des sujets pour leur maître. Ils se prosternent devant son image absente; ils parlent, ils agissent, ils se taisent, toujours comme s'ils étaient en présence de l'empereur; dans chaque maison, un des endroits les plus apparens est consacré à la Majesté impériale.

Le code pénal des Chinois repose tout entier sur le bâton : c'est à coups de bâtons que se châtient toutes les fautes, que se punissent tous les crimes. Les plus grands et les plus petits personnages de l'empire sont également soumis à cette peine, qui n'a rien de déshonorant chez eux. Le magistrat se dépouille de sa robe, courbe le dos, reçoit sa correction, reprend sa robe et rentre dans sa charge de magistrat aussi respecté qu'auparavant. Quant aux délits politiques, pour lesquels les nations modernes auront bientôt aboli la peine de mort, ils sont punis en Chine avec la plus atroce rigueur. Les bourreaux chinois sont célèbres par les raffine-

ries de leurs cruautés et de leurs tortures. On a vu des cantons entiers disparaître, totalement ravagés par le feu et par le fer, en punition de quelque révolte partielle. Voici ce qu'on lit dans un rapport d'un général à l'empereur[1] : « Et les chefs ont été mis à mort dans « les tourmens; six cents prisonniers seront « décapités bientôt; treize cents, entraînés par « force, seront renvoyés chez eux avec des « secours. Quant à l'épouse du dernier chef « Chinti-fang, son sexe semblait réclamer « notre indulgence; mais comme elle a porté « le deuil de son époux, comme elle a eu l'au- « dace de conduire des troupes contre l'ar- « mée impériale, avec un étendard chargé de « cette inscription : *Vengeance pour les mal- « heurs de mon époux*, elle n'a plus aucun « titre à la compassion, et elle a été renvoyée « pour être exécutée avec les autres. »

Telle est la législation, telles sont les mœurs de cet empire. Rien n'a pu les changer, ni les

---

1 Staunton, *Ambassade chinoise.*

révolutions, ni la guerre, ni la conquête. Les Tartares se sont emparés de la Chine par les armes : à leur tour les Chinois se sont emparés des Tartares par leurs lois et par leurs mœurs.

Quant à leurs arts, ils ont atteint bien vite toute la perfection qu'ils pouvaient atteindre, et ils s'y sont arrêtés. La soie, et la porcelaine, et la science des couleurs, et le vernis et le papier, et l'imprimerie, dont ils ont joui, comme aussi de la boussole, bien avant les peuples de l'Europe, et l'astronomie, et la géographie, et la théorie des banques et du papier-monnaie, et l'art de la gravure, ce sont là autant de sciences qui ont été poussées bien loin dans la Chine avant que l'Europe en eût connaissance, car l'Europe n'a pas même l'honneur d'avoir découvert la poudre à canon : c'est la Chine qui la première a fait cette découverte. Il est vrai qu'en revanche l'Europe peut lui apprendre la manière de s'en servir.

L'agriculture est aussi fort en honneur parmi ce peuple. Le mûrier et le thé sont la principale fortune du Chinois; le riz forme une

grande partie de sa subsistance; avec le bambou il compose presque tous ses meubles. Il aime les fleurs avec passion; les fleurs sont le divertissement le plus cher de sa vie. Les ruisseaux sont couverts du lotus à fleurs doubles et du lotus couleur de rose; la pivoine se balance gracieusement à côté de l'hortensia; le poirier, l'abricotier sauvage, le pêcher nain, le saule pleureur prêtent leur ombrage et se forment en avenues à l'entrée des jardins. La Chine est le pays des jardins : il y a des jardins de plusieurs mille arpens, il y a des jardins de quelques pieds. C'est là que le Chinois se repose, c'est là qu'il respire, c'est là qu'il pense. Un jardin, c'est passion avouée des Chinois : les plus riches y dépensent toute leur fortune. Rien n'y est oublié, ni les ruisseaux où nagent les cygnes, ni les plates-bandes remplies de fleurs odorantes, ni les bois d'oranger. Les poésies chinoises sont remplies de passages à la louange des jardins, qui laissent bien loin de nous le poème de M. Delille :

« Que d'autres bâtissent des palais pour en-

fermer leurs chagrins et étaler leur vanité! Moi je me suis fait une solitude pour amuser mes loisirs et causer avec mes amis. Vingt arpens de terre ont suffi à mon dessein. Au milieu est une grande salle, où j'ai rassemblé cinq mille volumes pour interroger la sagesse et converser avec l'antiquité. Que cette solitude est charmante! la vaste nappe d'eau qu'elle présente est toute semée de petites îles de roseaux; les plus grandes sont des volières remplies de toutes sortes d'oiseaux.

« La lune est déjà levée, je suis encore assis; c'est un plaisir de plus. Le murmure des eaux, le bruit des feuilles qu'agite le zéphir, la beauté des cieux, me plongent dans une douce rêverie; toute la nature parle à mon ame; je m'égare en l'écoutant, et la lune est déjà au milieu de sa course, que je suis à peine sur le seuil de ma porte.

« Mes amis viennent souvent interrompre ma solitude, me lire leurs ouvrages et entendre les miens; je les associe à mes amusemens. Le vin égaie nos modestes repas, la philosophie

les assaisonne; et tandis que la cour appelle la volupté, caresse la calomnie, forge des fers et tend des piéges, nous invoquons la sagesse, nous lui offrons nos cœurs; mes yeux sont toujours tournés vers elle; mais hélas! ses rayons ne m'éclairent qu'à travers mille nuages; qu'ils se dissipent, fût-ce par un orage, cette solitude sera pour moi le temple du plaisir. Que dis-je? père, époux, citoyen, homme de lettres, je me dois à mille devoirs; ma vie n'est pas à moi; adieu, mon cher jardin, adieu! L'amour du sang et de la patrie m'appelle à la ville. Garde tous tes plaisirs pour dissiper bientôt tous mes nouveaux chagrins, et sauve ma vertu de leurs atteintes! »

Voici quelques-uns des proverbes de la Chine : on ne peut enregistrer avec trop de soin la sagesse des nations.

Un diamant avec une paille est préférable à une pierre commune sans défaut.

Les roses n'ont de parfum que quand elles sont épanouies.

Cœur étroit n'est jamais au large.

Qui est aveugle entend mal.

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

Les poissons ne voient pas l'eau.

Chien qui relève la queue méprise son ennemi; tigre qui baisse la sienne va bientôt le dévorer.

Il n'est pas rare de trouver en Chine des poètes qui improvisent des vers. Le Chinois est un grand faiseur de citations : sa mémoire a été exercée de si bonne heure! et il a été obligé de retenir tant de choses! Il n'y a pas d'homme du peuple qui n'ait dans l'oreille le rythme de la poésie, et qui, au besoin, ne puisse écrire en vers son imprécation ou sa déclaration d'amour. Le théâtre y est très-ancien, très-compliqué et dans l'enfance; les meilleurs drames ou comédies sont joués sans façon et par quelques bateleurs au coin des rues, ou dans les maisons des particuliers. On peut dire que toute la littérature de ce peuple, et par conséquent toute son histoire, se retrouve dans ses romans. Dans ces romans sont représentées au naturel les mœurs de ce peuple sin-

gulier. On y retrouve à chaque instant des traces nouvelles de son exquise politesse, de sa soumission à l'autorité, de son respect pour toutes les distinctions sociales, de ses chastes amours et de son innocente sensualité. Aussi ai-je été bien heureux de rencontrer, en entreprenant cette tâche, le roman des *deux couleuvres fées*, que vient de traduire M. Stanislas Julien, cet homme si savant et de tant d'ingénieuse persévérance qu'on retrouve partout et toujours à propos de la Chine, et qui serait mis sans aucun doute au premier rang parmi les Kiaï-youân. C'est encore à M. Stanislas Julien que j'ai emprunté les passages de l'*Orphelin de la Chine*, cette tragédie qui a eu l'honneur d'inspirer une des belles tragédies de Voltaire, ainsi qu'une *nouvelle* tout-à-fait digne de fournir une tragédie au théâtre chinois.

Grâce à ce puissant auxiliaire, et aussi grâce au travail [1] de traduction auquel je me suis

---

1 Confucii *Chi-king*, *sive Liber carminum*, *ex latina P. Lacharme interpretatione.*

livré avec beaucoup d'ardeur, et qui m'a coûté plus de soins et de peines que la traduction du chinois n'en peut coûter à M. Stanislas Julien lui-même, j'espère avoir donné une idée de cette littérature, qui fait un si étrange contraste avec les autres littératures de l'Orient. Comparez, en effet, un morceau d'*Antar* ou de toute autre poésie arabe avec les odes chinoises; comparez *Sacountala*, ce chef-d'œuvre, avec l'*Orphelin de la Chine;* comparez les poètes indiens, et les poètes arabes, indociles, indomptés, vagabonds, avec les calmes et paisibles Chinois, si soumis à toute autorité, et vous jugerez par vous-même de la différence qui existe entre une littérature stationnaire et une littérature en mouvement: l'une est colorée, vivante; l'autre est terne et morte. L'une agit sur l'ame, et sur le cœur, et sur l'esprit, et sur les sens: c'est à peine si l'autre attire votre attention ou votre intérêt. Souvenez-vous de ceci, vous, jeunes gens qui entrez dans l'étude des lettres humaines, il faut absolument que les beaux-arts marchent, soit pour avancer, soit pour reculer.

A cette condition seulement la poésie est de la poésie, la peinture est de la peinture. Heureuse la poésie qui marche en avant; malheureuse la poésie qui recule; mais trois fois malheureuse, et trois fois à plaindre, et trois fois morte, la littérature d'un peuple qui reste à la même place pendant des siècles sans avancer ni reculer!

Une pareille poésie est bien près de ressembler à la poésie chinoise, et c'est là le plus grand malheur qui lui puisse arriver, malgré ce proverbe chinois, tant soit peu empreint d'amour-propre et de vanité :

« Ce n'est pas par ses cris, dit ce proverbe, c'est en prenant son vol qu'un canard sauvage fait partir les autres canards après lui. Le Chinois tient de l'antiquité qui l'a vu naître les grâces tendres et naïves de la beauté, qui ne connaît de miroir que celui des eaux. »

HAN-WEN,

LE LETTRÉ.

CHAPITRE PREMIER.

Sous la dynastie mongole des Yoan[1], dans le district de Tsien-tang, dépendant du département de Hang-scheou-fou de la province de Tché-Kiang, il y avait un étudiant nommé Hiu; son surnom était Sien, et son nom honorifique Hân-wen. Son père Hiu-ing, dont le titre était Nanki, exerçait la profession de marchand. Sa mère se nommait Tchin-chi.

Le héros de cette histoire, Hân-wen, avait à peine atteint l'âge de cinq ans, que

1 La dynastie des Yoan a régné en Chine depuis l'an 1260 jusqu'en 1361.

la mort vint le priver de ses deux appuis naturels, son père et sa mère; ils descendirent l'un et l'autre dans la tombe, et la première connaissance de Hân-wen dans la vie, ce fut la douleur.

Voici les premiers vers que Hân-wen entendit chanter, quand son père Nanki fut mort :

A quelle heure de nuit sommes-nous? nous ne sommes pas encore à la moitié de la nuit. Les flambeaux placés dans le vestibule jettent leur lumière. Des hommes sages arrivent, les cloches retentissent, et font sans cesse : *tsiang-tsiang*.

A quelle heure de nuit sommes-nous, nous sommes au-delà de la moitié de la nuit, et le jour ne veut pas poindre encore. Les flambeaux placés dans le vestibule donnent une lumière douteuse. Des hommes sages arrivent, les clochettes retentissent, et le bruit annonce qu'ils ne sont pas loin.

A quelle heure de nuit sommes-nous? Le jour arrive ; les flambeaux placés dans le vestibule rendent une lueur blanchâtre. Les hommes sages arrivent, et je vois briller leurs bannières.

Ainsi chantèrent les premiers arrivés pour les cérémonies funèbres; quand ils

furent tous réunis, il y en eut un qui chanta tout seul les vers suivans, et tous les assistans l'accompagnaient de leurs gémissemens :

Les corbeaux aiment les montagnes; ils volent en agitant également les deux ailes; ils volent, ils se mettent en troupe, et ils ont l'air de se reposer. Tout le monde est à l'aise, et moi je souffre. Et qu'ai-je fait au Ciel? que peut-on me reprocher? Pourquoi suis-je ainsi poursuivi?

La grande route est large, elle passe dans une plaine, elle est couverte d'herbes sauvages. Mon ame est accablée et comme percée de mille douleurs. J'ai mes habits de jour, et je suis couché, et je soupire du fond de l'ame. La douleur me fera vieillir trop tôt. Mon ame est étouffée par le chagrin, et ce que je souffre ressemble à un grand mal de tête.

A la vue des mûriers et des arbres Tsée, que mes parens ont plantés, je me sens tout d'un coup rempli de respect et de religion. Je ne vois plus que mon père, je m'en repose sur ma mère. Mes cheveux ne sont-ils pas les leurs! mes parens ne m'ont-ils pas serré dans leurs bras? ah! pourquoi le Ciel m'a-t-il donné la vie, pourquoi dans un pareil temps?

Que ce saule est beau! Il se déploie, et la cigale

chante auprès de lui. Que cette eau est profonde! que ces joncs sont épais et touffus! Je suis comme la barque qu'on laisse aller au gré de l'eau, et qui ne sait pas où elle s'arrêtera; je souffre, et je n'ai pas le temps de me coucher et de dormir.

Le cerf court, mais sans trop s'écarter de ses compagnons. Le faisan chante le matin, il appelle sa femelle. Je ressemble à l'arbre vermoulu, qui n'a plus de branches. Je souffre, et l'on n'en sait rien.

Que le lièvre se jette sur nous pour échapper au chasseur, nous pourrons bien lui faire grâce, et le laisser aller. Qu'il y ait un cadavre dans la route, il arrivera parfois au voyageur de l'enterrer. Mais ce haut personnage est autrement fait, en pareil cas il n'aurait pas pitié de ceux qui le méritent. Et moi dans mon angoisse je pleure bien fort.

Ce haut personnage avale la calomnie sans hésiter, comme il fait les rasades qu'on lui verse. Il n'est pas assez bon pour y regarder à deux fois. Ceux qui taillent des arbres regardent bien où ils mettront le pied; ceux qui fendent le bois suivent toujours les lignes et les veines. Mais ce prince renvoie les accusés sans les venger, et il rejette l'accusation sur moi.

Une montagne est haute, une autre est plus haute. Une source est profonde, une autre est plus

profonde. Le sage ne parle pas au hasard, car il y a des oreilles cachées contre les murs de la chambre. N'approche pas de mon pont; ne jette pas mes filets. J'observe avec crainte tout ce qui se passe, tout ce qui dépend de moi. Quant aux choses futures qui me regardent, et sur lesquelles je ne pûis rien, que voulez-vous que j'y fasse?

C'est ainsi que les premiers souvenirs de Hân-wen furent des souvenirs de deuil; c'est ainsi qu'il resta seul, orphelin de père et de mère, dans un petit lit et dans une pauvre maison. Heureusement pour Hân-wen il avait une sœur aînée, nommée Kiao-yong; cette sœur avait épousé un habitant du même district, appelé Li-kong-fou. La sœur de Hân-wen voyant son jeune frère tout seul, le prit chez elle du consentement de son mari, et tous deux ils l'élevèrent comme un fils. Le mari et sa femme voyant le jeune Hân-wen si bien venir, et si joyeux, et si naïf, et si heureux, et si épanoui, qui jouait dans les allées du jardin comme un enfant, se le montraient du regard et de l'ame, et la femme, heureuse de voir son petit frère si bien grandir, chantait ces vers à son mari :

Le concombre est d'abord petit, et pourtant il se répand au loin et en mille rameaux. Telle a été l'origine de la famille Tcheou. Elle a été d'abord dans le pays où passent les fleuves Tsou et Tsi. Tan-fou vivait dans une caverne et dans un réduit souterrain où l'on avait percé des voûtes qui partaient l'une de l'autre. Il n'avait pas d'autre asile.

Le lendemain Tan-fou monte à cheval ; il arrive au bord occidental du fleuve, au pied de la montagne de Ki, et ayant tout regardé avec sa femme, il s'établit dans cet endroit.

Les plaines et les champs y sont fertiles. La plante Kin s'y plaît comme la chicorée qui donne si bon goût à l'orge. Arrivés là, ils se mirent à délibérer et à faire cuire une tortue. Cela fait, et les présages étant bons, ils dirent : restons ici, nous y serons bien logés ; il en est temps, bâtissons une maison.

C'est là qu'ils ont adouci leurs peines. C'est là qu'ils ont fixé leur demeure. A l'orient et à l'occident ils ont réglé les bornes de leur domaine et les limites de leurs champs. Ils se sont distribués en divers établissemens. Ils ont fait des lois sur la culture. Du couchant au levant ils n'ont rien laissé en souffrance.

L'homme qui avait l'œil à la construction de la ville, et celui qui dirigeait les travaux publics, furent mandés. On leur ordonna de bâtir des

maisons, de prendre l'aplomb, à l'aide duquel les constructions sont perpendiculaires; on disposa régulièrement la charpente; mais ce qu'on bâtit avec le plus de soin, ce furent les appartemens des morts.

L'ouvrage est en train, on emporte la terre à pleines corbeilles, on la met en tas. Les travailleurs fredonnent bruyamment leur *hong-hong*, d'autres y répondent en fredonnant leur *teng-teng*. Les murs s'élèvent, on ôte ce qui passe le niveau, et on répare les irrégularités. On voit paraître maisons sur maisons. On frappe des cymbales, cela veut dire qu'on en a fait assez; mais le travail va toujours.

On met une porte à la ville capitale, on la fait bien haute, et c'est par elle que le prince a coutume de sortir et d'entrer. On y travaille tant qu'on peut. On établit un lieu pour les sacrifices, en vertu desquels on déclare la guerre ou l'on commence une entreprise.

Ce prince n'a pas échappé à l'envie, mais elle n'a pu mordre, et elle ne lui a rien pris de sa gloire. Les arbres Tse et Yu avaient poussé bien peu de branches, et les chemins étaient ouverts et libres. Les barbares s'enfuient, ils n'osent souffler, ils sont trop contens d'être encore de ce monde.

Et voilà comment la sœur de Hàn-wen élevait son jeune frère en chantant des vers

à son mari. L'enfant s'arrêtait au milieu de ses jeux, puis il arrivait à petits pas devant sa sœur, et il l'écoutait chanter.

C'est ainsi que la sœur de Hân-wen apprit à son jeune frère l'histoire de la noble famille des Tcheou :

La noble famille des Tcheou descend d'une femme de Kiang-yuen ; et comment ? Cette femme était sans enfans ; elle priait de tout cœur, elle faisait des sacrifices parfaits. Le Seigneur et Maître de toutes choses avait laissé la trace du grand doigt de son pied : elle s'y attacha, et voilà que dans ce lieu désert, où il s'était arrêté, elle sentit remuer profondément son sein ; de là elle conçut. Elle séjourna dans une maison voisine, et y accoucha d'un fils, de ce Heout-si, d'où sortit la noble race des Tcheou.

Le terme de sa grossesse arrivé, elle mit au monde son premier enfant, comme la brebis son agneau, sans travail, sans douleurs, sans plaintes, sans souffrances, ce qui présageait bien les hautes qualités de l'enfant. Mais aussi, ce que fait le Seigneur et Maître de toutes choses, il le fait sans effort, et il agrée les sacrifices. C'est ainsi qu'elle mit l'enfant au monde.

Elle le jeta dans un petit sentier, et les bœufs et les brebis n'avaient garde de marcher sur lui ;

ils le caressaient même. L'enfant ayant été jeté dans un grand bois, il se trouva là des bûcherons. Elle le jeta sur la glace, et les oiseaux étendaient les ailes pour le protéger. Les oiseaux s'en allèrent; alors Heout-si commença à crier, et à crier bien haut, de manière à être entendu dans les chemins au loin et au large.

L'enfant rampait des pieds et des mains. Il grandit et prit des forces, et il demanda à manger. Il commença à cultiver des fèves, et les fèves qu'il avait semées, et les grains qu'il avait semés, soit maïs, soit froment, levaient vigoureusement et magnifiquement; quelle récolte de grands et de petits concombres!

Quand Heout-si se mit à la culture, il avait assez de gens pour l'aider. Quand il avait ôté d'un champ les herbes qui l'infestaient et qu'il les avait moissonnées, il y jetait de bonne semence; mais des semences brutes dont la cosse ne s'ouvrait pas, il les froissait, faisait fendre les cosses, et quand la semence était ainsi préparée, il la mettait en terre, et peu à peu les germes venaient à poindre, ils s'élevaient en épis, et les épis se formaient en grains et mûrissaient; on les voyait beaux et pleins et penchés par leur propre poids. C'est ainsi qu'il eut une maison et un champ dans le pays de Taï.

Il donnait le meilleur grain aux semeurs; c'étaient différentes sortes de mil et de froment, les unes

noirâtres, les autres à deux grains par cosse, les unes rosées, les autres tirant sur le blanc. Une partie de son blé restait en tas au champ après la moisson; il enlevait le reste sur son dos ou sur ses épaules pour s'en servir dans les sacrifices, dont il fut l'auteur, pour faire des offrandes.

Et voici comment se font nos sacrifices et nos offrandes : on broie le blé au pilon; puis on le tire du mortier, on le vanne, on le froisse bien à la main, on le lave dans l'eau, qui tombe dans le vase en murmurant *seou-seou*, et enfin on fait cuire les gâteaux à la vapeur et à la fumée de l'eau bouillante. On prend jour pour jeûner et se purifier le cœur; on offre de la graisse parfumée d'herbes; on a pour cela un mouton en l'honneur de l'Esprit. On fait rôtir et griller la chair; afin que l'année d'après soit heureuse.

On remplit différens vases, et l'odeur des viandes s'élève agréablement dans les airs. Cet hommage plaît au Seigneur et Maître de toutes choses, qui veut bien l'agréer. Mais pourquoi parlons-nous de l'odeur des offrandes et du temps qui convient à ces sortes de sacrifices? Dès que Heou-tsi eut institué ces sacrifices, le peuple cessa de commettre des crimes; il ne fit plus rien dont il eût à se repentir, et voilà où il en est encore.

Quelquefois c'était l'oncle de Hân-wen qui veillait à l'éducation de son jeune ne-

veu, car il l'aimait comme un fils. Il lui enseignait la morale et les lois, l'agriculture, et ce qui vaut mieux, il lui apprenait à vivre en homme honnête et poli, et comment on traite ses hôtes et ses amis. Ainsi, quand un ami venait le voir, l'oncle de Hân-wen le recevait tout de suite avec les paroles de l'hospitalité :

Le cerf brame doucement, et l'herbe parfumée vit dans la campagne. J'ai reçu un hôte illustre, on chante en jouant du che, on chante en jouant du cheng[1] ; on tient à la main une boîte pleine d'étoffes de soie, et on la lui offre par honneur. Ceux que j'ai fait mes amis me montrent le grand chemin de la vertu.

Le cerf brame doucement, et l'herbe parfumée vit dans la campagne. L'hôte illustre qui se tient chez moi, a un air de grandeur; sa vertu jette un magnifique éclat; il n'oublie ses peuples en rien, et sa sagesse en remontre aux sages. Quant à moi, je tire mon bon vin de la cave, et je veux que mon hôte illustre s'en donne à cœur-joie.

Le cerf brame doucement, et l'herbe parfumée vit dans la campagne. J'ai un hôte illustre; je le fête avec un concert; les lyres Che et Kin re-

---

1 Instrumens de musique chinois.

tentissent, et le plaisir, qui naît de l'harmonie, se tient long-temps dans l'ame. Je tire mon bon vin de la cave, et je veux que mon hôte illustre s'en donne à cœur-joie.

Et les jours de fête, quand ses amis tardaient trop à venir, au lieu de s'emporter et d'être irrité, l'oncle de Hân-wen avait encore des chansons pour ses amis absens:

Le bois qu'on abat retentit et répète *tsching-tsching*. L'oiseau qui caresse l'oiseau de même espèce chante et dit: *ing-ing;* il s'élève du fond de la vallée, et s'en va au haut d'un grand arbre, répétant son *ing-ing*, et appelant par là son ami. Ainsi nous voyons que les oiseaux parlent, et qu'ils peuvent appeler et demander leur ami. Quoi donc? l'homme étant l'homme, sera-t-il seul à se passer d'amis? L'ami qui entend ce que je dis ici, l'accueille assurément et avoue cette doctrine de fraternité.

Ceux qui abattent le bois à force de bras, fredonnent bruyamment leur *hou-hou*. Ceux qui font du vin, le clarifient avec des paniers ou avec de l'herbe. J'ai apprêté un agneau pour le festin; j'invite de vieux amis de même nom. S'ils ne venaient pas, que ferais-je? n'importe, je ne dois pas me désoler si fort. Oh! j'arrose et je balaie

ma maison comme il faut; j'ai neuf plats sur table; j'ai un beau mouton pour faire grande chère; j'invite de vieux amis de divers noms. Ils ne prennent pas la peine de venir; eh bien, que ferons-nous? n'importe, je ne dois pas leur en vouloir.

On abat du bois dans les escarpemens; on clarifie beaucoup de vin; on a rangé une foule de vases; nos pères ne sont pas loin. Ceux qui oublient la vertu et la bienfaisance, font jeûner leurs amis et les reçoivent mal, et ils ont grand tort. Pour moi, je prends ce qui me reste de vin et je le clarifie; si je n'en ai pas, j'en vais acheter pour fêter mes amis; je frappe des cymbales, et je leur fais dire: *kan-kan*. Je danse tantôt incliné, tantôt bien droit. Dès que je le puis, je verse à mes amis du vin clarifié.

Et les amis à leur tour avaient des chants pour leur hôte, et c'était à qui célébrerait le plus la magnificence de leur ami par des chansons et par des vers; car la joie appelle la joie, le vin appelle le vin, les bons vers appellent les bons vers. Voici ce que chantaient les amis de Li-kong-fou:

Écartez les bœufs, écartez les bœufs, qu'ils n'aillent pas broyer sous leurs pieds les touffes de

joncs qui croissent le long du chemin. Les arbres commencent à bourgeonner et à donner de l'ombre. Arrangez-vous entre frères, ne vous brouillez pas, ne traitez pas vos parens en étrangers, mais en proches. Pour moi, je dis à mes parens de s'asseoir, je fais mettre la table et préparer un repas.

On fait le repas; tout est à sa place. Les valets qui servent distribuent leurs fonctions : les uns présentent les plats, les autres versent à boire. On lave les coupes, on les range; on sert les viandes et les sauces. Il y a des viandes qui grillent sur la braise, et d'autres qui rôtissent à la broche. Il y a des mets exquis : ce sont le foie et le museau des quadrupèdes. Cependant le concert va toujours, les uns chantent en chœur, les autres frappent des cymbales.

Les arcs sont bigarrés de figures sculptées dans le bois; ils sont solides, et ils ont chacun quatre flèches faites exprès. Les flèches partent et vont au but. On fait choix de certains hôtes à cause de leur adresse. L'arc bariolé est tendu autant qu'il peut l'être; on tire quatre flèches, qui restent droites au milieu du but; mais les hôtes sont modestes, l'un ne méprise pas l'autre.

Toi qui as dirigé les offrandes et les cérémonies, tu nous as fêtés avec de bien bon vin; tu nous as donné une grande coupe à boire. Nous te souhaitons une longue vie, un grand âge et des épaules

ridées par la vieillesse comme la peau du poisson Taï. Veuille le Ciel que dans ta vieillesse tu aies quelqu'un pour te mener et te soutenir; que ta vieillesse soit belle, qu'elle soit honorée et comblée de biens!

Et lorsque le jeune Hân-wen allait avec son beau-frère dîner chez les amis de son oncle, ceux-ci, charmés de sa bonne mine et de son air modeste et de toute la grâce de sa personne, le recevaient avec les paroles de bienvenue :

Les canards Fou-y se trouvent sur le fleuve Kin. Le jeune Kong-chi vient se mettre à table, et nous sommes charmés de le voir. Le vin que vous nous donnez est clair, les viandes que vous nous servez sentent fort bon. Le jeune Kong-chi mange avec nous, cela nous portera bonheur.

Les canards Fou-y se tiennent dans les ruisseaux sablonneux. Le jeune Kong-chi vient au festin; il vient : tant mieux pour nous. Vous nous donnez du vin en abondance, vous nous offrez des mets excellens. Le jeune Kong-chi mange avec nous; cela nous portera bonheur.

Les canards Fou-y se tiennent dans les îlots. Voici le jeune Kong-chi qui vient se mettre à table. Vos vins sont clarifiés et vos mets sont exquis. Le

jeune Kong-chi mange avec nous, cela nous portera bonheur.

Les canards Fou-y se tiennent sur l'eau. Le jeune Kong-chi est tout fier d'être de notre grand repas. Il est à table dans les appartemens dédiés à nos ancêtres. Il faudra bien que le Ciel nous favorise. Cet enfant mange avec nous : cela nous portera bonheur.

Les canards se tiennent sur les torrens. Le jeune Kong-chi arrive, et nous nous réjouissons tous ensemble. Le bon vin nous met en belle humeur. Les chairs grillées ont une odeur agréable. L'enfant mange avec nous, cela nous portera bonheur.

CHAPITRE II.

Ainsi fut élevé Hân-wen; son enfance fut douce et tranquille, il n'entendit que de bons vers, et il ne vit que de bons exemples; la sagesse le prit d'une main, et la poésie le prit de l'autre main et le conduisirent ainsi jusqu'à la seizième année. Le temps s'écoule rapidement, les jours et les mois glissent comme la navette que lance une main légère.

A seize ans Hân-wen était un beau jeune homme; ses yeux étaient vifs et perçans;

ses sourcils noirs formaient deux arcs gracieux, et sa figure ronde brillait de tous les agrémens de la jeunesse. Sa sœur et son beau-frère le chérissaient comme un fils; mais enfin, le voyant grand et fort, ils songèrent à lui faire embrasser une vocation.

— Votre jeune frère, dit Kong-fou à sa femme, habite notre maison depuis son enfance; c'est notre enfant, et nous sommes, vous sa mère, moi son père; à présent qu'il est grand, ne voulez-vous pas qu'il apprenne un état, afin qu'il soit utile à lui-même et aux autres?

— Hélas répondit Kiao-yong, il n'est que trop vrai, mon frère est un pauvre petit orphelin, qui n'a plus que vous pour son père et moi pour sa mère; vous l'avez aimé et élevé comme un fils, et je vous en prie, faites en sorte, pour mettre le comble à vos bienfaits, qu'il ait un état, afin qu'il soit utile aux autres et à lui-même, et qu'il soit considéré de tous. — Ainsi parla Kiao-yong.

— Chère épouse, répondit Kong-fou, soyez sans inquiétude sur le sort de notre

frère. A quelques journées d'ici s'élève le temple de la Montagne d'or : c'est une des merveilles du monde; c'est un temple saint et respecté pour ses oracles. Le vieux prêtre qui en est le gardien, est un savant devin, qui lit dans l'avenir, et qui sait les choses les plus cachées. Son nom de religion est Fa-haï. Si vous voulez, je prendrai Hân-wen par la main, et nous irons tous deux au temple de la Montagne d'or consulter le vénérable Fa-haï sur les destinées de votre frère.

A ces mots, Kiao-yong fut transportée de joie; puis le mari et sa femme firent le sacrifice du soir; après le sacrifice, ils entrèrent dans leur chambre et ils s'abandonnèrent au sommeil.

Le lendemain Kong-fou trouva que c'était un jour heureux; il prit ses habits de fête, il appela Hân-wen, qui était déjà habillé, et tous deux ils se rendirent vers le temple de la Montagne d'or.

La bonne et douce femme Kiao-yong, restée seule, compte les heures; à présent les heures sont lentes : quand son mari sera-t-il de retour?

Le faisan vole, et son mouvement est lent et doux. Cet homme que j'attends, ils le retiennent et le gênent sans raison.

Tantôt le faisan s'élève dans son vol, tantôt il se précipite en chantant. O vraiment, vraiment! mon ame est en peine de mon bon mari.

Je regarde d'ici-bas le soleil et la lune; je les contemple, et ces pensées arrivent incessamment à mon ame. On me dit que la route est longue; pourquoi donc m'assurer qu'il a pu la faire?

O sages, qui que vous soyez, vous n'avez pas la science de la vertu. Ne nuire à personne, n'envier rien aux autres, ces deux lois sont partout applicables et magnifiques.

Les feuilles de la citrouille ont un goût amer; les eaux du gué sont grosses; s'il est profond, on le passe sans ramasser ses habits et les tenir en haut; s'il ne l'est pas, on le passe en relevant effrontément les habits.

Le gué est plein; il déborde. La femelle du faisan chante son *Nias*. Le gué est plein, et l'essieu des roues ne s'y mouille pas. Le faisan femelle chante pour appeler le mâle.

L'oie chante paisiblement. Le matin, le soleil commence à rayonner. Celui qui veut se marier dans les formes n'a pas besoin d'attendre que la glace se fonde à la chaleur.

Le batelier me fait signe de sa barque; il m'appelle; les autres passent, et je reste; les autres passent et je reste; j'attends mon ami.

Et comme la tristesse de cette pauvre femme, à présent toute seule dans sa maison, sans son frère qu'elle avait élevé, sans son mari qu'elle aimait tant, allait redoublant sans cesse, elle se mit à fredonner malgré elle la chanson de la femme délaissée, et elle frissonnait en la chantant:

Le vent doux et faible qui s'élève de l'orient rassemble les nuées et apporte la pluie. En se maîtrisant, en le voulant bien, ils n'auront qu'une ame en deux corps. La brouillerie va mal aux époux, et la colère est un crime. On cueille l'herbe Fong, l'herbe Foei, et on ne regarde pas à sa racine. Tant que je remplirai mes devoirs, tant que je tiendrai pour la vertu, nous serons sûrs de vivre et de mourir ensemble.

Je marche lentement, et mon ame ne veut pas me suivre là où me portent mes pieds. Quand je partis, il ne m'accompagna que jusqu'à la porte de sa maison; le chemin ne fut pas long, il fut tout court. Qui dira qu'elle est amère cette herbe Tou, qui est douce comme l'herbe Tsi? Tu prends gaîment une nouvelle femme. Vous êtes heureux entre vous comme des frères.

Le fleuve King tombe dans le fleuve Ouei, de manière à en troubler les eaux; et pourtant, si on les fait séjourner en lieu convenable, elles deviennent pures. Tu célèbres gaîment tes secondes noces, et moi je répugne à ton cœur. N'approche pas de la digue que j'ai élevée contre l'eau, et ne brise pas mon roseau à pêcher; tu n'as pas le droit de me retenir, et je ne puis me garer de l'avenir.

Quand le fleuve était profond, je montais une barque ou un radeau; quand il ne l'était pas, je le passais à pied. Aurai-je ou non ce que je désirais? Je me mettais en peine et je cherchais. Si quelqu'un avait à régler une pompe funèbre, je m'y traînais, et je me démenais pour lui être en aide.

Tu n'as pas la force de m'aimer; que dis-je? tu me prends pour un ennemi. Tu ne te soucies pas de ma vertu, et je suis pour toi comme un marchand dont on n'estime pas les marchandises. Autrefois j'étais malheureuse, et tu me nourrissais; j'étais pauvre, et tu me nourrissais. Oui, tu m'as nourrie de ton pain; mais voici que tu me prends pour un poison.

J'ai là des provisions de bien bon goût; j'avais prévu l'hiver, quand je les préparais. Pour toi, tu prends gaîment une nouvelle femme, et tu me réduis à la pauvreté. Tu te donnes un air dur et méprisant, et tu me laisses en proie à la douleur, oubliant tous les biens que je t'avais donnés.

Elle chanta encore la chanson de deuil de l'amie qui a perdu son mari, et cette chanson la consola un peu. Elle était moins triste en songeant à toutes ses amies qui étaient mortes, qu'à son mari qui était absent.

L'hirondelle voltige irrégulièrement. J'ai accompagné bien loin mon amie qui partait : je lève les yeux et je ne la vois plus, et mes yeux s'épanchent comme par une pluie de larmes.

L'hirondelle, dans son vol, tantôt aime à s'élever, tantôt se précipite. J'ai accompagné assez loin mon amie qui partait : je lève les yeux par là ; elle a disparu pour moi : alors je m'arrête fondant en larmes.

L'hirondelle vole en chantant tour à tour d'une voix grave et perçante. Quand mon amie s'en alla, je l'accompagnai au midi par un assez long chemin. Je lève les yeux et je ne la vois plus, et je suis au désespoir.

Mon amie Tchong était sincère; elle était sûre, passionnée pour le bien, prévenante pour toute la durée de l'amitié, bonne et aimant à le prouver, circonspecte et ne donnant jamais prise. Moi, femme d'une vertu ordinaire, elle m'exhortait à faire honneur à mon mari, qui est bien loin.

Cependant Kong-fou et son beau-frère Hân-wen s'acheminaient vers la Montagne d'or. L'un était inquiet sur la réponse du devin, l'autre était triste de quitter la maison paternelle ; à peine était-il dans la campagne, qu'il se prit à chanter ces tristes vers :

La plante Gouo s'élève beaucoup ; mais elle a disparu ; il ne reste que la plante Hao. Hélas, mes pauvres parens ! ils m'ont donné la vie et la nourriture : quelle peine ils ont prise !

La plante Gouo s'élève beaucoup ; mais elle a disparu ; il ne reste que la plante Yu. Hélas, mes pauvres parens ! ils m'ont donné la vie et la nourriture, et ils n'ont eu que fatigues et maladie !

Quand la petite bouteille est vide, la cruche fait la fière. Les malheureux n'ont plus d'amis ; mieux leur vaudrait mourir. Ils n'ont plus de père ; ils sont là par terre sans assistance. S'ils sortent de chez eux, ils cachent bien avant leurs douleurs ; s'ils rentrent, ils ne trouvent pas de refuge.

Mon père m'a engendré, ma mère m'a enfanté et nourri. Quand j'étais tout enfant, elle m'élevait de son mieux et me touchait bien doucement. Elle veillait sur moi ; elle me faisait croître et prendre des forces ; elle me couvrait de sa protection ; elle regardait de tous côtés, se tenait sur le qui-

vive; elle était là pour me garder et me défendre. A la maison, hors de la maison, elle me tenait chaudement dans ses bras. Je voudrais bien la payer de tout cela; mais prenez donc la mesure du ciel!

Le mont Nan-chan est haut et vaste; les vents y soufflent avec force. Tout le monde est à l'aise; pourquoi donc suis-je seul à souffrir?

Le mont Nan-chan est bien haut; il embrasse une immense étendue; les vents y soufflent souvent. Tous ces gens sont heureux; pourquoi suis-je seul à me désoler toujours?

Kong-fou, voyant son frère si triste, se mit à chanter une chanson joyeuse pour consoler ce pauvre Hân-wen:

Il est tombé beaucoup de rosée, et l'herbe ne sèchera qu'à la chaleur du soleil. Reposons-nous, prenons du plaisir, passons la nuit à table, et ne rentrons chez nous qu'après avoir bien bu.

La rosée est abondante; elle repose sur des herbes vigoureuses. Prenons du plaisir; passons la nuit à table, et quoique nous nous tenions dans des appartemens reculés, n'oublions pas les lois de la raison et du goût.

La rosée est forte; elle repose sur les buissons et les saules. Hommes sages! vous qui êtes habiles, vous dont on vante la sincérité, vous tous qui êtes

ici, vous savez bien toutes les convenances de table.

Les fruits de l'arbre Tong viennent par rangées. Les hommes sages, au fort de la gaîté, n'ont jamais l'air de manquer à la décence et à la politesse.

Mais Hân-wen, tout entier à sa tristesse, quand son frère avait fini son chant joyeux, reprenait son chant lugubre :

Je monte une montagne aride, sans herbe et sans arbres, et de là je vais regarder la maison de mon père, et je le ferai parler ainsi : «Hélas ! mon fils travaille maintenant pour le roi ; il n'a de repos ni le jour ni la nuit.»

Je monte une montagne plantée et couverte d'herbes, et de là je regarderai la maison de ma mère, et je la ferai parler ainsi : « Hélas ! mon cher enfant sert déjà le roi, et il ne peut dormir ni jour ni nuit, mon pauvre enfant !

Je monte la crête droite d'une montagne, et de là je regarderai la maison de mon frère aîné : «Hélas ! dit-il, peut-être mon jeune frère travaille déjà pour le roi, et il s'épuise nuit et jour ; ce qu'il a tout d'abord à faire, c'est de venir et de ne pas mourir là-bas.»

L'honnête et laborieux Kong-fou, voyant

son frère si découragé, lui répondait et l'exhortait au travail et à la patience en ces termes :

Ceux qui abattent du bois à tour de bras, fredonnent leur *Kan-kan*. On coupe les arbres de Tan, on les range le long du fleuve, dont les eaux se rident et se sillonnent sous le vent. Si l'on ne sème pas, si l'on ne moissonne pas, comment avoir du grain pour nourrir une foule d'hommes? Si tu ne chassais pas, comment verrions-nous ces peaux de Kiu-en accrochées dans ton vestibule? Ce n'est pas être sage que de manger sans travailler beaucoup.

Ceux qui abattent du bois à tour de bras, fredonnent leur *Kan-kan*. Les bois, coupés pour faire des rayons de roues, sont disposés le long du fleuve, dont l'eau coule paisiblement. Si tu négliges l'agriculture, si tu ne fais pas ta moisson, où prendras-tu tes trente millions de mesures de blé? Si tu ne chassais pas, comment verrait-on ces peaux de sanglier accrochées dans ton vestibule? Celui-là n'est pas sage, qui travaille à demi et veut manger tout son soûl.

Celui qui abat le bois à tour de bras, travaille en fredonnant son *Kan-kan*. Le bois coupé pour faire des roues, se met le long du fleuve, dont l'eau tremble sous un petit vent. Si tu tiens mal

ton champ, si tu ne fais pas ta moisson, comment rempliras-tu tes trois cents greniers? Si tu ne chassais pas, comment verrions-nous ces alouettes accrochées à ton grenier? Celui-là n'est pas sage, qui veut manger et ne rien faire.

Hân-wen par ces sages paroles fut rendu à des pensées plus raisonnables. Peu à peu l'exercice, le grand air, la variété et la nouveauté de la route apportèrent à chaque pas de nouvelles distractions à ses chagrins. Peu à peu il abandonna son ame à toutes les impressions de la route; le chant de l'oiseau, le travail du laboureur, le bleu du ciel, dans le lointain le sommet des montagnes, le nuage léger qui passe et qui se replie sur lui-même, le petit cri de l'insecte qui élève sa voix vers Dieu à sa manière, toutes ces choses réunies, tout cet éclat, toute cette vie, toute cette activité, portèrent l'espérance dans le cœur de Hân-wen. Arrivé sur les bords d'un grand fleuve, il chanta avec transport ces vers en l'honneur de l'empereur :

Voyez la rive du fleuve Ki; comme elle est riante avec la verdure de ses roseaux jeunes et frêles!

Notre prince est magnifique ; il ressemble à l'ouvrier qui taille et polit son ivoire ; il ressemble à l'ouvrier qui taille et polit le diamant. Comme il se présente gravement, avec quelle majesté, quel éclat et quelle grandeur ! Ce noble prince, ce grand sage, qui l'oubliera jamais ?

Voyez la rive du fleuve Ki ; comme ses verts roseaux donnent richement ! Ce prince, orné de ses vertus, avec ses rubans pendant à chaque oreille, avec ses perles brillantes, qui sont disposées dans ses fourrures pour y faire étoiles ; comme il se présente noblement !

Voyez la rive du fleuve Ki ; comme ses roseaux verts sont beaux dans leur abondance. Ce prince magnifique ressemble à l'or et au plomb épurés par le feu. Il est admirable pour sa sagesse et sa grandeur d'ame ; il plaisante et se divertit dans le char Tschong-kiao, mais toujours avec mesure.

Kong-fou, voyant la gaîté revenue au cœur de son jeune compagnon, prit à son tour un ton plus grave :

Un poirier s'élève tout seul près du chemin. J'appelle les hommes sages ; je les prie de venir à moi. Je le souhaite bien fort, pourvu que j'aie de quoi les faire boire et manger.

Je suis un poirier solitaire ; j'ai grandi au détour du chemin, et je demande à ces hommes sages s'ils

veulent se promener avec moi ; je le souhaite bien fort, pourvu que j'aie de quoi les faire boire et manger.

A ces mots „les hommes sages", Hân-wen eut regret de sa gaîté de tout à l'heure, et, revenant à penser que lui, lui aussi, il allait devenir un homme sage, il répéta la complainte du laboureur:

Les oiseaux Pao volent; ils agitent leurs ailes, qui murmurent *sou-sou*. Ils s'abattent sur des chênes touffus. Puisqu'il faut poursuivre les affaires du roi et ne jamais les suspendre, on ne peut plus travailler aux champs et cultiver le millet. A qui recourront nos parens? Ciel bleu, qui es si loin de nous, dis-nous donc quand nous irons par là!

Les oiseaux Pao volent et agitent leurs ailes; ils s'abattent sur les buissons. Puisqu'il faut mener à fin les affaires du roi et la chose publique, où prendre le temps du labourage? Et nos parens, comment vivront-ils? Ciel bleu, qui es si loin de nous, dis-nous comment cela finira!

Les oiseaux Pao volent en troupe; ils agitent leurs ailes, qui murmurent *sou-sou*. Ils s'abattent sur des mûriers épais. On ne peut se relâcher du service du roi; on n'a plus le temps de cultiver le riz et le millet. Mais nos parens, qu'auront-ils

à manger? Ciel bleu, qui es si loin de nous, quand reviendrons-nous à notre premier état?

Alors Kong-fou, voyant que l'esprit de son jeune frère allait trop loin, et voulant le faire rentrer dans de justes bornes, le regarda d'un air sévère, et il lui dit d'une voix basse et lente ces vers, où était résumée toute la sagesse de leurs pères.

Les champs sont pleins de ronces et d'épines, et c'est à qui les nettoiera. Il y a long-temps qu'on nous a donné cette tâche. Comment cela va-t-il? Nous cultivons deux sortes de mil, et deux autres encore ont bien donné. Nos greniers sont pleins, le blé est en monceaux, et nous en avons des cent mille mesures. Là-dessus nous préparons le vin et les mets pour faire des offrandes et des cérémonies, pour avoir bonne chance, pour obtenir un grand bonheur.

On amène en grande pompe des taureaux et des bœufs gras, soit en hiver, et la cérémonie s'appelle Tching, soit en automne, et elle s'appelle Tchang. Les uns les écorchent, les autres font cuire la chair, les autres la servent avec symétrie. Les cérémonies et les prières se font aux portes du vestibule, et tout a un air de grandeur. Le père antique d'où nous sommes descendus, était grand

et auguste. L'esprit qui nous protège agrée nos offrandes et nos cérémonies. Les descendans qui honorent leurs aïeux réussissent en ce monde; pour prix de leur piété, ils ont beaucoup de bonheur et une belle immortalité.

On a grand soin de la chaudière; on a de grands vases pour les offrandes. Les uns grillent la chair, les autres la font frire. La maîtresse de la maison est bien propre; elle est pleine de décence et de dignité. Ceux qui prennent part aux cérémonies se versent mutuellement du vin, et celui à qui on verse du vin en verse à un autre. Tout est réglé par les lois et les usages. Qu'on rie, ou qu'on parle, c'est toujours décemment; aussi l'esprit leur veut-il grand bien; il les récompense richement, il leur accorde l'immortalité.

Nous avons rempli de notre mieux tous ces devoirs; nous n'avons manqué à aucune formalité. Celui qui dirige les prières, nous avertit que ceux qui honorent leurs parens seront un jour très-heureux, et que leurs descendans le seront aussi; que les mets offerts pour célébrer la mémoire des ancêtres sont une offrande et un parfum agréables à l'esprit; qu'il accepte ces vins et ces viandes; qu'en conséquence nous n'avons plus qu'à demander, et parce que nous n'avons rien négligé dans ces cérémonies, on te promet, ô père de famille, quelque chose de grand et d'éternel, et

ton bonheur augmentera de jour en jour et jusqu'à l'infini.

Les cérémonies terminées, on n'agite ni clochettes, ni cymbales; chaque descendant s'en va chez lui. Celui qui règle les prières parle ainsi : l'esprit accueille vos prières et les exauce. Le représentant des morts se lève; on le salue avec un roulement de clochettes et de cymbales, et on le reconduit. L'esprit tutélaire remonte au ciel; aussitôt les grands personnages qui étaient présens, et la maîtresse de la maison, se retirent; le père de famille fait un repas particulier avec ses frères.

On apporte des instrumens dans les appartemens intérieurs; on fait un concert, et on se repose dans l'espoir d'un grand bonheur. On sert des mets, on fait bonne chère, on est plein d'accord et de gaîté. Quand on a bien bu et bien mangé, petits et grands se mettent à rendre grâces. L'esprit a agréé le vin et les viandes; il les a acceptés, et il accorde longue vie au père de famille. Tout s'est fait en son temps et avec ordre. En pareille chose, il faut de l'exactitude. O vous tous, fils et petits-fils, suivez cet exemple, et gardez-vous de manquer à ces devoirs envers vos ancêtres!

Hân-wen, entendant son frère parler ainsi, baissa les yeux, se repentit d'avoir

parlé trop haut, et il monta en silence jusqu'à la Montagne d'or, résidence du vénérable Fa-haï.

Plus nos deux voyageurs s'approchaient du temple de la Montagne d'or, et plus ils étaient pénétrés de respect. Le temple est situé tout au sommet de la montagne; on découvre de loin les hautes tours qui s'élancent dans les airs. On y parvient par des milliers de portes ornées de sculptures et chargées de pierres précieuses, dont l'éclat brille au loin. Il est entouré de toutes parts de rocs sourcilleux, qui rendent plus douce la clarté du soleil. Des ruisseaux limpides serpentent autour du temple avec un doux murmure, et sur leurs bords fleuris des vases immenses et chargés d'ornemens répandent dans l'air de célestes parfums. A mesure qu'on approche du temple, mille bruits de prières se font entendre : tantôt le sourd murmure des cloches, tantôt le bruit solennel des cantiques; on croirait entendre de loin le bruit de la mer. Les arbres de la montagne protègent l'édifice du dôme épais de leur feuillage sacré. Souvent les flots qui entourent la

montagne de leurs replis écumeux, sont sillonnés par des barques ornées de riches peintures d'or et d'azur, et chargées de lettrés célèbres ou de voyageurs puissans. Plus d'une fois il est arrivé que tel homme, qui etait venu du pélerinage de la Montagne d'or dans un simple but de promenade ou de curiosité frivole, touché tout à coup par la sainteté de ces lieux, a dit adieu à la richesse, aux vains honneurs du monde, pour se plonger dans les austères et délicieux devoirs de la vie religieuse. On peut dire que la Montagne d'or, ainsi chargée de merveilles, est tout-à-fait un séjour digne des dieux.

Les deux voyageurs se sentirent remplis de reconnaissance et d'amour à l'aspect de toutes ces merveilles. Ils entrèrent dans le temple en récitant leurs prières tout bas dans leur cœur. Après avoir parcouru plusieurs galeries, ils entrèrent dans le sanctuaire; là ils se prosternèrent humblement devant la statue de Fo. Bientôt après on les introduisit devant le grand-prêtre Fa-haï. Fa-haï était assis sous un dais magnifique; il avait toutes les apparences de la

force et de la santé; l'âge n'avait rien ôté à la vivacité de ses regards. A l'aspect de Hân-wen et de son frère, il sortit de l'enceinte sacrée, et allant au-devant d'eux — Messieurs, leur dit-il après les saluts d'usage, veuillez entrer, afin que je vous offre le thé!

Kong-fou et Hân-wen, charmés du bon accueil, obéirent sans hésiter à l'invitation du vieillard; ils lui rendirent ses salutations, et après les actions de grâces, ils entrèrent avec lui dans le couvent. Quand ils se furent assis à la place marquée par les rites et qu'ils eurent pris le thé, Fa-haï leur adressa la parole. — Ce matin, leur dit-il, pendant que j'étais en méditation, j'ai su d'avance que mes deux nobles hôtes devaient me surprendre de leur honorable visite; j'oserai leur demander quel est leur illustre nom?

— Votre disciple s'appelle Kong-fou, répondit le frère de Hân-wen, et son surnom est Kien; il est originaire de ce pays. Votre serviteur a un beau-frère nommé Hin; son surnom est Sien, et son nom honorifique Hân-wen. C'est un jeune homme d'un esprit actif et d'un naturel

excellent. Tout jeune enfant il est venu dans ma maison, son père et sa mère étant morts. Mais à présent il a senti le besoin d'être enfin un homme. Lui et moi nous avons besoin d'un bon conseil. Depuis long-temps nous avons entendu parler de la sainteté de cette pagode et de vos sublimes leçons sur la doctrine de Boudha (le Dieu Fo): voilà le motif qui nous a engagés à venir admirer ce temple et recevoir vos sages instructions. J'ignore si vous daignerez accueillir notre demande avec indulgence et bonté.

— Il y a long-temps, bien long-temps, répondit Fa-haï, que je désirais recevoir votre visite. Je sais que l'esprit plane sur la tête de ce jeune homme et le couvre de ses ailes. J'oserai demander à Monsieur Hân-wen s'il n'est pas instruit depuis son enfance dans les vers de nos poètes, dans les histoires de nos historiens, dans la philosophie de nos philosophes et dans les lois de nos législateurs?

— Oui, mon père, s'écria Hân-wen rempli d'étonnement, telles sont, en effet, les études de votre fils; comment avez-vous pu le savoir?

— Mon fils, répondit Fa-haï en souriant, le vieux prêtre qui vous parle connaît le passé et l'avenir; d'ailleurs il n'est pas difficile de voir que l'inspiration est répandue sur votre noble visage. Mais à quoi servent les dons de la nature, s'ils ne sont pas convenablement cultivés? A quoi sert l'intelligence sans la docilité, et comment pourrez-vous remplacer par vous-même les enseignemens des maîtres et l'exemple des sages? Mon avis est donc que vous entriez dans la retraite et dans l'étude, et que vous mûrissiez par la réflexion les nobles idées que Boudha, le maître du monde, a mises dans votre sein, afin que vous soyez utile un jour à vous-même et aux autres, et que votre nom soit honoré et béni.

A ces mots Hân-wen est saisi d'une noble émulation. — Les paroles de Fa-haï, se dit-il en lui-même, sont précieuses comme l'or et le jade; chacune de ses paroles est une vérité : comment donc pourrais-je ne pas lui obéir et ne pas me livrer tout entier à l'étude pendant qu'il en est temps, afin d'être utile à moi-même et aux autres,

afin que mon nom soit honoré et béni?

Il dit, et se jetant aux pieds du religieux : — Mon père, lui cria-t-il d'une voix suppliante, votre disciple vous rend grâce de votre bonté pour lui, et il vous dit qu'il est résolu à vous obéir et à se soumettre aux leçons des maîtres, afin d'être toujours digne de votre puissante protection et de vos bons avis.

— Levez-vous, mon fils, lui dit Fa-haï en lui tendant la main, je ne suis qu'un vieux prêtre de Fo; mais, en embrassant la vie religieuse, j'ai adopté la bienveillance et la tendre pitié comme règles de ma conduite. Puisque votre esprit s'ouvre à la vérité, et que vous priez ce vieux prêtre de vous soumettre au joug de la raison, c'est la chose la plus facile. Je vous engage à rester quelque temps dans mon humble couvent, à vous livrer avec ardeur à l'étude, et à ne rentrer dans le monde que lorsqu'il en sera temps. Voilà mon conseil.

Hân-wen obéit au vieux prêtre. Il embrassa son beau-frère Kong-fou, non sans répandre quelques larmes; puis il entra

dans le couvent, où il fut reçu comme un frère par les disciples de Fa-haï.

Si le lecteur veut savoir ce qui se passa ensuite, qu'il lise le chapitre suivant.

CHAPITRE III.

Kong-fou, resté seul, prit congé du vieux prêtre; il descendit lentement la Montagne d'or, et de temps en temps il se retournait, espérant voir son jeune beau-frère Hân-wen, mais il ne voyait que le temple et ses tourelles, et au-dessus des tourelles les grands arbres, et au-dessus des grands arbres, le ciel bleu. Kong-fou descendit bien tristement la montagne, mais peu à peu son cœur redevint libre et joyeux, en pensant qu'il allait revoir sa femme bien-aimée, et qu'un jour il reverrait son beau-frère Hân-wen estimé et respecté de tous.

Et tout en songeant à sa femme, Kong-fou répétait la chanson du retour :

La sauterelle Tsao-tchong chante son *yao-yao ;* la sauterelle Fou-tchong s'avance en sautillant.

Quand les femmes ne voient pas revenir le bon mari, elles prennent l'alarme, et leur cœur bondit comme s'il quittait sa place. A la vue du bon mari, — voilà mon cœur, disent-elles, qui reprend tranquillement sa place!

Elles montent la montagne du midi pour y cueillir l'herbe Kin. En l'absence du bon mari, elles prennent l'alarme et se rembrunissent le visage. Revient-il, voilà disent-elles, que je me réjouis dans l'ame.

Elles montent la montagne du midi pour y cueillir l'herbe Ouei. En l'absence du bon mari — j'ai le cœur tourmenté, disent-elles, et je sèche de douleur. Au retour du bon mari — voilà que j'ai le cœur en paix, disent-elles.

De son côté, Kiu-yong, le cœur gros de soupirs, s'abandonnait à sa douleur, ne pensant pas que son mari était si proche.

Le vent ne s'apaise point. S'il me regarde, ce bouffon plein d'étourderie, plein d'orgueil, il rit, il plaisante. Et moi j'ai l'ame en peine!

Au souffle du vent l'air se charge de poussière. Il lui arrivera de vouloir venir à moi avec un visage ami; mais il ne vient pas, il ne s'approche pas; et moi je suis toujours agitée!

Le vent souffle et le ciel est à l'orage; le même jour le ciel est orageux, et il est encore orageux.

J'ai beau me coucher, je ne puis dormir, j'ai des fluxions à la tête, et des larmes dans les yeux.

Le ciel est orageux ; il retentit de tonnerres redoublés, en se faisant écho. Je ne puis dormir, et je pense solitairement.

Le chanvre croît parmi les coteaux ; ils pourraient bien y retenir mon Tse-tsue ; et plût au Ciel qu'il vînt et qu'il fût heureux !

Il y a des moissons parmi les coteaux ; n'y retiennent-elles pas mon Tse-koue ? Ah, s'il pouvait venir et souper avec moi !

Il y a des pruniers parmi les coteaux ; on les retient peut-être par là, on les retient peut-être par là. Je voudrais qu'ils me donnassent des perles, je les porterais suspendues à mes côtés.

Au même instant Kiu-yong entendit frapper à la porte; c'était son mari, son bon mari, qui était de retour et qui la saluait de ces tendres paroles :

Il cueille la plante Ko, et s'il est un jour sans la voir, ce jour-là lui fait trois mois.

Il cueille la plante Siao ; s'il est un jour sans la voir, ce jour-là lui fait trois automnes.

Il cueille l'armoise ; mais, ne serait-il qu'un jour sans la voir, ce jour-là lui ferait trois ans.

Je vous laisse à imaginer les transports des deux époux! Plus ils avaient été malheureux de leur séparation, et plus ils furent heureux de se revoir. Après les premiers transports, Kong-fou raconta à sa femme la noble résolution de son frère Hân-wen, et comment il était entré dans la retraite pour se livrer à l'étude.

Mais laissons les deux époux à ce calme bonheur domestique; revenons à Hân-wen, et si vous voulez savoir la suite de son histoire, lisez le chapitre quatrième.

CHAPITRE IV.

Comme il avait résolu, Hân-wen se livra avec ardeur à l'étude; il fut docile aux leçons des maîtres, et sa bonne nature, aidée par cette docilité, le poussa bientôt à de grands progrès. Pendant deux ans qu'il passa sur la Montagne d'or, il étudia avec la plus grande ardeur les auteurs classiques et les historiens. Bientôt il s'éleva en même temps à une grande science et à une grande modestie. Quand

arriva l'examen annuel du premier degré littéraire, il se présenta au concours et obtint le premier rang sur la liste des Sieout-Saï. [1]

Quand cette nouvelle parvint chez ses parens, Kong-fou et sa femme furent transportés de joie.

Durant plusieurs jours on célébra dans sa province le premier succès de Hân-wen; il reçut les félicitations de tous ses amis, et lui-même il fit toutes ses visites en habits de fête au milieu des éloges publics. Sa première visite fut au tombeau de son père et de sa mère, comme cela était juste. On entrait justement dans l'époque désirée qu'on appelle Tsing-ming (le mois d'avril); c'est alors que les pêchers et les pruniers commencent à fleurir. Hân-wen se mit en route pour porter des fleurs sur la tombe de ses parens.

— Hélas! se disait-il en lui-même, aussitôt que mon père et ma mère ont été morts, le mari de ma sœur est venu, qui

1 Le mot *Sieout-Saï* signifie *talent en fleurs*; il s'applique à ceux qui ont obtenu le premier degré littéraire, qui répond à peu près au titre de Bachelier chez nous.

m'a recueilli et qui m'a servi de père. Il m'a donné lui-même les premières leçons dans la science et dans la vertu. Maintenant me voilà *Sieout-Saï*, et j'ai honte de penser que je n'ai pas encore été visiter la tombe de mes parens; je ne leur ai encore offert aucun sacrifice funèbre. — Disant ces mots, il arrivait au cimetière. Quand il fut arrivé près des tombeaux de son père et de sa mère, Hân-wen déposa les offrandes prescrites; il brûla des monnaies de papier doré, et les yeux baignés de larmes, il adressa ces hommages à son père et à sa mère:

Nous prenons jour pour la fête funèbre de nos aïeux. C'est avec un cœur pur, c'est avec une ame déchargée de vices que nous nous préparons à ces cérémonies. Nous préparons le vin et les mets.

En bons fils, en descendans respectueux, nous faisons offrande à nos ancêtres, et cela en temps réglé, soit au printemps, et alors la fête s'appelle Yo, soit en été, et alors on l'appelle See, soit en automne, et alors on l'appelle Tching, soit en hiver, et alors on l'appelle Tchang. Par ces cérémonies nous célébrons la mémoire de nos pères, et de ceux qui n'étaient pas rois, et de ceux qu'on

appelait rois. Alors l'enfant, qui représente nos aïeux, vous prédit, ô roi, le bonheur et l'immortalité.

L'esprit vous assiste et vous accorde bien des choses. Les peuples sont contens, pourvu qu'ils aient de quoi vivre au jour le jour; car ils sont simples et ne voient pas trop loin. Le peuple chinois, à la chevelure noire, est votre gloire, ô roi!

Soyez comme la lune à son premier quartier, quand elle se hâte d'arriver à son plein; soyez comme le soleil qui jette ses premiers rayons. Vivez autant que la montagne Nan-chan; n'essuyez aucune perte, ne vieillissez en rien. Soyez comme le pin et le cyprès, dont les feuilles sont toujours vertes et naissent toujours les unes des autres. Soyez hors de tous les changemens, et vivez dans la paix et dans le bonheur!

Cette triste cérémonie accomplie, Hân-wen sortit du cimetière, et comme l'air était doux et calme, il profita d'un si beau jour pour voir le lac Si-hou et les sites enchanteurs qui des deux côtés bordent son rivage. Il prit donc le chemin du lac, et après avoir parcouru plusieurs lis (lieues), il se trouva sur les bords du fleuve Kiang. Alors il monta sur une barque, et les eaux du fleuve Kiang le portèrent jusqu'aux

rives du lac Si-hou. Le lac est dominé par de riches palais ornés d'élégans pavillons à plusieurs étages; il était couvert d'un millier de barques décorées de sculptures, et présentait l'aspect le plus animé. Hân-wen jetait sur ce brillant spectacle un regard mélancolique, quand tout à coup il aperçut deux jeunes filles qui étaient arrêtées au milieu du pont, et qui, la tête penchée au-dessus de l'eau, regardaient attentivement le spectacle varié que présentait le lac.

Bien que ces deux jeunes filles se livrassent entre elles à une familière et amicale causerie, il était facile de voir que l'une était la maîtresse et que l'autre n'était que la servante; cependant elles étaient toutes les deux bien belles. Une coiffure légère, comme un nuage diaphane, caressait leurs noirs cheveux; leur taille était svelte et gracieuse, et leur figure brillait de tous les charmes de la jeunesse et de la beauté. On les eût prises pour les filles de Wang-tsiang et de Si-ché; elles auraient éclipsé les deux Kiao [1], dont le nom retentit encore à l'orient du fleuve Kiang.

---

1 *Les deux Chinois*, roman chinois, traduit par M. Abel Remusat.

De son côté la jeune fille se sentit émue à son tour en voyant la figure riante et fleurie de Hân-wen, sa tournure noble et aisée, et les agrémens répandus sur toute sa personne.

Tout à coup le ciel, qui jusqu'alors avait été serein, se couvre de nuages épais; le vent siffle, la pluie tombe. Tous les joyeux promeneurs qui étaient sur le lac ou sur les bords du lac prennent la fuite, si bien que Hân-wen resta presque seul avec les deux jeunes filles.

— J'ignore, se dit-il, qui elles sont et à quelle famille elles appartiennent; mais voyez quel malheur! cette pluie va m'empêcher de suivre leurs pas et de savoir leur demeure. Voici déjà la nuit, et il faut que je traverse le fleuve pour retourner chez mon maître. Demain je reviendrai pour prendre des informations si chères à mon cœur. — Et voilà où vous mène la passion : en ce moment Hân-wen, l'ingrat Hân-wen oubliait que son maître l'attendait et qu'il lui donnait mille inquiétudes!

Chassé par la pluie, il arriva au bord du fleuve Kiang, et il fit signe au batelier

de venir le prendre et de lui faire passer le fleuve, lui promettant de quoi boire. Le batelier se hâta d'obéir, et il prit Hân-wen dans son bateau.

Ils voguaient depuis quelques instans, maîtres du vent et des flots, quand ils entendirent des voix de femmes de l'autre côté du fleuve, qui criaient: batelier! batelier! — et en même temps elles frappaient dans leurs mains. La pluie et l'orage les enveloppait comme d'un manteau, et c'était à peine si le batelier les pouvait distinguer. Mais Hân-wen les distingua si bien qu'il les reconnut tout de suite, et il dit au batelier:

— Voyez-vous sur le bord opposé ces deux jeunes filles qui vous appellent? Il faut les recevoir dans votre barque. Hâtez-vous, hâtez-vous! il y a de l'argent à gagner!

Le batelier joyeux poussa sa barque vers le rivage où l'appelaient les deux femmes.

La suivante descendit la première dans la barque; quand elle fut descendue, elle tendit la main à sa maîtresse, la conjurant de bien prendre garde à ne pas se blesser.

Puis elles prirent place modestement au bord du bateau, l'une contre l'autre. Alors Hàn-wen s'approcha d'elles, et tout en rougissant il leur dit : — Mesdemoiselles, quel est votre pays? quel est le nom célèbre de votre famille? quel est votre noble surnom? où désirez-vous aller sur ce bateau?

— Monsieur, dit la suivante en souriant, ma maîtresse habite la ville de Tsien-tang, et sa maison est située dans la rue des *Deux Thés.* Son père était jadis général, gouverneur d'une ville des frontières, et il n'eut pour enfans qu'une fille, et elle est devant vos yeux. Comme nous sommes à l'époque heureuse qu'on appelle Tsing-ming, ma maîtresse est allée sur la montagne pour déposer des offrandes funèbres sur la tombe de ses parens qui sont morts. En revenant nous nous sommes arrêtées sur les bords charmans du lac Si-hou; mais tout à coup est survenue cette pluie violente qui nous a fermé tous les chemins. Nous sommes heureuses d'avoir trouvé cette barque pour nous reconduire chez nous. A votre tour, Monsieur, j'oserai vous demander quel est votre divin pays, votre célèbre nom de

famille et votre illustre surnom? Excusez, je vous prie, ma trop juste impatience.

Hân-wen répondit en ces termes : — Je suis né moi aussi dans la ville de Tsien-tang; mon nom de famille est Hin; mon surnom est Sien, et mon nom honorifique Hân-wen. Il y a long-temps que mon père et ma mère ont quitté ce monde, et je suis resté avec ma sœur aînée, qui a épousé un habitant de la même ville, nommé Kong-fou. Ma sœur et son mari m'ont comblé de bienfaits, et, après avoir élevé mon enfance, ils m'ont envoyé au collége de la Montagne d'or. Après un an d'études, j'ai été nommé le premier dans la classe des *Sieout-Saï.* Aujourd'hui j'étais sorti pour visiter les tombeaux de mes parens, et profitant de cette occasion, je suis allé me promener sur les bords du lac *Si-hou*. Mais soudain le ciel s'est couvert de nuages, la pluie est tombée, et j'ai été obligé de monter dans cette barque pour retourner à la maison de ma sœur.

Ayant ainsi parlé, il se tut. Puis il chanta cette chanson sans regarder la jeune fille :

Les oiseaux Tsu-Kiu, mâle et femelle, chantent

tour à tour dans les marécages. L'homme sage aime pour femme la jeune fille imposante, belle et vertueuse.

On voit la plante inégale, appelée King-tsai, se porter sans cesse à droite et à gauche, où la pousse l'eau qui la fait croître. Nuit et jour on nous demande notre fille; on la voudrait pour femme, et ne l'obtenant pas, endormi ou éveillé, on y pense toujours à l'heure du repos, on se retourne dans le lit en tout sens, tantôt sur le dos, tantôt sur la face.

Voilà nos plantes, voici celles que nous choisissons. La jeune fille est pleine de noblesse; elle est belle, elle est vertueuse. Le Kin et le Che forment une harmonie.

Nos plantes ont été recueillies de çà et de là. La jeune fille est pleine de noblesse; elle est belle, elle est vertueuse. Les clochettes et les cymbales charment l'oreille par leur accord.

La jeune fille de son côté, sans avoir l'air d'entendre la chanson de Hân-wen, chantait ces vers:

La jeune mariée, qui n'a point quitté sa famille, recueille dans un long panier les herbes appelées Kuen, et le panier n'étant pas encore plein, voici que je pense, dit-elle, à quelqu'un que je voudrais bien voir; cela dit, elle jette le panier dans le grand chemin.

Elle monte sur cette roche; mon cheval est fatigué, dit-elle; en attendant, je boirai à une bouteille d'or, et je veux noyer dans le vin mes immenses soucis.

Elle gravit la montagne; le cheval qui me porte est rendu; il va lentement; en attendant je boirai dans une coupe de corne de sel, et je verrai à calmer cette douleur, qui ne veut pas me quitter.

Elle tâche de monter jusqu'en haut; mais mon cheval est étique; mes amis sont malades. Malheureuse! dit-elle en gémissant.

De son côté, la malicieuse suivante chantait ainsi, en regardant tantôt sa maîtresse, tantôt Hân-wen:

Ah! je t'en prie, Tchong-tsée, ne passe point par notre village! ne brise pas l'osier que nous avons planté. Comment oserais-je t'aimer? je crains trop mes parens! Mais toi, Tchong-tsée, réfléchis, examine! n'est-ce pas que je dois craindre les reproches de mes parens?

Ah! je t'en prie, Tchong-tsée, ne monte pas sur notre mur; ne brise point nos plants de mûriers. Comment oserais-je t'aimer? j'ai peur de mes frères aînés! Réfléchis, Tchong-tsée, examine; n'est-ce pas que je dois avoir peur?

Ah! je t'en prie, Tchong-tsée; ne franchis pas la haie de notre jardin; ne brise pas nos plants

d'arbre de Tan. Comment oserais-je t'aimer? Je crains qu'on n'en parle plus que je ne voudrais. Penses-y-bien, Tchong-tsée, n'est-ce pas que je dois craindre les jugemens trop hardis?

Voilà comment ils arrivèrent de l'autre côté du lac. Le batelier les déposa tous les trois sur le rivage, et, quand il eut été généreusement payé, il s'éloigna avec son bateau en fredonnant cette chanson, dont le refrain est ainsi :

Il y a au midi des arbres qui ne portent de branches qu'à la cime, et l'on ne pourrait pas s'y asseoir. Dans le pays baigné par le fleuve Han, on voit se promener des femmes qu'on n'épouse pas facilement. Le fleuve Han est large, on peut prendre pied dans son lit. Le fleuve Kiang a des rives largement séparées ; on ne peut livrer un radeau à ce fleuve.

C'est ici l'occasion de dire avec le poète :
« Songez seulement à enlever la neige qui
« blanchit le seuil de votre porte, et ne
« faites nulle attention au givre qui couvre
« la maison de votre voisin. »

Le lecteur désire savoir, sans doute, comment Hàn-wen s'introduisit chez le

père de la jeune fille : qu'il lise le chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Ils étaient donc tous les trois sur le rivage, bien tristes d'être arrivés, quand soudain la pluie, qui s'était quelque peu apaisée, se mit à tomber de plus belle, non point par torrens comme tout à l'heure, mais fine, et pressée, et pénétrante.

— Mademoiselle, dit Hân-wen à la jeune fille, votre serviteur a un parapluie; permettez-lui de vous le prêter, afin que vous puissiez retourner à l'abri jusqu'à votre hôtel. — A ces mots il présenta le parapluie à la suivante, qui l'accepta d'un air joyeux et avec toutes sortes de remercîmens.

Mais la jeune maîtresse, prenant la parole, dit à Hân-wen: Monsieur, la pluie est froide et le ciel est couvert; l'orage vous menace comme nous, et je ne puis pas souffrir que vous vous exposiez à tous ces dangers pour nous mettre à l'abri.

— Mademoiselle, reprit Hân-wen, je suis grand et fort et léger, je serai bien

vite de retour à la maison, et vos petits pieds[1] sont trop petits pour vous porter aussi vite que je voudrais; ainsi donc acceptez mon offre, et permettez-moi de me dire votre serviteur.

—Monsieur, répondit la jeune fille, nous avons mille grâces à vous rendre pour toutes vos bontés; mais nous ne savons pas votre demeure, et comment ferons-nous demain, pour vous rendre votre parapluie?

— Mademoiselle, répondit Hân-wen, j'irai moi-même le reprendre demain, si le temps est beau et si vous le permettez.

—Vous avez là une très-bonne idée, répondit la jeune fille; ce disant, elle fit ses adieux à Hân-wen, et prenant le bras de sa compagne, ils se séparèrent.

Hân-wen, tout occupé de la belle inconnue, n'arriva que fort tard chez son frère; sa sœur, en l'apercevant, alla au-devant de lui, et le saluant avec amitié,

---

1 Les femmes de distinction, dont les pieds ont été comprimés dès l'enfance pour acquérir cette petitesse, qui est un si grand mérite aux yeux des Chinois, ne peuvent marcher commodément, si quelqu'un ne leur donne le bras.

elle lui demanda par quel bonheur il avait trouvé assez de loisir pour la venir voir?

— Ma sœur, lui dit Hân-wen, je suis allé saluer les tombes de nos parens, et puis je suis venu savoir des nouvelles de mon beau-frère et des vôtres.

A ces mots elle est transportée de joie. — Mon frère, lui dit-elle, voilà qui fait honneur à votre bon caractère. Soyez le bienvenu dans notre maison! mon mari est absent, mais il sera bientôt de retour.

Alors elle s'empresse de faire chauffer du vin et de préparer des légumes; elle sert le repas dans le vestibule, et ils se mettent à table, elle et lui. Le repas fini, elle dispose un lit pour son frère dans un appartement séparé, et elle l'engage à prendre du repos.

Toute la nuit Hân-wen fut bercé par mille songes heureux.

Le jour venu, Hân-wen, incapable de résister à son impatience, se leva sur-le-champ; il s'habilla avec un soin recherché et choisit son habit rouge couleur de pourpre. Quand il fut bien vêtu et tout préparé à sa visite, il sortit de la maison

de sa sœur par une porte dérobée, et il courut directement à la rue des *Deux Thés*. Un vieillard se tenait debout à l'entrée de la rue.

— Mon vénérable ami, lui dit-il, oserai-je vous demander si je suis dans la rue des Deux Thés?

— Vous y êtes, répondit le vieillard.

— Et serai-je indiscret de vous demander l'hôtel du général Pé-ing?

— Vous voyez ce jardin, dit le vieillard, et cette grande maison; c'est l'hôtel du général Pé-ing.

Hân-wen, transporté de joie, alla frapper à la porte du général. Aussitôt la porte s'ouvrit; la suivante vint au-devant de lui, et Hân-wen, s'approchant d'elle d'un air empressé, — Mademoiselle, lui dit-il, me voici venu pour vous voir!

— Monsieur, répondit la jolie suivante avec un petit air tout épanoui, veuillez entrer!

Et elle introduisit Hân-wen dans un vestibule appelé le *Pavillon des Parfums*.

— Prenez la peine de vous asseoir, lui dit-elle, je vais dans les appartemens

intérieurs avertir ma maîtresse et son père que vous êtes ici.

— Mademoiselle, répondit Hân-wen, gardez-vous bien de déranger votre maîtresse; rendez-moi seulement le parapluie que j'ai eu le bonheur de vous prêter, et remettez-le à votre serviteur qui a hâte de partir.

— Seigneur, répondit la suivante, il faut que vous sachiez qu'hier Mademoiselle m'a ordonné de vous faire entrer auprès d'elle quand vous viendriez ce matin; elle veut elle-même vous remercier.

— Comment pourrais-je souffrir, répondit Hân-wen, que votre maîtresse soit dérangée à cause de moi? — Disant cela, il n'avait pas même la force de faire semblant de se retirer, et il restait toujours.

A peine la suivante était-elle entrée dans les appartemens intérieurs, qu'un doux parfum s'exhala de toutes parts. En même temps la fille du général, entrant dans la salle, se glissa auprès de Hân-wen. A son aspect Hân-wen, se levant de son siége, la salua avec respect, et lui présenta ses hommages respectueux.

Elle, à son tour, lui souriant d'un air gracieux, frappa dans ses mains et fit apporter le thé. Le thé répandait une délicieuse odeur dans toute la maison.

Lorsque Hân-wen en eut pris quelques tasses, Monsieur, lui dit la jeune fille, comment pourrais-je permettre que mon bienfaiteur sortît à jeun de la maison de mon père et sans avoir vu mon père? Si vous ne dédaignez pas une légère collation, mon père et moi nous serons heureux de vous l'offrir.

— Mademoiselle, répondit Hân-wen, je suis confus de vous causer tant d'embarras; personne ne mérite moins que moi une réception aussi distinguée.

Au même instant on servit sur une table élégante les mets les plus rares et les plus exquis; quand la collation fut arrivée, on annonça le général Pé-ing; sa fille et Hân-wen se levèrent avec respect. Pé-ing témoigna à Hân-wen tout le plaisir qu'il avait à le voir et toute la reconnaissance qu'il avait du service qu'il avait rendu à sa fille. — C'est une bagatelle, répondit Hân-wen, et je suis confus

des pompeux complimens que votre excellence daigne me donner.

On se mit à table, et pendant que les convives se livraient aux douceurs du festin, la jeune suivante chanta ces vers :

Les glaces fondent, et les fleuves Tchin et Ouei recommencent à couler. Le mari et la femme ont à la main la fleur de Lan. — Oh ! j'irai à la découverte, dit la femme. J'y avais été, répond le mari, et j'irai encore. Au-delà du fleuve Ouei il y a une grande foule ; on s'y réjouit, on y est en fête. Les hommes et les femmes se divertissent et se donnent des fleurs de pivoine.

Les fleuves Tchin et Ouei sont limpides et profonds. Quelle foule d'hommes et de femmes! Irai-je à la découverte? dit la femme. J'y avais été, répond le mari, et j'irai encore.

Voici que les grillons se sont glissés au logis ; l'année est sur son déclin : eh bien, égayons-nous ; qu'il ne soit pas dit que le soleil et la lune ont fait une course inutile. Mais que le plaisir ne soit pas de la licence, et que tout reste dans les bornes. Le souvenir de nos devoirs sera encore une jouissance. Le plaisir est bon, mais il faut que la décence s'en mêle. Au fort de la joie, l'homme de bien se tient sur ses gardes.

Voici que le grillon s'est glissé au logis; l'année

touche à sa fin. Il faut nous égayer, et ne pas attendre que le soleil et la lune aient achevé leur cours. Mais que le plaisir ait ses bornes. Soyons vigilans, non-seulement dans l'exercice de nos charges, mais encore en toutes choses. Le plaisir est bon, mais il doit aller avec la décence. L'homme de bien est partout attentif et scrupuleux.

Voici que le grillon s'est glissé au logis; les chars ne roulent plus. Si nous ne sommes pas gais maintenant, le soleil et la lune n'en finiront pas moins leur carrière. Ayons soin pourtant de rester dans les bornes des convenances; tout en riant, il est bon de songer aux peines qui nous attendent. Le plaisir est bon, mais il doit être décent. L'homme de bien ne fait rien à l'étourdie; il est toujours maître de lui-même.

A la fin du repas, Pé-ing pria Hân-wen de chanter, et alors Hân-wen déclama ces vers, qu'il venait d'improviser, à la grande satisfaction de Pé-ing et de sa fille:

Le poirier montre ses fleurs et son beau feuillage. A votre approche, mon cœur bondit de joie, comme s'il me quittait; mon cœur est hors de moi; tant vous êtes admirable à mes yeux.

Le poirier a des fleurs jaunes et vives. Je vous vois dans un tel éclat, dans une si grande pompe, que cela doit bien prouver votre bonheur.

Le poirier a des fleurs jaunes; il en a de blanches. Je vous vois sur des chars attelés de quatre chevaux blancs; oui, sur des chars attelés de quatre chevaux blancs; que vous avez bonne grâce à tenir les six rênes!

Que je regarde à gauche, tout m'annonce l'homme sage; que je regarde à droite, tout cela va à l'homme sage. Tout ce qu'on voit ici révèle une ame bien réglée et parée de ses vertus.

Comme ils achevaient leur collation, un des serviteurs de Pé-ing accourut d'un air empressé, annonçant que les comédiens étaient à la porte, qui demandaient la permission de jouer devant l'illustre assemblée le beau drame *Tchao-chi-Kou-eul*. Pé-ing ayant consulté le regard de sa fille, ordonna qu'on fît entrer les comédiens, et ceux-ci jouèrent de leur mieux ce drame, qui signifie : *le petit Orphelin de la famille de Tchao, qui se venge d'une manière éclatante.*

Si le lecteur veut connaître ce beau drame, qu'il en lise l'analyse au chapitre suivant.

L'ORPHELIN DE LA CHINE.

Noms des personnages.

TCHAO-SO, gendre du Roi.

La Princesse, épouse de Tchao-so.

L'Orphelin, fils de Tchao-so, sous le nom de TCHING-PEÏ.

TOU-'AN-KOU, ministre de la guerre, et général en chef.

TCHING-ING, médecin de la princesse.

HAN-KIOUÉ, général.

KONG-SUN-TCHOU-KIEOU, ancien ministre.

WEÏ-KIANG, premier ministre.

Messagers.

Soldats.

Domestiques.

Observ. Tous les mots chinois terminés par un *n* doivent se lire comme si cette lettre était suivie d'un *e* muet.

PROLOGUE.

TOU-'AN-KOU, *ministre de la guerre, arrive sur le théâtre, suivi de soldats; il raconte qu'il est le général en chef du royaume de Tsin, l'ami et le confident du roi Ling-kou, et qu'il est l'ennemi de Tchao-tun, autre favori du roi Ling-kou.*

J'ai constamment l'idée de tuer Tchao-tun, mais jusqu'à présent je n'ai pu le faire tomber sous mes coups. Je lui ai envoyé un esclave, qui a mieux aimé se tuer lui-même que d'obéir à mes ordres; je lui ai envoyé un chien, appelé Chin'-ao, qui ne l'a pas déchiré. A présent il faut que je fasse mourir Tchao-so, le fils de Tchao-tun. Pour cela j'ai contrefait un décret du roi, et j'ai envoyé un messager pour porter de sa part à Tchao-so une corde, du vin empoisonné et un poignard, avec ordre de choisir et de se donner la mort. Pour extirper une plante, il faut extirper ses racines. (*Il sort.*)

TCHAO-SO *arrive avec la princesse, son épouse.*

Je m'appelle Tchao-so; Tou-'an-kou le ministre veut ma mort. Princesse, écoutez : vous êtes

maintenant enceinte; si vous accouchez d'un fils, je le nomme Tchao-chi-kou-eul (l'orphelin de la famille de Tchao), afin que, devenu grand, il venge les injures de son père et de sa mère.

LE MESSAGER *arrive.*

Voici les ordres du roi: (*il lit*)

« Parce que toute ta maison est dépourvue de
« loyauté et de piété filiale, que tu as trompé
« ton souverain et violé les lois de l'État, j'ai fait
« exterminer sans distinction de rang, toutes les
« personnes de ta maison; mais ce châtiment ne
« suffit pas à tes crimes. Cependant, comme tu
« es mon gendre, je ne puis souffrir qu'on te
« donne la mort. Je t'envoie trois présens : choi-
« sis et meurs.»

A cet ordre Tchao-so se donne la mort; on l'emporte.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOU-'AN-KOU.

Craignant que la princesse ne mît au monde un fils, mon ennemi, je l'ai emprisonnée dans son propre palais; elle doit être accouchée maintenant.

SCÈNE II.

UN SOLDAT *arrive.*

J'apporte des nouvelles au général en chef. La princesse est accouchée d'un fils.

TOU-'AN-KOU.

Attendons que cet enfant ait un mois accompli ; il sera encore temps de le tuer.

SCÈNE III.

LA PRINCESSE, *tenant un enfant nouveau né.*

O Ciel ! comment faire pour que ce tendre enfant sorte des portes de ce palais ? — Il me vient une heureuse idée. Je suis maintenant sans parens ; mais il me reste un ami nommé Tching-ing. Je l'attends avec impatience pour l'instruire de mon dessein.

SCÈNE IV.

TCHING-ING.

J'exerce la profession de médecin ; j'étais au service du gendre du roi, qui m'a accablé de ses bontés. Mais hélas ! le cruel Tou-'an-kou a extermine toutes les personnes de sa maison. J'ai appris que la princesse me demandait ; c'est moi qui chaque jour lui porte le thé et le riz. Entrons !

(*Apercevant la princesse.*)

La princesse a fait appeler Tching-ing; que lui veut-elle?

LA PRINCESSE.

Pourriez-vous trouver le moyen d'emporter secrètement mon enfant, afin qu'un jour, quand il sera grand et fort, il puisse venger la famille de Tchao?

LE MÉDECIN.

Eh quoi, princesse, vous ne savez donc pas que le cruel Tou-'an-kou a fait afficher cette proclamation: «Si quelqu'un cache l'orphelin, sa fa-
« mille entière sera décapitée, et l'on exterminera
« jusqu'au dernier tous ceux qui tiennent à lui
« par un des neuf degrés de parenté.» comment pourrais-je l'emporter secrètement?

LA PRINCESSE. (*Elle récite des vers.*)

Vous savez l'axiome: « Quand vous êtes dans
« une situation critique, songez à vos parens;
« quand vous êtes en danger, confiez-vous à vos
« amis.»

Si vous pouvez sauver mon fils, ce sera un rejeton qui fera revivre la famille de Tchao.

(*Elle se jette à ses genoux.*)

Tching-ing, ayez pitié de moi! La vengeance des trois cents personnes de la famille de Tchao est entre les mains de cet enfant.

TCHING-ING.

Princesse, levez-vous. Si je réussis à emporter votre fils, et que le tyran vous demande où est l'orphelin, vous répondrez : je l'ai donné à Tching-ing, et je mourrai avec toute ma famille; mais peu m'importe!

LA PRINCESSE.

C'en est fait! c'en est fait! la mère doit mourir avant le fils! (*Elle se tue.*)

TCHING-ING.

Aurais-je pu penser que la princesse se serait donné la mort? Je vais ouvrir ce coffre et y placer ce petit enfant. O Ciel, prends pitié de lui! (*Il sort en emportant l'enfant.*)

SCÈNE V.

TCHING-ING.

Je porte dans cette boîte remplie d'herbes le petit orphelin de la famille de Tchao. Mais heureusement que les portes sont gardées par le général Han-kioué; il doit son élévation au seigneur Tchao-tun : si j'ai le bonheur de le rencontrer en sortant, moi et cet enfant nous sommes sauvés.

HAN-KIOUÉ.

Officiers, amenez-moi cet homme qui porte une boîte d'herbes médicinales! (*A Tching-ing.*) Qui es-tu?

TCHING-ING.

Je suis un médecin; mon surnom est Tching; je m'appelle Tching-ing.

HAN-KIOUÉ.

D'où viens-tu?

LE MÉDECIN.

Je viens du palais de la princesse.

HAN-KIOUÉ.

Que portes-tu dans ce coffre?

LE MÉDECIN.

Des herbes médicinales.

HAN-KIOUÉ.

Rien autre chose?

LE MÉDECIN.

Rien autre chose.

HAN-KIOUÉ.

En ce cas tu peux t'en aller.

(*Tching-ing s'enfuit rapidement; Han-kioué le rappelle.*)

Tching-ing, reviens ici. Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte?

TCHING-ING.

Il n'y a rien que des herbes médicinales.

HAN-KIOUÉ.

N'y aurait-t-il pas encore autre chose de caché?

TCHING-ING.

Il n'y a rien autre chose de caché.

HAN-KIOUÉ.

Va-t'en.

(*Tching-ing se sauve avec précipitation. Han-kioué le rappelle.*)

Tching-ing, reviens ici : il y a là-dessous quelque chose de louche. Quand je te dis : va-t'en! tu voles comme la flèche échappée de l'arc; quand je te dis: reviens, on dirait un crin qui traîne sur un tapis de laine. Dis-moi, Tching-ing, crois-tu que je ne te connais pas?

(*Il chante sur l'air : Ho-si-heou-ting-hoa.*)

« Tu es un ancien hôte de la maison de Tchao-
« tun; moi, je suis attaché au service de Tou-'an-
« kou. Je vois bien que tu as caché ce petit reje-
« ton de Ki-lin, qui n'a pas encore un mois. »

(*Il parle.*)

Tching-ing, vois-tu ce palais?

(*Il chante sur le même air.*)

« Comment sortiras-tu de cette caverne de tigre
« et de léopard, où l'air même ne peut pénétrer?
« Si je n'étais pas un général soumis à Tou-'an-

« kou, je ne t'interrogerais pas d'une manière si
« pressante. »

(*Il parle.*)

Tching-ing, je pense que tu as reçu de grands bienfaits de la maison de Tchao.

TCHING-ING.

« Tout homme qui a reçu des bienfaits doit y
« répondre par des bienfaits. » Cela va sans dire.

HAN-KIOUÉ. (*Il parle.*)

Si Tou-'an-kou voyait ce petit orphelin?

(*Il chante.*)

« N'est-il pas à craindre qu'il ne lui arrache la
« peau et les nerfs, et qu'il ne l'écrase comme
« de la farine pétrie? Ce n'est pas moi qui lui
« rendrai cet horrible service. »

(*Il parle.*)

Tching-ing, emporte cet enfant. Si Tou-'an-kou m'interroge, je parlerai pour toi.

TCHING-ING.

Je vous remercie, général.

(*Il prend la boîte et court précipitamment; puis il revient et se jette aux genoux de Han-kioué.*)

HAN-KIOUÉ.

Tching-ing, je t'ai dit de t'en aller. Crois-tu que je me moque de toi? Pars vite.

TCHING-ING.

Je vous remercie, général.

(*Il s'en va précipitamment, revient de nouveau sur ses pas, et se jette aux genoux de Han-kioué.*

HAN-KIOUÉ.

Tching-ing, pourquoi revenir une seconde fois?

(*Il chante.*)

« Que tu es aveugle! que tu es aveugle! Em-
« porte le petit orphelin, et va le cacher dans
« une retraite bien reculée, bien profonde. Ins-
« truis-le jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, et
« éclaire-le sur ses devoirs. Qu'il cultive les lettres
« et qu'il s'exerce à l'art de la guerre. Quand il
« sera capable de commander une armée, qu'il
« saisisse ce scélérat de Tou-'an-kou, qu'il lui
« brise la tête, et qu'il le déchire en mille pièces,
« pour venger la mort de ses parens. Il aura satis-
« fait ma fureur et la tienne; il aura soulagé une
« famille entière d'un grand poids de haine et
« d'indignation! »

(*Il parle.*)

Tching-ing, pars vite, et bannis tes craintes.

(*Il chante sur l'air de Tsan-cha-wei.*)

« Il dépend de moi de le laisser aller. Si l'on
« me demande une explication nette et précise,
« comment consentirais-je à le trahir? Mais je

« crains que ce brigand n'emploie les tortures
« pour m'arracher la vérité. Eh bien, je vais me
« donner la mort, en me brisant la tête contre
« ces degrés. Toi, veille nuit et jour sur ce petit
« orphelin. Il faut que ce frêle rejeton fasse revivre
« un jour la maison de Tchao ; et quand il sera
« grand, raconte-lui mon dévouement et mes
« bienfaits. » (*Il se coupe la gorge.*)

TCHING-ING.

Hélas! le général Han-kioué vient de se donner la mort.

(*Il chante.*)

« Homme fidèle et vertueux! Il vient de se
« tuer lui-même pour ne point trahir l'orphelin.
« Je puis maintenant partir avec l'ame tranquille.
« Je vais me retirer dans la ferme de Taï-ping,
« et là je délibérerai sur ce que je dois faire. »

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOU-'AN-KOU (*suivi d'un soldat*).

Je suis Tou-'an-kou. J'ai envoyé Han-kioué pour m'apporter l'orphelin; Han-kioué ne revient pas, ce retard m'inquiète.

UN SOLDAT.

J'annonce au général un grand malheur. La

princesse s'est tuée, et le général Han-kioué s'est coupé la gorge.

TOU-'AN-KOU.

Pourquoi Han-kioué s'est-il coupé la gorge? sans doute qu'il a laissé emporter l'orphelin de la famille de Tchao. Comment faire? «Quand les sourcils sont froncés par la colère, vingt stratagèmes naissent au fond du cœur.» Je vais contrefaire un ordre du roi et me faire apporter tous les enfans mâles du royaume de Tsin, qui ont plus d'un mois et moins de six; je les couperai en trois les uns après les autres, et je ne puis manquer d'envelopper dans ce massacre l'orphelin de la maison de Tchao. C'est alors que je serai délivré du poids qui pèse sur mon cœur. — Officiers, faites afficher partout une proclamation qui ordonne d'apporter dans mon palais tous les enfans mâles qui ont plus d'un mois et moins de six. Qu'on exécute mes ordres. Si quelqu'un me désobéit, je le ferai décapiter avec toute sa famille, et j'exterminerai toutes les personnes qui tiennent à lui par un des neuf degrés de parenté.

SCÈNE II.

KONG-SUN-TCHOU-KIEOU.

J'étais attaché au service de Ling-kong; mais voyant que Tou-'an-kou avait toute l'autorité, je

me suis retiré des affaires publiques. J'ai quitté ma charge pour retourner aux occupations champêtres, et avec cette bêche, qui me sert d'appui, je cultive trois arpens de terre. Je demeure dans cette petite ferme de Taï-ping. Ordinairement je dors dans une tente au milieu des champs, et je m'éveille à la voix du coq matinal. Maintenant me voici appuyé contre ma porte de bois. Que vois-je? une troupe d'oies[1] voyageuses traverse les airs en désordre.

SCÈNE III.

TCHING-ING.

Où pourrais-je trouver un asyle sûr pour cacher ce petit enfant? — Mais il me vient une bonne idée: je pense que Kong-sun-tchou-kieou, qui habite la ferme de Taï-ping, était autrefois le collègue et l'ami intime de Tchao-tun. Il a quitté sa charge, et maintenant il se livre aux soins de l'agriculture. Cet ancien ministre est un homme plein de droiture et de loyauté; je puis cacher l'orphelin chez lui en toute sécurité. Me voici bientôt arrivé à la porte de la ferme; je vais déposer ce coffre à l'ombre de ces bananiers. Et vous, mon jeune maître, reposez-vous un moment ici : je viendrai vous reprendre aussitôt que j'aurai salué

---

1 Signes de malheur.

Kong-sun-tchou-kieou. (*Parlant à un domestique.*) Vous, allez annoncer à votre maître que Tching-ing demande à le voir.

LE DOMESTIQUE *à Kong-sun.*

Voici le seigneur Tching-ing qui est à votre porte.

KONG-SUN.

Dites-lui que je le prie d'entrer.

LE DOMESTIQUE.

Mon maître vous prie d'entrer.

SCÈNE IV.

KONG-SUN.

Tching-ing, quelle affaire vous amène ici?

TCHING-ING.

Votre serviteur, sachant que votre Excellence habitait cette ferme de Taï-ping, est venu exprès pour lui rendre visite.

KONG-SUN.

Comment se portent les ministres, mes anciens collègues, depuis que j'ai quitté ma charge?

TCHING-ING.

Hélas! ce n'est plus comme lorsque vous étiez ministre. Tou-'an-kou tient en main l'autorité. Tout a bien changé depuis!

KONG-SUN.

Il faudrait que les autres ministres fissent des représentations au roi. Mais avez-vous entendu parler de l'orphelin de Tchao?

TCHING-ING.

Puisque vous montrez cette bonté compatissante, comment pourrais-je, Seigneur, vous cacher la vérité? Comme je ne savais où cacher l'orphelin, je suis venu chercher un asyle dans la maison de votre Excellence. Autrefois, Seigneur, vous étiez le collègue de Tchao-tun; vous devez avoir été son ami. Je vous en prie, ayez pitié de ce petit orphelin, et sauvez-lui la vie.

KONG-SUN.

Où est maintenant l'orphelin?

TCHING-ING.

Je l'ai déposé à l'ombre des bananiers.

KONG-SUN.

Allez promptement chercher ce tendre enfant, et prenez garde de ne point l'effrayer.

TCHING-ING.

(*Il apporte le coffre, l'ouvre et regarde.*)

Grâces soient rendues au Ciel et à la Terre! mon jeune maître est encore endormi. Mais vous ne savez pas, Seigneur, le nouveau danger qui le

menace ; vous ne savez pas, Seigneur, que lorsque Tou-'an-kou a appris l'enlèvement de l'orphelin, il a ordonné qu'on lui apportât tous les petits enfans du royaume de Tsin, pour les massacrer. Je désire, Seigneur, cacher chez vous l'orphelin. D'un côté, je témoignerai ma reconnaissance à Tchao-so, le gendre du roi, pour les bontés dont il m'a comblé pendant sa vie; d'un autre côté, j'arracherai au trépas tous les petits enfans du royaume de Tsin. J'ai bientôt quarante-cinq ans, et je possède un fils qui n'a pas encore un mois accompli : je le ferai passer pour l'orphelin de la maison de Tchao. Votre Excellence ira me dénoncer à Tou-'an-kou; elle lui dira que j'ai caché l'orphelin, et il me fera mourir avec mon fils. Alors, Seigneur, vous élèverez avec soin l'orphelin, afin que, quand il sera devenu grand et fort, il venge la mort de son père et de sa mère. N'est-ce pas là un excellent dessein?

KONG-SUN.

Tching-ing, quel âge avez-vous maintenant?

TCHING-ING.

Votre serviteur a quarante-cinq ans.

KONG-SUN.

Il faut bien vingt ans encore pour que cet enfant puisse venger ses parens. Avec vingt ans de plus,

vous en aurez soixante-cinq; et moi, avec vingt ans de plus, j'en aurais quatre-vingt-dix. A cette époque, je serai mort depuis long-temps : comment pourrais-je lui apprendre à venger la famille de Tchao? Tching-ing, puisque vous consentez à sacrifier votre fils, donnez-le moi, et allez me dénoncer à Tou-'an-kou. Dites-lui que Kong-sun-tchou-kieou a caché l'orphelin dans la ferme de Taï-ping. Tou-'an-kou viendra à la tête de ses soldats; il me prendra et me fera mourir avec votre fils. Vous élèverez en secret le petit orphelin de la maison de Tchao, jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, afin qu'il venge son père et sa mère. N'est-ce pas là un excellent projet?

TCHING-ING.

Je suis de votre avis; mais comment oserais-je causer votre perte? Seigneur, prenez mon fils; couvrez-le des vêtemens du petit orphelin, et allez me dénoncer à Tou-'an-kou, et vous serez délivré de tout malheur.

KONG-SUN.

J'ai donné ma parole; gardez-vous de douter de ma résolution!

(*Il chante.*)

« En vérité, ma vie est si frêle et si chance-
« lante qu'à peine je pourrai la prolonger jusqu'à

« entendre le tambour du soir ou la cloche du
« matin.»

TCHING-ING.

Il n'y a pas de temps à perdre. Je vais emporter chez moi le petit orphelin, et j'irai ensuite remettre mon propre fils dans la ferme de Taï-ping.

(*Il récite des vers.*)

« Je suis heureux d'échanger mon propre fils
« contre un enfant étranger, contre l'orphelin de
« la famille de Tchao. C'est un sacrifice que la
« justice et l'honneur imposent à Tching-ing.
« Mais qu'il m'est douloureux d'entraîner à la
« mort le seigneur Kong-sun! »

ACTE III.

SCÈNE I.re

TCHING-ING.

Je suis Tching-ing. Hier j'ai porté mon propre fils à Kong-sun-tchou-kieou; aujourd'hui je viens le dénoncer à Tou-'an-kou.

(*Parlant aux gardes.*)

Soldats! allez annoncer que l'orphelin de la famille de Tchao est retrouvé.

UN SOLDAT.

Restez ici, je veux aller porter cette nouvelle.

(*Parlant à Tou-'an-kou.*)

Général, un homme apporte la nouvelle que le petit orphelin de Tchao est retrouvé.

TOU-'AN-KOU.

Où est-il?

LE SOLDAT.

Il est à la porte de votre palais.

TOU-'AN-KOU.

Faites-le entrer.

LE SOLDAT.

Le général vous ordonne d'entrer.

(*Il entre.*)

TOU-'AN-KOU.

Holà! vieux coquin, qui es-tu?

TCHING-ING.

Votre serviteur est un médecin; il s'appelle Tching-ing.

TOU-'AN-KOU.

Où est l'orphelin de la famille de Tchao?

TCHING-ING.

Il est caché dans la maison de Kong-sun-tchou-kicou, qui habite la ferme de Liu-Liu-taï-ping.

TOU-'AN-KOU.

Comment as-tu pu le savoir!

TCHING-ING.

Votre serviteur est lié d'amitié avec Kong-sun-tchou-kieou. Un jour que j'étais allé lui faire visite, je vis, dans sa chambre à coucher, un petit enfant, qui dormait sur un tapis brodé d'or et de soie. Je me dis en moi-même : Kong-sun-tchou-kieou est âgé de soixante-dix ans, et de plus, il n'a j'amais eu ni fils ni fille : où a-t-il trouvé l'enfant que je vois? — Ce petit enfant, lui dis-je alors, ne serait-il point l'orphelin de la famille de Tchao? — A ces mots, il changea de visage et resta sans réponse. Voilà, Seigneur, comment j'ai su que l'orphelin était dans la maison de Kong-sun-tchou-kieou. Pour moi, dont le fils était menacé, j'ai pensé que dès que vous auriez trouvé l'orphelin de la famille de Tchao, vous épargneriez tous les enfans du royaume de Tsin, et que mon fils échapperait à la mort. Voilà, Seigneur, le motif de ma dénonciation.

(*Il récite des vers.*)

« Je vous en supplie, Seigneur, calmez votre
« courroux. Vous savez la cause qui m'a porté à
« dénoncer le coupable. Quoique je désire de
« sauver tous les enfans du royaume de Tsin, au
« fond, je crains que Tching-ing ne soit privé de
« descendans. »

TOU-'AN-KOU, *en riant.*

Kong-sun-tchou-kieou était autrefois le collègue

de Tchao-sun. Il est facile de reconnaître le motif de sa conduite. — Officiers, choisissez un certain nombre des cavaliers qui sont sous mes ordres : je veux aller avec Tching-ing à la ferme de Taï-ping, pour prendre Kong-sun-tchou-kieou.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE II.

TOU-'AN-KOU.

Nous voici arrivés chez Kong-sun. Amenez-moi ce vieux scélérat. (*A Kong-sun.*) Sais-tu quel est ton crime? comment as-tu osé cacher chez toi l'orphelin de la maison de Tchao?

KONG-SUN.

Seigneur, quand j'aurais le courage de l'ours et l'audace du léopard, comment aurais-je osé cacher l'orphelin de la maison de Tchao?

TOU-'AN-KOU.

Si on ne le fustige pas, il n'avouera jamais. Soldats! qu'on choisisse de gros bâtons et qu'on le frappe comme il faut.

(*Les soldats le frappent.*)

KONG-SUN.

(*Il chante sur l'air Tchou-ma-ting.*)

« Pensez bien qu'avant d'avoir résigné ma charge

« et pris congé du roi, j'avais formé avec Tchao-« tun une amitié pour laquelle j'eusse sacrifié « ma vie. »

(*Il parle.*)

Qui est-ce qui m'a vu commettre le crime dont vous m'accusez?

TOU-'AN-KOU.

L'homme qui t'accuse ici est Tching-ing.

KONG-SUN. (*Il chante.*)

« Quel est l'imposteur qui vient m'accuser? La « langue de Tching-ing est comme un couteau « qui me diviserait en deux! »

TOU-'AN-KOU.

Ah! ah! tu ne veux pas avouer? Soldats, frappez ce scélérat! N'y a-t-il pas de quoi faire bouillir de colère, en voyant ce vieux ladre s'obstiner à ne point avouer! Tching-ing, puisque c'est toi qui es venu le dénoncer, je t'ordonne de le frapper toi-même.

TCHING-ING.

Seigneur, je suis un médecin, qui ne sait autre chose que de cueillir des simples. Mes bras sont faibles et débiles, comment pourrais-je manier le bâton?

TOU-'AN-KOU.

Tu ne veux pas le fustiger? tu crains sans doute

qu'il ne te dénonce à son tour comme son complice?

TCHING-ING.

Eh bien, je vais le frapper.

(*Il choisit un bâton.*)

TOU-'AN-KOU.

J'examine la manière dont tu choisis. Tu prends un bâton, puis tu en prends un autre, et à la fin tu choisis le plus mince. On dirait que tu crains qu'il ne te dénonce à son tour si tu lui fais du mal.

TCHING-ING.

En ce cas je vais le frapper avec un gros bâton.

TOU-'AN-KOU.

Arrête! D'abord tu as choisi une baguette, et maintenant tu prends un gros bâton. Tu pourrais l'assommer au bout de deux ou trois coups; et quand tu l'aurais tué, il n'y aurait plus moyen d'obtenir l'aveu de son crime.

TCHING-ING.

Si je prends un bâton mince, vous n'êtes pas content; si je prends un gros bâton, vous me blâmez encore. Dites-moi, je vous prie, comment je dois faire.

TOU-'AN-KOU.

Tching-ing! prends un bâton de moyenne gros-

seur, et frappe Kong-sun-tchou-kieou. Vieux scélérat de Kong-sun-tchou-kieou, sais-tu que c'est Tching-ing qui te frappe?

TCHING-ING, *frappant Kong-sun.*

Dépêche-toi d'avouer.

(*Il le frappe par trois fois.*)

KONG-SUN.

Hélas! de tous les coups que j'ai reçus aujourd'hui, ces derniers sont les plus cruels. Qui est-ce qui m'a frappé?

TOU-'AN-KOU.

C'est Tching-ing qui t'a frappé.

KONG-SUN.

Tching-ing, il ne manquait plus que d'être frappé par vous!

LE SOLDAT.

Général, bonnes nouvelles! En cherchant dans une cave, nous avons trouvé l'orphelin de la maison de Tchao.

TOU-'AN-KOU, *riant aux éclats.*

Apportez-moi ce petit enfant, pour que je le coupe en trois morceaux. (*A Kong-sun*) Eh bien, vieux coquin! tu disais que tu n'avais pas l'orphelin de la maison de Tchao. Dis-moi, quel est

cet enfant? — Tirons le glaive!.... un coup, deux coups, trois coups!

(*Tching-ing est rempli d'effroi et de douleur.*)

KONG-SUN.

Scélérat de Tou-'an-kou, regarde: là-haut il y a une Providence. Comment pourrait-elle te pardonner tes crimes? Je puis mourir: ma vie n'est plus bonne à rien.

(*Il chante sur l'air Yauen-yang-cha.*)

« Je meurs après soixante-dix ans. N'est-ce pas
« une belle vieillesse! Mais il est bien jeune cet
« enfant qui expire avant l'âge d'un an! Nous
« serons morts tous les deux ensemble, et notre
« nom arrivera à la postérité la plus reculée. O
« Tching-ing, je vous recommande, à vous qui
« devez nous survivre, de ne point oublier Tchao-
« so, qui a eté immolé d'une manière si barbare.
« Le temps s'échappe avec la rapidité de la flèche.
« Bientôt, tendre orphelin, tu pourras t'armer
« d'un fer vengeur et laver la mort de tes parens.
« Saisis cet infame brigand, coupe-le en mille
« pièces, et garde-toi de le laisser échapper à son
« châtiment.»

(*Il parle.*)

Je vais me donner la mort en me précipitant contre ces degrés de pierre.

(*On l'emporte mort de la scène.*)

UN SOLDAT, *parlant à Tou-'an-kou.*

Kong-sun-tchou-kieou vient de se fracasser la tête contre les degrés de pierre. Il est mort.

TOU-'AN-KOU, *riant aux éclats.*

Puisque ce vieux coquin est mort, tout est dit. (*Il rit de nouveau.*) Tching-ing, combien je t'ai d'obligations pour toute cette affaire! Sans toi, comment aurais-je pu exterminer l'orphelin de la famille de Tchao?

TCHING-ING.

Général, je n'avais au fond aucune animosité contre la famille de Tchao. D'un côté j'ai voulu sauver la vie à tous les petits enfans du royaume de Tsin; de l'autre, j'ai songé à mon fils, qui n'avait pas encore un mois accompli. Si l'on n'eût pas découvert l'orphelin de la famille de Tchao, ce tendre enfant eût été enveloppé dans le massacre général.

TOU-'AN-KOU.

Tching-ing, je te regarderai désormais comme mon meilleur ami. Je veux que tu demeures dans mon palais : tu y seras traité comme un hôte distingué. Tu élèveras ton fils jusqu'à ce qu'il soit un homme fait. Il étudiera sous tes yeux les belles-lettres, et je lui enseignerai la guerre. Je n'ai point d'enfant; j'ai cinquante ans : j'adopte ton fils; que penses-tu de ce projet?

ACTE IV.

SCÈNE I.re

TOU-'AN-KOU.

Je suis Tou-'an-kou. Il y a déjà vingt ans que j'ai tué l'orphelin de la famille Tchao. J'ai adopté le fils de Tching-ing, et je l'ai appelé Tou-tching. Il comprend tout avec une merveilleuse facilité; déjà même il l'emporte sur moi par son adresse à tirer de l'arc et à diriger un coursier. Ces talens précoces ont entouré mon fils d'une réputation imposante. Au premier jour, je mettrai à exécution un projet que j'ai arrêté depuis long-temps. Je tuerai Ling-kong, je m'emparerai du royaume de Tsin, et je donnerai à mon fils la haute charge dont je suis revêtu. C'est alors que je verrai s'accomplir le vœu de toute ma vie. Dans ce moment mon fils est sur la place d'armes, où il s'exerce à l'art de la guerre. J'attends son retour pour délibérer avec lui.

SCÈNE II.

TCHING-PEÏ.

Je suis Tching-peï. Mon père légitime est Tching-ing; mon père adoptif est Tou-'an-kou. Pendant le jour, je m'exerce à l'art de la guerre; et le

soir, je cultive les lettres. Je reviens maintenant de la place d'armes, il faut que j'aille voir mon père Tching-ing.

TCHING-PEÏ, *apercevant Tching-ing.*

Mon père, votre fils revient de la place d'armes.

TCHING-ING.

Allez prendre le riz.

TCHING-PEÏ, *seul.*

Eh bien! sortons. Je ne puis m'empêcher de penser que les autres jours, dès que mon père m'apercevait, il me recevait avec un visage épanoui. Mais aujourd'hui, en me voyant venir, il paraît accablé, abattu; il ne cesse de répandre des larmes. J'ignore quelles pensées l'occupent et le tourmentent; je vais aller l'interroger. (*Parlant à Tching-ing.*) Qui est-ce qui vous a offensé? Mon père, dites à votre fils ce qu'il peut avoir fait pour vous déplaire, et daignez lui pardonner.

TCHING-ING.

Quand je vous le dirais, vous ne pourriez rien faire pour votre père et votre mère. Allez prendre le riz. (*Il verse des larmes.*) Tching-peï, restez à lire dans la Bibliothèque; il faut que j'aille un instant dans la salle du fond : je reviendrai tout à l'heure.

(*Il laisse son livre et fait semblant de sortir.*)

SCÈNE III.

TCHING-PEÏ, *seul.*

Mon père a laissé un livre sur la table; serait-ce un cahier de dépêches officielles? Ouvrons-le.

(*Il ouvre le livre.*)

Voilà qui est bien extraordinaire! Cet homme, vêtu de rouge, excite un méchant chien à s'élancer sur cet homme vêtu de violet. Plus loin, un homme, armé d'une massue en forme de courge, assomme ce méchant chien. Celui-ci soutient un char qui n'a plus qu'une roue; celui-là se tue en se brisant la tête contre un cannellier. J'ignore quelle ancienne histoire on a voulu retracer ici; aucun nom écrit n'indique les personnages : comment pourrais-je les deviner? — Regardons encore. Ce général a devant lui une corde d'arc, du vin empoisonné et un poignard. Il prend le poignard, s'ouvre la gorge, et meurt. Cet autre général se perce de son épée. Un médecin tient un coffre rempli de simples; il est à genoux devant cette jeune femme, qui semble vouloir lui confier un petit enfant qu'elle porte dans ses bras. Plus loin cette femme se pend avec sa ceinture. Ce spectacle est fait pour arracher des larmes de pitié. Il me semble que toute cette famille me touche par des liens de parenté.

(*Il chante.*)

« Si je ne tue pas ce brigand de ministre, je ne
« mérite pas le nom d'homme. Oui, il faut que
« je sois le vengeur de toutes ces victimes. Je ne
« sais à qui appartient cet enfant qui roule dans
« son propre sang; j'ignore aussi quel est ce noble
« chef de famille qui périt sur la place publique. »

(*Il parle.*)

Mais, au fond, je ne comprends rien à tout ceci. Je vais attendre que mon père Tching-ing soit revenu. Je l'interrogerai sur cette sanglante histoire. Peut-être pourra-t-il dissiper les doutes qui m'agitent.

(*Tching-ing revient.*)

Mon père, je vous en prie, expliquez-moi le sujet de ces peintures.

TCHING-ING.

C'est une vieille histoire.

TCHING-PEÏ.

Racontez-la à votre fils.

TCHING-ING.

Écoutes donc. Autrefois cet homme vêtu de rouge était le collègue de ce ministre vêtu de violet. Ces deux magistrats, dont l'un appartenait à l'ordre civil et l'autre à l'ordre militaire, ne purent

vivre en bonne harmonie. Il y avait déjà longtemps qu'une inimitié implacable régnait entre eux, lorsque l'homme habillé de rouge se dit en lui-même : « Celui qui attaque le premier est toujours vainqueur, celui qui attaque le second est toujours vaincu. » Il envoya secrètement un assassin, qui s'appelait Tsou-ni. Il avait caché sur lui un poignard, et devait escalader les murs, pour tuer cet homme vêtu de violet. Mais cet homme vêtu de violet était un vertueux ministre, qui toutes les nuits brûlait de l'encens et implorait le Ciel et la Terre. Il oubliait entièrement le soin de sa famille, pour ne s'occuper que des intérêts de l'État. Tsou-ni se dit en lui-même: « Si je poignarde ce vertueux ministre, ce sera me révolter contre le Ciel. Non, je ne commettrai pas un crime aussi odieux. Mais, si je retourne vers cet homme vêtu de rouge, je suis sûr qu'il me fera mourir. C'en est fait! c'en est fait! c'en est fait! »

TCHING-PEÏ.

Cet homme vêtu de rouge était bien cruel; comment s'appelait-il?

TCHING-ING.

J'ai oublié son nom.

TCHING-PEÏ.

Comment s'appelait cet homme vêtu de violet?

TCHING-ING.

Son nom de famille était Tchao. Il vous touche de bien près, mon fils.

TCHING-PEÏ.

Il y a encore dans ce livre plusieurs choses que je ne comprends pas. Veuillez les expliquer à votre fils.

TCHING-ING.

Cet homme vêtu de rouge fit massacrer, sans distinction de rang, toute la maison de Tchao-tun, qui se composait de trois cents personnes. Il ne restait plus que son fils Tchao-so, qui était le gendre du roi. Cet homme habillé de rouge contrefit un ordre de Ling-kong, et le lui envoya avec trois présens royaux, savoir : une corde d'arc, du vin empoisonné et un poignard, lui enjoignant de choisir celui qu'il voudrait et de se donner la mort. A cette époque, la princesse, sa femme, était enceinte. Tchao-so lui confia ses dernières volontés, et lui dit : « Si après ma mort vous accouchez d'un fils, vous l'appellerez l'Orphelin de la famille de Tchao, afin qu'il venge un jour la mort des trois cents personnes de ma maison. Après avoir prononcé ces paroles, Tchao se tua d'un coup de poignard. L'homme vêtu de rouge emprisonna la princesse dans son palais, où elle mit au monde l'Orphelin de la maison de Tchao. Cet homme vêtu de rouge, en ayant

été informé, envoya sur-le-champ le général Han-kioué avec ordre de garder étroitement les portes de son palais, et de veiller à ce que personne n'enlevât secrètement l'orphelin. Cette princesse connaissait un homme dévoué de cœur à sa famille : c'était un médecin nommé Tching-ing.

TCHING-PEÏ.

Mon père, ne serait-ce pas vous?

TCHING-ING.

Il y a dans le monde une foule d'hommes qui portent le même nom. C'était un autre Tching-ing. La princesse confia l'orphelin à ce Tching-ing, puis elle se pendit avec la ceinture de sa robe. Ce Tching-ing emporta l'orphelin. Quand il fut arrivé à la porte du palais, il rencontra le général Han-kioué, qui le fouilla et découvrit l'orphelin. Mais à peine lui avait-il dit quelques mots, que le général tira son épée et se tua. Et non-seulement celui-là est mort pour l'orphelin, mais encore un vieux ministre nommé Kong-sun mais encore le propre fils de Tching-ing, que celui-ci laissa massacrer par l'homme rouge à la place de l'orphelin de Tchao. Il y a déjà vingt ans que ces événemens se sont passés; le petit orphelin de la famille de Tchao est maintenant âgé de vingt-ans. S'il ne peut pas venger la mort de son père et de sa mère, à quoi est-il bon?

(*Il récite des vers.*)

« Il est doué d'une haute stature, et son visage
« respire une majesté imposante. Il brille dans
« les lettres, il excelle dans l'art de la guerre;
« qu'attend-il pour agir? Qu'est devenu son aïeul
« qui s'était enfui sur son char? Toute sa famille
« a été exterminée, sans distinction de rang! Sa
« mère s'est pendue dans son palais isolé, et son
« père s'est poignardé lui-même sur la place d'exé-
« cution. Cependant ces mortelles injures ne sont
« pas encore vengées. C'est en vain que ce fils
« passe dans le monde pour un héros. »

TCHING-PEÏ.

Vous me parlez depuis bien long-temps, et cependant votre fils est encore comme un homme qui sommeille ou qui rêve. En vérité, je ne comprends rien à tout ce récit.

TCHING-ING.

Quoi! vous ne comprenez pas encore? Écoutez: L'homme vêtu de rouge est l'infame ministre Tou-'an-kou; Tchao-tun est votre aïeul; Tchao-so est votre père, et la princesse est votre mère!

(*Il récite des vers.*)

» Je vous ai raconté de point en point cette
« lugubre histoire. Si vous ne la comprenez pas
« encore toute entière, eh bien! je suis le vieux

« Tching-ing, qui ai sacrifié mon fils pour sauver « l'Orphelin, et c'est vous, c'est vous qui êtes « l'Orphelin de la famille de Tchao! »

TCHING-PEÏ.

O Ciel! Quoi? je suis l'Orphelin de la famille de Tchao? Je meurs de colère!

(*Tching-peï tombe évanoui.*)

TCHING-ING, *le relevant.*

Mon jeune maître, revenez à vous!

TCHING-PEÏ, *reprenant ses esprits.*

Je suis dévoré d'indignation et de douleur!

(*Il chante sur l'air Pou-tien-lo.*)

« Le récit que je viens d'entendre m'a dévoilé, « depuis l'origine, tout le mystère de cette pein- « ture. Sera-ce en vain que j'ai grandi jusqu'à « l'âge de vingt ans, que j'ai atteint la taille de « cinq pieds? — Il a égorgé (*ter*) tous les miens: « moi (*ter*), je vais à mon tour faire une boucherie « de ses parens. »

(*Il parle.*)

Mon père, tranquillisez-vous! Demain, avant tout le monde, j'irai trouver le roi, et à la tête des ministres, j'irai moi-même tuer cet infame brigand.

(*Il chante sur l'air: Choua-haï-eul.*)

« Demain matin, si j'aperçois ce féroce ennemi,

« je marcherai à sa rencontre et je l'arrêterai de
« ma propre main. Je n'ai besoin ni de soldats
« ni de satellites; il me suffira d'étendre mon
« bras vigoureux. Je saisirai le frein orné de jade;
« je mettrai la main sur la selle ciselée, j'arrêterai
« le char couvert d'une draperie à fleurs d'or;
« je précipiterai ce monstre du haut de son siége,
« et je le traînerai dans la fange comme un chien
« mort; je lui demanderai ce qu'il pense main-
« tenant de la justice des hommes et de la pro-
« vidence du Ciel! »

Seconde partie.

« Qui t'a poussé à accumuler tant de crimes et
« à attirer sur ta tête une implacable vengeance?
« Mais le Ciel est juste, et le châtiment ne manque
« jamais aux forfaits. Jadis tu torturas sans pitié
« le vénérable Kong-sun; mais aujourd'hui l'Or-
« phelin de Tchao existe : ne t'imagine pas qu'il
« va te faire grâce et te laisser impuni. »

Troisième partie.

« J'enlèverai son large cachet, je le dépouille-
« rai de ses vêtemens brodés, je lui serrerai les
« mains derrière le dos avec une corde de chanvre,
« et je l'attacherai à la colonne du camp; j'arra-
« cherai sa langue hideuse avec des tenailles de
« fer; j'extirperai ses yeux de brigand avec une
« alène rougie; à l'aide d'une lame mince et aiguë

« je dissèquerai pièce par pièce ses chairs palpi-
« tantes ; je pilerai ses os, je ferai jaillir sa moelle
« avec un marteau d'acier, et je scierai sa tête
« avec une serpe de cuivre ! »

ACTE V.

SCÈNE I.re

WEÏ-KIANG.

Je suis le premier ministre du royaume de Tsin. Ce matin l'Orphelin de Tchao a exposé au roi les crimes du ministre Tou-'an-kou ; il veut le prendre lui-même et venger la mort de son père et de sa mère. J'apporte un ordre du roi, qui est ainsi conçu :

(*Il lit.*)

« Tou-'an-kou jouit d'une grande autorité sur
« l'armée, et je crains qu'à la première occasion
« il ne se révolte contre moi. J'ordonne à Tching-
« peï d'aller secrètement le prendre, et d'exter-
« miner, sans égard pour l'âge ni pour le rang,
« toutes les personnes de sa famille. Après qu'il
« aura accompli cette mission, je le récompense-
« rai dignement. »

(*Il parle.*)

De peur que ce secret ne transpire, il faut que j'aille communiquer moi-même l'ordre royal à Tching-peï.

(*Il récite des vers.*)

« De vertueux ministres ont été massacrés. Une « haine profonde couve depuis vingt ans. Ce ma« tin ce scélérat va être pris ; on verra alors que « le meurtre est puni par le meurtre. »

SCÈNE II.

TOU-'AN-KOU (*suivi de soldats*).

J'ai passé tout le jour dans mon hôtel de général en chef ; maintenant je m'en retourne dans ma maison particulière. Officiers ! rangez vos soldats, marchez à leur tête, et faites-les suivre d'un pas lent et mesuré.

TCHING-PEÏ.

Holà ! voilà ce vieux brigand qui arrive !

TOU-'AN-KOU.

Que viens-tu faire ici, Tou-tching ?

TCHING-PEÏ.

Holà ! vieux scélérat, je ne suis pas Tou-tching ; je suis l'Orphelin de la famille de Tchao. Il y a vingt ans que tu massacras sans pitié ma maison entière, qui se composait de trois cents personnes ; je vais te prendre aujourd'hui, pour venger les injures de ma famille.

TOU-'AN-KOU.

Qui est-ce qui t'a appris tout cela ?

TCHING-PEÏ.

C'est Tching-ing.

TOU-'AN-KOU, *à part.*

Ce jeune homme ne paraît pas être venu ici avec de bonnes intentions. Sauvons-nous pour nous tirer d'affaire.

TCHING-PEÏ.

(*Il chante sur l'air: Siao-ho-chang.*)

« Moi (*ter*), j'ai déployé de tous côtés des forces « imposantes; toi (*ter*), comment pourrais-tu « fuir ou faire face à l'orage? Tout-à-coup (*ter*) « je l'ai frappé de terreur, et son ame défaillante « est prête à s'échapper. Retiens (*ter*) l'insolence « de ta langue. Oui, oui, oui, il n'y a plus à dé- « libérer. Courons, volons, précipitons-le de sa « selle brodée. »

(*Tching-peï saisit Tou-'an-kou, qui est garotté par les soldats. A Tou-'an-kou.*)

Holà! Tou-'an-kou, infame brigand, qui immolais les hommes les plus vertueux! maintenant que te voilà pris par Tching-peï, qu'as-tu à répondre?

TOU-'AN-KOU.

Si j'avais été vainqueur, je devenais roi; vaincu, je suis votre prisonnier. Puisque je suis réduit à

cette extrémité, je ne demande qu'une chose, c'est de mourir promptement.

TCHING-PEÏ, *parlant au premier ministre.*

Seigneur, prêtez votre appui à Tching-peï.

WEÏ-KIANG.

Tou-'an-kou, tu désires mourir promptement; mais moi je veux que tu expires d'une mort lente. — Soldats, prenez-moi ce brigand, clouez-le sur l'âne de bois, et disséquez-le lentement en trois mille morceaux. Quand vous aurez coupé toute sa peau et enlevé toute sa chair, vous fendrez sa poitrine et vous lui trancherez la tête. Gardez-vous de le faire mourir trop vite.

UN MESSAGER.

Voici les ordres du roi:

(*Il lit.*)

« Parce que Tou-'an-kou a immolé les hommes
« vertueux, et qu'il a cent fois violé les lois de
« l'État; parce qu'en un matin il a massacré in-
« dignement toutes les personnes de la maison de
« Tchao; il ne fallait pas que les hommes péné-
« trés du sentiment de la justice pussent accuser le
« Ciel d'aveuglement ou de faiblesse. L'Orphelin
« a vengé aujourd'hui des injures accumulées de-
« puis long-temps. Il a pris l'infame ministre, et
« il a séparé sa tête de son corps. Je lui permets

« de reprendre son nom de famille, de s'appeler « Tchao-wou[1], d'hériter de la dignité de ses pères, « et de siéger parmi les ministres d'État. Han-« kioué recevra des honneurs posthumes et sera « élevé au grade de général en chef; Tching-ing « aura une ferme de dix arpens; on élèvera un « tombeau au vénérable Kong-sun, et sur une « table de pierre, on gravera son éloge avec celui « de Ti-mi-ming et des autres serviteurs qui se « sont signalés par leur dévouement héroïque. Dès « aujourd'hui, tout le royaume de Tsin va prendre « une face nouvelle. Que tout le monde tourne « ses regards vers le monarque qui manifeste au-« jourd'hui sa bienfaisance sans bornes. »

(Tching-ing et Tching-peï se prosternent pour remercier le roi de ses bienfaits.

TCHING-PEÏ.

(Il chante sur l'air Hoang-ting-weï.)

« Je vous remercie, ô prince, de vos bienfaits « qui vont descendre à grands flots sur tout le « royaume de Tsin. Vous avez exterminé cet in-« fame brigand, et vous avez anéanti toute sa fa-« mille; vous avez accordé à un orphelin la faveur « de changer son nom, et de ressaisir ses espé-

---

1 Ce nom signifie, littéralement, celui qui marche sur les traces de Tchao.

« rances, d'hériter de la dignité de ses pères, et
« d'être salué ministre d'État. Les hommes qui
« se sont sacrifiés pour l'honneur et pour la jus-
« tice reçoivent de justes encouragemens; les offi-
« ciers militaires rentrent dans leurs fonctions;
« les malheureux sont recueillis et entretenus par
« votre munificence; vous accordez des monu-
« mens funèbres à ceux qui ne sont plus, et à
« ceux qui leur survivent, de hautes dignités et
« de nobles récompenses. Qui est-ce qui oserait
« affaiblir ou censurer vos bienfaits, qui s'éten-
« dent aussi loin que ceux du Ciel?

FIN DE LA TRAGÉDIE.

Hàn-wen, pendant tout le cours de la représentation, avait été ému et attentif. Quand la dernière scène eut été jouée, la jeune fille se tourna vers lui, et elle lui dit ces mots : — Que pense votre Seigneurie du petit orphelin de Tchao?

— L'orphelin de Tchao, dit Hân-wen, me rappelle l'histoire d'un autre orphelin, qui est aussi pleine d'intérêt et de pitié.

— Serais-je trop indiscrète de vous demander cette histoire, dit le père; ma fille et moi, nous l'écouterons avec plaisir, et d'ailleurs la journée n'est pas avancée.

Alors Hân-wen, sans se faire prier davantage, commença le récit suivant:

LA PEINTURE MYSTÉRIEUSE.

Sous le règne de Yong-tching, au quinzième siècle, dans le district de Hiang-ho, vivait un gouverneur, appelé Nì. Il était fort riche et n'avait qu'un fils, nommé Chen-ki. Nì devint veuf; quand son fils se maria, il résigna sa charge, et comme il était encore vigoureux d'esprit et de corps, il n'avait garde de rester oisif. Il visitait ses terres,

assistait à ses récoltes, et administrait tout par plaisir.

Tous les ans il allait chez ses fermiers pour recueillir ses loyers. Alors c'était à qui s'occuperait de lui; il était fêté de la manière la plus cordiale. On n'avait rien d'assez bon pour lui : poules, faisans, vins délicieux, conserves de fruits, on lui offrait tout, et toujours avec excuse de n'avoir rien à lui donner.

Le vieillard entrait dans sa soixante-dix-neuvième année; il faisait sa tournée ordinaire, et l'un de ses fermiers l'avait régalé de son mieux. Un jour qu'il avait le cœur plein et les yeux humides à la vue de cette bonne et franche hospitalité, il sortit dans la campagne pour s'abandonner à ses rêveries. Il se promena quelque temps sans savoir où il allait. Il jouissait comme un enfant, de la paix, de la fraîcheur, de la verdure et des fleurs; il regardait le ciel, qui se déroulait à souhait sur sa tête; il écoutait le chant des oiseaux, le bruissement des insectes, l'agitation du feuillage; son ame vivait largement, et des idées riantes et confuses y naissaient les unes des autres, peu s'en fallait que le vieillard ne redevînt jeune homme. Il avait comme des pressentimens; cette émotion, qu'il n'avait pu vaincre, avait rouvert dans son cœur une source de poésie; tout lui semblait plus beau, tout le préparait encore à un bien-être in-

connu, qu'il était tenté de croire chimérique, tant il l'entrevoyait grand et divin.

Au moment où il s'en défendait le plus sérieusement de ce retour de jeunesse, et cherchait à s'en distraire une bonne fois, il vit venir une jeune fille, qui se détourna de lui en rougissant, et prit un chemin oblique pour gagner une pièce d'eau qui était derrière lui.

Ce mouvement de pudeur excita l'intérêt du vieillard. Il feignit de se retirer, et se tint derrière un arbre pour observer la jeune fille. Elle était pauvrement vêtue, sa démarche était lente et triste, et quoique la timidité virginale fût empreinte dans toute sa personne, on y voyait encore mieux la peur qui naît de la misère.

Nì la regardait donc. Il avait cru d'abord n'éprouver que de la pitié; il s'avoua bientôt qu'il avait autre chose dans l'ame. La jeune fille approchait de la pièce d'eau, mais elle avait envie de revoir le vieillard, et la curiosité combattant avec la crainte, la pauvre enfant se retournait un peu pour savoir ce qu'il était devenu. Elle était bien faite; elle avait le pas décent et gracieux, surtout depuis qu'elle avait vu le vieillard. Ses vêtemens délabrés n'ôtaient rien à l'élégance, à la pureté de ses mouvemens. Elle s'éloignait toujours, acquérant à chaque instant aux yeux du vieillard un charme plus doux et plus vague. Arrivée à la

pièce d'eau, elle s'assit toute pensive, quoiqu'elle fût venue là pour autre chose, à en juger par un paquet de hardes et des ustensiles de lavage qu'elle portait péniblement. Puis tout à coup elle se leva, regarda du côté où le vieillard avait disparu, et se mit à l'œuvre avec la précipitation d'une personne qui craint le retour de certaines pensées.

Ni comprit tout cela. En dépit de ses soixante-dix-neuf ans, il souriait de tout cœur, en suivant les mouvemens de la jeune fille. Il attendit qu'elle quittât la pièce d'eau; il remarqua l'endroit où la jeune fille se retirait : c'était une petite maison située au bout du village, entourée d'une haie de bambous entrelacés. Quand elle eut disparu derrière le feuillage, le vieillard revint vivement chez le fermier et lui dit d'aller prendre sur la jeune fille d'exactes informations.

—Demandez surtout, lui dit-il, si elle est fiancée à quelqu'un; dans le cas contraire, mon intention est de l'épouser en qualité de femme secondaire; mais j'ignore si elle daignera m'écouter.

Le fermier revint bientôt avec des nouvelles encourageantes. La jeune fille n'avait pour tout parent qu'une grand'mère infirme, qu'elle soutenait par son travail. L'offre du vieillard était au-dessus de leurs espérances; la simplicité et la pureté de la jeune fille semblait la rendre indifférente sur l'âge d'un mari, et rien n'empêchait le

vieillard de croire qu'elle serait heureuse en le rendant heureux.

Le mariage eut lieu. Tout s'y passa convenablement. Le vieillard était ravi, mais sa joie était grave et décente, et ne lui ôtait rien dans l'esprit des gens qui aimaient et honoraient ses vertus. Meï, la jeune mariée, se comportait modestement, sans rien perdre de sa grâce et de tous ses avantages. Les conviés admiraient franchement les époux; ils trouvaient dans cette douce et noble fête quelque chose d'extraordinaire qui frappait tous les cœurs, et aussi assez de calme pour en effacer toute apparence de bizarrerie. Cependant il y avait quelqu'un qui prenait mal la chose. Le fils du vieillard, qui était déjà marié, voyait de mauvais œil le nouveau mariage de son père. Chen-ki était sombre et silencieux au milieu de la gaîté générale. Chaque fois qu'on s'empressait autour des époux, il se tenait à l'écart, la tête baissée, le regard fixé à terre, et toute sa contenance faisait voir le trouble de son ame. A peine eut-il la force d'attendre la fin de cette fête. Dès que les époux eurent disparu, il se retira des premiers et courut chez lui pour s'y livrer à son mécontentement.

Nì était trop heureux pour remarquer de sitôt les dispositions de Chen-ki. Les premiers mois de ce mariage furent assez sereins pour excuser la

sécurité du vieillard et la confiance qu'il témoignait encore à son fils. Cependant il fallut bien qu'il ouvrît les yeux. Chen-ki ne pouvait plus se vaincre devant les époux. Sa cupidité d'héritier, alarmée par ce mariage, faisait naître dans son ame mille passions ignobles. Sa voix, son geste, son regard, trahissaient sa jalousie contre la femme de son père et contre l'enfant dont elle était déjà grosse. Meï pénétrait Chen-ki. L'affection sincère qu'elle portait à son mari l'aidait à reconnaître la haine qu'il inspirait à Chen-ki, et l'amour plus profond encore qu'elle avait d'avance pour son enfant, la rendait clairvoyante, comme par révélation, sur le mauvais vouloir de Chen-ki.

Meï accoucha heureusement d'un fils. Autant l'extrême vieillesse de Nì lui donnait d'inquiétude, autant elle se sentit calme et forte, quand le premier cri de son enfant vint réveiller son ame toute entière.

Tandis que Chen-ki se désespérait à l'idée d'un partage de patrimoine, tous les amis du vieillard venaient célébrer la naissance de l'enfant. Meï, déjà aimée pour elle-même, l'était encore désormais pour sa dignité de mère. Elle n'avait pas oublié son obscurité première et la grandeur des dons qu'elle tenait de son mari; mais sa modestie ne gênait pas sa fierté, et sa reconnaissance ne l'empêchait pas d'être libre et imposante, comme

il convient à une maitresse de grande maison.

Les éloges qu'on donnait à Meï mettaient Chen-ki hors de lui-même. Cette misérable, disait-il à sa femme, les aveugle comme elle a aveuglé mon père. C'en est fait de nous, si elle garde tant d'empire ; son orgueil, sa cupidité, sa coquetterie, épuiseront la fortune qui devait passer dans nos mains. Mon père s'est déjà oublié en l'épousant; maintenant qu'elle lui a donné un enfant, il n'y a plus de raison pour qu'il se ravise. Sa tête s'affaiblit de jour en jour ; il ne voit que par les yeux de cette femme. Il en est venu à la croire fidèle, et pour la payer de cet effort, le moins qu'il voudra faire, sera de lui laisser tous ses biens.

Chen-ki eut beau dire, Meï resta en possession de son autorité. Il est vrai qu'il était seul à en blâmer l'usage. La jeune et belle femme rendait tout le monde heureux. Elle était prévenante, circonspecte, chaste sans ostentation, et facile sans légèreté. Nì oubliait qu'il vieillissait, tant il était vivant et inspiré à la vue de sa femme et de son enfant. Cette illusion ne pouvait durer; Chen-ki était toujours ici ou là, avec son maintien froid et mystérieux. Les pensées coupables qui s'élevaient dans son ame s'annonçaient par tout ce qu'il faisait pour les tenir secrètes.

L'enfant se développait à vue d'œil. Il se nom-

mait Chen-chu ; il ressemblait extraordinairement à son père. Sa jolie petite tète avait quelque chose de noble et de senti, qui s'alliait le plus heureusement du monde à l'étourderie de son âge. La majesté naissante de Chen-chu était aussi aimable, au milieu de ses gentillesses et de ses charmantes ignorances, que la simplicité d'enfant qu'on trouvait dans les grandes manières du vieillard.

Chen-chu grandissait vite ; son intelligence était remarquable : il questionnait, il répondait, il comparait, non point par babil, comme il arrive souvent, mais par amour et par instinct du vrai. De façon que Nì fondait déjà sur lui de nobles espérances, et qu'il eut le courage de se séparer de Chen-chu pour l'envoyer à une bonne école, et l'art plus difficile encore de persuader le même sacrifice à Meï.

Chen-ki avait aussi un fils, et il lui avait donné le même maître. Il se fàcha encore, quand il vit le neveu et l'oncle, enfans tous deux, et tous deux écoliers, exposés à s'aimer l'un l'autre en dépit de ses sentimens. Malgré son avarice, il souffrait moins encore à l'idée de voir son fils cohéritier de Chen-chu qu'à l'idée de le voir son ami. Chen-chu était franc et bon, il gagnait tous les cœurs, comme son père et sa mère; il eût touché jusqu'à celui de Chen-ki, si Chen-ki eût

eu un cœur; mais il n'en avait pas, et son premier soin fut de sauver à son fils une amitié dont il ne voulait pas pour lui-même. Il le retira de l'école, afin de le tenir sous sa main et de lui mettre dans l'ame les sentimens qu'il voulait y voir.

Cette nouvelle frappa douloureusement le vieillard. Jusque-là il avait ignoré, sans l'ignorer, la bassesse de cœur et l'envie mortelle de Chen-ki. Tous les doutes qu'il avait cru avoir étaient levés à jamais : Chen-ki était un fils dénaturé; Meï et Chen-chu avaient en lui un ennemi de cœur, et il s'agissait de détourner les effets de sa haine.

Nî alla conter sa douleur partout où n'étaient pas sa femme et son enfant. Il avait de dignes amis, qui avaient compris depuis long-temps la pensée de Chen-ki, sans en rien témoigner à son père. Quand ils virent que ce n'était plus un secret, ils pleurèrent librement avec le vieillard, et ils ne surent d'abord lui donner aucun conseil, quoiqu'il en eût besoin bien plus que de leur douleur.

Le vieillard rentra chez lui chancelant et comme enivré par le chagrin; il avait peine à se soutenir, il n'entendait rien, il ne voyait rien; dans son trouble il heurta du pied contre le seuil de la porte et il tomba à la renverse. Meï accourut le relever et le conduisit sur un canapé : il était

privé de sentiment. Sans perdre de temps, elle appela un habile médecin, qui, après avoir tâté le pouls du vieillard, déclara qu'il était dans le plus grand danger. Il prescrivit quelques médicamens, et le lendemain il en reconnut l'inutilité, sans pouvoir en imaginer de meilleurs.

Nì avait l'esprit calme et ferme, malgré l'abattement de son corps. Il se rendit compte de son état, en dépit des paroles rassurantes de Meï, qui cherchait à lui faire illusion. Il est vrai que Chen-ki se comportait de manière à lui ouvrir les yeux. Il prenait déjà le ton et les manières d'un héritier qui entre en jouissance. A voir son insolence envers les gens de la maison, son empressement à déménager les effets, et tout son sang-froid à s'installer propriétaire, il n'y avait plus à douter que son père ne fût perdu. Le malheureux vieillard n'essaya pas même d'ignorer tout cela. Depuis long-temps il avait pénétré Chen-ki, et tel il le voyait à présent, tel il l'avait toujours vu. A mesure que la mort approchait, il concevait mieux l'avenir qui s'ouvrirait pour Meï et son enfant. Afin de les protéger un peu contre la haine de Chen-ki, il s'avisa d'un moyen extrême, dont ils connurent plus tard la profonde sagesse.

Le malade fit venir Chen-ki; il lui remit le livre qui contenait, avec l'état de ses biens meubles et immeubles, argent et objets précieux, un

testament écrit de sa main, qui l'instituait légataire universel, à charge par lui de donner à Meï et à Chen-chu une petite maison et quelques arpens de terre, et ce qu'il faudrait pour tirer parti de la propriété et s'y suffire en attendant les récoltes.

Meï aimait surtout dans le vieillard le père de son enfant; quand elle vit Chen-chu comme déshérité et réduit encore à tout demander à Chen-ki, elle ne put cacher sa douleur, et le départ de Chen-ki, qui n'avait plus rien à demander, la laissant libre, pour la première fois, de parler au moribond et de répandre son ame devant lui, elle lui peignit l'état où allait tomber son enfant, et l'abus que ferait Chen-ki des droits déjà abusifs que le testament lui avait donnés.

Nì l'arrêta court, en tirant de dessous son oreiller un rouleau qui ressemblait à un manuscrit. Il le développa devant elle, et Meï reconnut que c'était le portrait du vieillard.

« Ce portrait, lui dit-il, renferme un secret important. Conservez-le religieusement et secrètement aussi. Quand Chen-chu sera grand, si Chen-ki ne lui donne aucune marque d'intérêt, renfermez votre secret au fond de votre cœur, et attendez qu'on vous désigne un magistrat intègre et pénétrant. Vous lui présenterez cette peinture, et, après lui avoir fait connaître mes dernières

volontés à cet égard, vous le prierez de vous donner la solution de l'énigme qu'elle renferme. L'explication viendra s'offrir naturellement à son esprit; et dès-lors vous trouverez de quoi vivre vous et votre fils, et même de quoi vous procurer toutes les jouissances de la fortune.»

Meï serra soigneusement la peintnre et donna ses derniers soins au malade, avec une sécurité maternelle qui redoublait son dévouement d'épouse.

Nì mourut quelques jours après. Chen-ki accourut pour visiter tout dans la maison, tout, excepté son père mort. Meï fut sommée de produire ce qu'elle avait, et ce qu'elle n'avait même pas. Mais son empressement abusa Chen-ki. Quand elle le vit près de la cassette où elle avait caché le portrait, elle l'ouvrit et montra quelques effets qui se trouvaient par-dessus, elle fit même semblant de vouloir tout disperser pour satisfaire Chen-ki, qui n'avait pas encore eu le temps d'en donner l'ordre. Cette bonne volonté la sauva. Chen-ki sortit brusquement, laissant à Meï le soin de veiller sur le corps du défunt, et de préparer ses funérailles.

Une fois entré dans ses droits, Chen-ki ne garda point de mesure. La mort de son père l'avait rendu maître du sort de Meï et de Chen-chu, malgré la lettre du testament. Il fit venir

des architectes, des peintres, des décorateurs, se meubla magnifiquement, et satisfit tous les caprices de son orgueil, autant que le lui permettait son amour de l'argent et de l'or.

Pendant que Chen-ki faisait élargir et exhausser son hôtel, pendant qu'il augmentait son domestique et conduisait de front deux entreprises, celle d'étonner et de désespérer ses voisins par son faste, et celle de s'assurer les moyens de l'augmenter et d'agrandir ses revenus, Meï et Chen-chu vivaient à l'écart dans une maison délabrée, située derrière son jardin, manquant de tout et n'osant pas exposer à Chen-ki des besoins qu'il connaissait déjà.

Chen-chu était pourtant moins timide que sa mère. La voyant mendier et travailler tour à tour, et trouver encore à grand'peine de quoi se nourrir, elle et lui, il se sentit le courage d'aller dire à Chen-ki : Je suis ton frère !

Chen-ki le reçut mal. Il eut l'air d'être déshonoré par la visite du mendiant; il parla haut, il alla même jusqu'à maltraiter Chen-chu, en lui reprochant sa prétendue illégitimité.

Chen-chu n'était qu'un enfant; mais il avait déjà l'ame d'un homme, dont Chen-ki n'avait que la figure. Il revint chez sa mère, l'œil en feu, le maintien relevé, et Meï ne vit d'abord que cela, tant cela était beau à voir. Elle serra Chen-chu

contre son cœur avec un orgueil qui la dédommageait, pour un moment, de tout ce qu'elle souffrait avec son enfant.

L'injustice et la basse insolence de Chen-ki avaient fait un grand effet sur Chen-chu. L'enfant était né fier et sensible; l'instinct confus de sa dignité et l'idée plus claire de la douleur de Meï le mirent au-dessus de lui-même. Sa petite tête médita, comme si déjà il en eût été temps; il jura en son petit cœur d'aviser à la punition de Chen-ki.

Les années s'écoulaient et les choses avaient toujours le même cours. Chen-ki devenait plus brillant, plus solidement riche et surtout plus inhumain; Meï croissait en vertu comme en misère, et le pauvre Chen-chu portait des haillons, quoique ayant dans les manières quelque chose qui n'était pas du mendiant; il était obscur et négligé de tous, quoique doué d'une de ces physionomies qui éclatent au milieu des plus sombres jours; il était à la merci de la pitié publique, quoique étant beau d'avance de la générosité qu'il manifesterait un jour.

Quand son cœur fut bien plein et qu'il se crut fait pour aider par son intelligence l'intelligence de Meï, comme ses mains secondaient déjà les siennes, il voulut, mais il voulut gravement, qu'elle lui contât son histoire et celle de Nì, afin

d'y chercher jour à réparer les maux qui commençaient à le lasser pour elle, comme ils la lassaient pour lui.

Meï montra le portrait mystérieux et dit à Chenchu quelles avaient été là-dessus les instructions du vieillard.

« Et je n'en savais rien, s'écria Chen-chu. Donnez, donnez, ma mère. Cette énigme, car c'en est bien une, sera bientôt devinée. J'ai trouvé l'homme qu'il nous faut. »

Chen-chu prit le portrait et courut chez un magistrat qu'il connaissait bien, par le privilége qu'ont les mendians de tout connaître. Dans son oisiveté, Chen-chu avait été partout, il avait tout vu, tout entendu, anecdotes privées et affaires publiques, disputes des lettrés et débats des tribunaux.

Le seigneur Teng, auquel s'adressa Chen-chu, était un de ces hommes rares partout et partout précieux, qui jugent par eux-mêmes et font passer l'esprit de la loi bien avant la lettre. C'était un magistrat renommé, qui s'était produit lentement et en dépit de tous les jurisconsultes de talent, par la raison fort simple qu'il avait du génie. Modeste et circonspect, lors même que ses hauts succès semblaient l'en dispenser, il se souvenait toujours d'avoir été méconnu quand il était déjà tout ce qu'il devait paraître un jour, et, accoutu-

mé qu'il était et qu'il voulait être à voir la nullité d'un homme derrière son importance sociale et sa grandeur sous sa petitesse apparente ; il avait pénétré le jeune Chen-chu, il l'avait profondément jugé à la manière seule dont l'enfant l'avait écouté rendant ses sentences.

Le magistrat examine le portrait. C'était le seigneur Nì, tenant un enfant d'une main contre son cœur, et de l'autre montrant la terre avec un coup d'œil expressif.

Chen-chu ne lui dit rien ; il se retira d'un air solennel, pour laisser au juge le loisir de percer le mystère.

Teng commença par s'y perdre. Il n'avait pas de recours à questionner Meï. L'histoire de cette femme lui était connue, et il n'y avait rien vu qui pût le mettre sur la voie.

Malgré les lumières qu'il tenait de ses livres, de son expérience et de son noble cœur, le seigneur Teng désespérait de saisir la pensée du défunt. Il prenait le portrait par tous les sens, il l'étudiait dans toutes les dispositions d'esprit, et lorsqu'il revenait du tribunal, encore rempli d'inspirations de logique et d'équité, et lorsqu'il sortait du temple, le cœur épuré et rendu clairvoyant par la communication du grand Être, et lorsqu'il venait de causer avec ses amis et sa famille, ayant l'ame toute prête à comprendre ce

qu'avait pu vouloir l'ame si bonne et si vraie du seigneur Nì. Mais rien ne disait de près ou de loin au digne magistrat le mot qu'il voulait savoir.

Il mettait tant de zèle à cette affaire, il en reconnaissait si religieusement l'importance, il y avait quelque chose de si sacré dans ses dispositions, qu'il n'osa point regarder comme un hasard, mais bien comme un avis d'en haut, l'incident qui vint le tirer de sa perplexité.

Un jour, en se mettant à table, il fit placer près de lui le portrait, qui ne le quittait plus. Il commença, il acheva son repas, en songeant toujours à cette énigme si rebelle, et il se frappait le front, en homme qui se désole et s'humilie, quand il s'aperçut que ce mouvement avait jeté sur le portrait le thé qui remplissait un grand vase. Il releva vivement le portrait, et après l'avoir essuyé avec précaution, il alla le suspendre à la rampe d'un escalier, qui recevait à plein le soleil. L'humidité avait rendu la toile transparente. Teng s'en aperçut : il regarda de plus près pour s'assurer que les couleurs n'étaient point endommagées. Il put alors remarquer que des lignes, devenues tout à coup visibles, traversaient le portrait de haut en bas. C'était de l'écriture, il n'en pouvait douter. Teng dédoubla le portrait et vit qu'entre les deux toiles il y avait une feuille écrite

à la main et contenant un testament signé du seigneur Nì.

Le seigneur Nì avait assuré par ce testament le sort de sa femme et de son enfant. Mais pour remplir ses intentions, il fallait que le magistrat usât de quelque prudence.

Il manda Meï et Chen-chu, leur dit que tout allait bien, et leur recommanda le silence jusqu'à nouvel ordre.

Le lendemain le seigneur Teng fit prévenir de sa visite l'insolent Chen-ki, qui ne s'y attendait guère. Chen-ki eut ordre de réunir ses parens, amis et voisins en bon nombre, et quand l'assemblée fut formée, le seigneur Teng parut en grande pompe judiciaire, le testament roulé dans une main, et de l'autre faisant des gestes qu'on ne comprit point sur-le-champ. Au lieu de répondre aux civilités, aux hommages même de tous les assistans, dont Chen-ki était le plus humble, par un vague et triste pressentiment; au lieu d'avancer jusqu'au siége élevé, qui se trouvait placé par honneur au milieu de la salle de réception, le magistrat s'arrêta sur le seuil, la tête découverte, contre l'usage des juges en présence du public; il salua profondément on ne savait qui, car dans la direction où il faisait ces démonstrations, il n'y avait que le fauteuil vide.

Le magistrat continua ses mouvemens mysté-

rieux, au grand étonnement et bientôt à la grande frayeur de Chen-ki et de tout son monde. Il se penchait en avant, tremblait et parlait d'une voix altérée, comme s'il eût eu affaire à une personne invisible pour tout autre que lui.

Ce manége était si soutenu et si grave, que Chen-ki ne douta plus de l'apparition. Il avait beau être attentif à ce qui frappait le magistrat, il ne voyait rien, il n'entendait rien de ce que celui-ci voyait et entendait.

« Je vous entends, disait le seigneur Teng à la personne qui l'occupait ainsi; j'obéirai seigneur Nì, j'obéirai, je vous le jure. Et d'abord ne dois-je pas faire une question à Chen-ki? »

Et s'adressant à ce dernier, il lui enjoignit d'ouvrir l'ancien testament, celui dont il s'était appliqué les dispositions. Il y était question de la maison et du terrain que Chen-ki devait donner à son frère. Chen-ki se déclara prêt à remplir cette volonté, et s'étonna de ce que le seigneur Teng avait mis tant d'appareil pour en réclamer l'exécution. Il promit, il promit tout haut, à sa requête, de laisser à Chen-chu en toute propriété la maison où il était à cette heure, et les quelques arpens qui en dépendaient.

Cela dit et juré par-devant tant de témoins, Chen-ki attendit avec le plus grand trouble que le magistrat expliquât toute sa pensée.

Pendant qu'on rédigeait l'acte en vertu duquel Chen-chu devenait maître de la propriété, le seigneur Teng conversait toujours avec l'esprit du défunt. Quand Chen-ki eut signé, et avec lui les témoins, le magistrat parut recevoir un ordre précis du mort, et il y répondit par un signe d'obéissance, et faisant venir aussitôt un homme armé d'une pelle et d'une pioche, il alla droit à une place que son guide invisible semblait lui indiquer nettement : il ouvrit le sol, creusa, sans ombre d'hésitation, à une certaine profondeur, et en tira un vase où il y avait une somme considérable, qui égalait le prix des biens laissés à Chen-ki par l'un des deux testamens. Chen-ki avait commencé à se remettre avant cette découverte, et peu à peu il s'était basardé à sourire de ses alarmes; mais quand le seigneur Teng eut ouvert le vase, et l'eut présenté à son guide invisible, comme pour le remercier de l'avoir conduit à la bonne place, Chen-ki changea de couleur et faillit tomber à la renverse.

Le magistrat n'en avait pas fini. Au moment où il se retirait, après avoir remis à Meï et à Chen-chu leur fortune inattendue, il se retourna tout à coup, comme si l'esprit du défunt l'eût appelé par derrière; et il revint vers la fosse en se débattant avec lui et en disant d'une voix de plus en plus élevée — Je ne veux pas, seigneur Nì, je n'ai

droit à rien; j'ai rendu la justice, et c'est bien assez pour moi.

Cependant il finit par se rendre, sur l'invitation, sur l'ordre même de Meï et de Chen-chu, qui semblait entendre comme lui les paroles du défunt, et remuant encore une fois la terre, il y trouva un vase plus petit que le premier et contenant une somme qu'il prit pour lui-même, après le refus, accompagné de serment, que Meï et Chen-chu exprimèrent de prendre pour eux cette somme.

Cette scène s'était passée si sérieusement, que Chen-ki et ses amis n'osèrent pas même interroger le magistrat. Ils restèrent stupéfaits et silencieux, pendant qu'il sortait de la maison, suivi de Meï et de Chen-chu.

Quand le magistrat fut seul avec eux, il s'expliqua enfin. Il ne leur avait pas lu le testament, dans la crainte que leur indiscrétion ne nuisît à ses projets. Le lieu du dépôt était indiqué dans cette pièce, la somme du grand vase l'était encore, avec celle du petit vase, et la destination de cette dernière au magistrat qui aurait pénétré le sens du portrait.

C'est ainsi que Chen-ki fut puni dans son avarice, en voyant passer aux mains de son frère une belle et solide fortune, et dans sa haine, en voyant Chen-chu s'élever au point de n'avoir plus rien à redouter de sa part.

Après ce récit Hân-wen fut conduit par ses hôtes dans un petit jardin merveilleusement disposé pour le repos et pour la causerie. Un long jet d'eau, qui paraissait sortir du creux d'un rocher, s'échappait en murmurant, et l'onde plaintive circulait à travers les arbustes en fleurs. C'est là qu'ils allèrent tous s'asseoir, Hân-wen, le général et sa fille. La fille cependant, après s'être remise de l'émotion que lui avaient inspirée les malheurs du petit orphelin, reprit la parole en ces termes :

— Seigneur, dit-elle à Hân-wen, c'est là sans doute une belle poésie ; mais si votre seigneurie a le temps de m'entendre, je lui raconterai d'autres poésies et d'autres histoires, qui pour être moins solennelles, n'en sont pas moins pleines de charme et d'intérêt. Il est vrai que ce sont des poésies faites par des femmes, ajouta la jeune fille en baissant les yeux d'un air plein de candeur.

— Mademoiselle, répondit Hân-wen, oserai-je vous prier de ne pas me refuser cette grâce, de me conter ces histoires et de me dire ces vers ; personne plus que

moi ne se sent un grand respect pour les poésies des femmes. Vous avez lu, sans doute, le Recueil des cent femmes chinoises; quelle mélodie! quel parfum d'amour et d'innocence! quelle tendresse! quelle naïveté! quelle tendre et calme soumission aux ordres du Ciel! que de larmes elles ont répandues dans leurs vers, ces pauvres femmes, des larmes venant du cœur. Épigrammes, quatrains, chants d'amour, chants de regrets, comme elles savent tout exprimer, tout peindre, tout sentir! Oh, je vous en prie, dites-moi les vers de ces femmes, qui nous paraîtront encore plus mélodieux au murmure de ce petit ruisseau.

Alors elle commença en ces termes:

—Vous avez peut être entendu parler de la belle *Chou-scheuh-ching;* elle a publié une suite de poèmes intitulés: *Peines du cœur*. Elle était belle, elle était sensible, elle avait un mari qu'elle aimait de toute son ame, et qui la trahit, le méchant qu'il était! Alors, pour consoler ses douleurs, *Chou-scheuh-ching* fit en vers l'histoire de ses malheurs.

« Il y a un an, dit-elle, jour pour jour, hélas! ce souvenir est là qui me tue, la lune brillait au ciel et les lampes brûlaient sur la terre (c'était la fête des lampes). La nuit était pure et calme, et mon cœur calme et pur ne connaissait pas l'amour.

« Hélas! les lampes brillent de nouveau, la lune est encore brillante et pure, le ciel est calme, mais mon cœur brûle; il aime, et l'ingrat, qui est parti, ne répond plus à mon amour! »

Mais laissons cette triste histoire. Voulez-vous une histoire plus gaie, écoutez l'histoire de la jeune *Jin-she.*

Jin-she était poète à dix ans. A dix ans elle confiait aux feuilles volantes ses premiers vers, et puis le vent les emportait comme autant de soupirs. Un jour le riche et beau Hou-te-kou, mandarin lettré, voit tomber sur sa tête une feuille de bambou, sur laquelle elle avait écrit ces vers en caractères très-élégans et très-déliés:

« Viens, ô viens, toi qui dois essuyer mes larmes; abandonne ton riche palais; viens apprendre à connaître mon cœur!

« Ma douleur ne sera pas confiée au

papier, ni à la pierre; j'emprunte le secours d'une feuille volante, et j'aurai pour messager le zéphyr.

« Allez, zéphyr, mon messager, portez au loin la feuille légère; remettez-la à celui que j'appelle, et qu'il vienne; allez zéphyr!

« Mais quoi! pourra-t-il entendre la voix qui crie? pourra-t-il lire les vers de la feuille messagère, et saura-t-il jamais qui je suis? »

Telle était cette élégie. Hou-te-kou en fut vivement touché; il prit délicatement la feuille de palmier et il en faisait le sujet de ses méditations. Cependant le temps qui s'écoule amena l'heure du mariage. Houke-tou choisit une épouse : le hasard, ou plutôt le Ciel lui fit choisir la belle Jinshe. Mais dans son mariage le lettré était triste; il regrettait la belle main qui avait tracé les vers; il l'appelait en secret, il répétait tout bas l'élégie : *Viens, ô viens, toi qui dois sécher mes larmes.* Un jour sa jeune femme le surprit au moment où il se répétait à lui-même ces beaux vers pour la millième fois. Attends, attends,

lui dit-elle, mon cher époux! les vers que tu répètes, c'est moi qui les ai écrits; où est la feuille de bambou? En même temps elle récita toutes les stances en pleurant; mais c'étaient des larmes de joie cette fois.

—Voilà, dit Hàn-wen, une histoire bien touchante, et c'est une merveille de voir des femmes si savantes et si grands poètes. Que sommes-nous, nous autres pauvres lettrés, comparés à ces grands poètes? Mais de grâce, mademoiselle, ne savez-vous pas d'autres histoires et d'autres vers? Je suis si avide de vous entendre, qu'il me semble assister aux leçons du grand-prêtre de Fo lui-même.

—Oui, vraiment, répondit la jeune fille, je sais encore plusieurs histoires poétiques: l'histoire de *Sou-hong*, par exemple. Elle était la femme d'un officier nommé *Tou-taou*, que l'empereur avait exilé dans les déserts de Lohamo. Sou-hong supporta avec le plus grand courage cet exil qui la privait de ce qui lui était cher. Elle écrivait de temps à autre à son époux des élégies pleines de tendresse et d'espérances:

« Que j'ai versé de larmes, quand tu

partis pour l'exil! D'ici je suivais tes pas; je gravissais avec toi les montagnes bleues; d'ici je traversais les fleuves et les déserts sablonneux.

« Hors de moi, éperdue, mourante, je voulus parler; mais ma voix expira sur mes lèvres, et tu partis sans entendre le cri de mon cœur. Ne m'oublie pas, mon cher époux!

« Que de temps s'est passé depuis ce jour! Où es-tu et que fais-tu? Et vis-tu encore? Ma maison est triste et t'appelle. Le kioske, élevé par toi est solitaire; la terrasse que tu as bâtie est inculte; la poussière couvre tes salons dorés.

« Je n'ai plus, plus d'espérance! la vie sans toi c'est la mort! Quand pourrai-je te revoir, mon époux? Que ne suis-je le nuage au sommet de la montagne, ou le mélancolique rayon de lune sur la mer!

« Car le nuage te suit dans ta marche, car le rayon de lune t'éclaire; pourquoi faut-il que je sois réduite à leur envier un bonheur qu'ils ne comprennent pas?

« Au moins, s'il y avait près de toi un cœur ami de ton infortune, une voix pour

te consoler, une main bienfaisante pour joncher de fleurs les chemins de l'exil!... Mais, que dis-je? vœux superflus, songes inutiles, qui s'évanouissent dans l'air!

« Dans les jardins l'herbe a poussé; ton luth est muet; la vallée ne répète plus le son de ta voix ; l'écho s'est endormi : quand donc reviendront-ils nous redonner la vie?

« Nos deux ames fidèles sont séparées par des montagnes, par des fleuves qui coulent leurs eaux tranquilles; et moi, pendant le jour, caché sous un saule, je te pleure, et pendant la nuit, sur ma couche glacée, je te pleure.

« Voici trois printemps, hélas! trois fois les oiseaux sont revenus de leur exil, tout joyeux et chantant la chanson du retour. Et toi, et toi, quand reviendra ton printemps? La douleur brise mon cœur! mais il faut que je m'arrête; voici que les larmes inondent mon papier.

« Souviens-toi, souviens-toi de celle qui t'aime! Elle t'aime toujours; elle ne vit que pour toi. Peut-être le Ciel, touché de nos malheurs, fléchira la colère de notre maître, qui te rendra à mes embrassemens!»

Ainsi écrivait la pauvre Sou-hong; et cependant elle obsédait de ses plaintes toute la cour de l'empereur et l'empereur lui-même. Nuit et jour elle brodait sur un tissu de soie les plus beaux et les plus savans caractères. Quand elle les eut tous brodés, au nombre de plus de deux cents, elle envoya son écharpe à l'empereur, qui se laissa fléchir et qui rappela Tou-taou de l'exil.

Cette histoire fut trouvée encore plus touchante que les autres. La jeune fille, voyant que Hân-wen avait les larmes aux yeux, lui raconta l'histoire de la belle *Mei-fe*, la favorite de l'empereur Ming-tang. Ming-tang, l'ayant répudiée, lui envoya un collier de perles. Mei-fe répondit ainsi à son mari :

« Ne voyez-vous pas comme je suis affligée ? vous m'envoyez des perles, à moi qui pleure votre amour ! »

Et encore l'histoire de la reine *Fung-seung-lin* :

Quand la Chine fut envahie par les Tartares, cette noble princesse fut jetée dans un cachot. Elle charmait les heures de sa

captivité en cultivant la musique et la poésie. Comme, en présence de son maître, elle jouait du luth, une corde se cassa, et alors la princesse improvisa ces vers:

« Je chantais, ô grand roi, et j'étais triste, pensant à mon époux. Regardez cette corde brisée : voilà l'état de mon cœur ! »

La jeune fille termina son récit par une histoire toute récente; touchante et naïve histoire, qu'elle raconta en ces mots :

Kae-yen était une des filles de l'empereur Yen-tsung. C'est une des habitudes des filles et des femmes de l'empereur de coudre les habits destinés aux soldats qui gardent les frontières. Ces soldats ne se doutent pas que plus d'une fois leur habit de guerre a été cousu par des mains impériales : cela est pourtant ainsi. Quel plus noble emploi de leur temps pourraient faire les filles de l'empereur ?

Un jour que la jeune Kae-yen était occupée à ce rude travail, l'aiguille lui tomba des mains, et, prenant sa plume, elle écrivit ces vers à la hâte, tels que le lui inspirait le découragement du moment :

« O toi, que j'aime sans te connaître, lorsque tu veilleras au milieu d'une nuit glacée, quand tu reposeras sur ton sabre tes bras victorieux, pense à cela, qu'une jeune fille a cousu ces vêtemens pour toi!

« Ce travail m'est doux et cher. Les heures s'écoulent rapides. Quand tu regarderas cette étoffe, songe que chaque point tracé par l'aiguille a fait battre mon cœur!

« Mais toi, soldat, inconnu pour moi, répondras-tu à ces vers, ou plutôt n'es-tu pas sur le point d'appartenir à une autre femme? Ah, je sens que je mourrais alors! »

Quand elle eut écrit ces vers, elle les mit dans la poche de l'habit qu'elle avait cousu de ses mains. Et l'habit fut emporté, destiné aux soldats des frontières.

Dans le camp des soldats de l'empereur se faisait remarquer un jeune et beau soldat, d'un esprit vif, d'un grand courage, et ce qui vaut tout le reste, d'un grand bonheur; il était plein de feu et de cœur. C'est à lui que le sort, ou plutôt, c'est à lui que sa grande taille fit échoir en partage l'habit cousu par la fille de l'empe-

reur. Quand il eut porté cet habit, je ne sais quelle vertu nouvelle s'empara de son ame. Ses yeux brillaient d'un feu plus vif; son cœur bondit plus violemment dans sa poitrine; il se distingua dans tous les exercices et dans toutes les guerres. Un jour que dans une grande bataille il s'était signalé contre l'ennemi, le jeune soldat, accablé de fatigue, s'étendit sous un arbre le long du chemin. Il portait ce jour-là le bel habit impérial. Tout à coup, dans une poche où il n'avait pas encore plongé la main, le jeune homme sent un papier mystérieusement plié. Il saisit le papier, il lit les vers. Il y avait tant de candeur et tant de passion naïve dans ces vers, qu'il versa d'abondantes larmes. Justement l'empereur passait, précédé d'une légère escorte. L'empereur vit pleurer son soldat, et, s'arrêtant devant lui — Pourquoi pleures-tu? lui dit-il. Lui, troublé à l'aspect du maître souverain du céleste empire, ne sait que répondre, et pour toute réponse il présenta à l'empereur les vers qu'il venait de trouver dans son habit et qui faisaient couler ses larmes.

Quelle fut la surprise de l'empereur, quand, en lisant ces vers, il reconnut l'esprit et l'écriture de sa fille chérie! C'était donc bien elle, elle élevée avec tant de soins et de mystères dans l'intérieur du palais, qui avouait ainsi son amour à un soldat inconnu! A l'aspect de ces vers et de cette écriture, qu'il connaissait si bien, l'empereur est saisi d'une vive colère. Il ordonne que le soldat soit jeté dans un cachot, où il attendra sa sentence. La princesse, sa fille, est jetée, elle aussi, dans un cachot, non moins profond. Les deux coupables sont condamnés à mort.

Le jour fatal arrivé, on conduit le soldat au supplice. Il y marche d'un pas ferme, revêtu de son habit de fête et de bataille. En même temps les bourreaux et les gardes vont chercher la princesse pour la mener à la mort. Elle y marche d'un pas ferme et couverte d'un long voile. Ils arrivèrent ainsi tous les deux, elle et lui à la même place, au pied de l'échafaud: ce fut seulement alors qu'ils purent se voir l'un l'autre. Lui, la voyant si belle et si résignée, se dit à lui-même qu'il était trop heureux de

mourir avec elle, puisqu'il ne pouvait pas vivre avec elle. Elle, de son côté, le voyant si brave et si beau, rendit grâce au Ciel que ses vers fussent tombés entre des mains si généreuses et qu'ils eussent fait battre un si noble cœur. En même temps ils se préparaient au dernier supplice. Les bourreaux tremblaient, les spectateurs se voilaient les yeux de leurs mains.

Tout à coup un grand cri se fait entendre.... c'est l'empereur! Il arrive : le pardon est sur son auguste visage. — Relevez-vous, dit-il aux deux coupables. Toi, dit-il au soldat, je te pardonne, parce que tu es le plus brave de l'armée. Et toi, ma fille, je te pardonne, parce que tu es la plus savante du céleste empire! Disant ces mots, il la maria à l'heureux soldat, en lui disant : Je te donne celui que tu as tant appelé.

Ici s'arrêta le récit de la jeune fille. Pouvait-elle mieux finir que par le récit de cette mémorable action de l'empereur?

Ainsi se passa cette journée, qui remplit le cœur de Hân-wen d'espérance et de bonheur.

CHAPITRE VI.

Hân-wen, après avoir pris congé de ses nouveaux amis, rentra sur la Montagne d'or, et se livra de nouveau à ses longues études. Le temps s'échappa avec la rapidité d'une flèche qui fend les airs. Bientôt arriva le concours d'automne : Hân-Wen fit ses préparatifs de départ, et se rendit ensuite dans la capitale de sa province pour obtenir le grade de Kiu-Jiû. Le concours fut long et plein d'ardeur.

Hân-wen fut interrogé sur la philosophie de son pays. Il fit l'histoire de Fo-hi, le sage empereur, qui vivait deux mille cinq cents ans avant J. Ch. Fo-hi fut le premier philosophe de son royaume. Comme l'écriture n'était pas encore inventée, il traça les lignes mystérieuses de sa sagesse sur des tablettes que l'on conserve encore. Après lui viennent les empereurs Yao, Choun, You. Le premier règle le calendrier, établit la justice. Il fut si bon, que, ne trouvant pas ses fils dignes de monter sur le trône après lui, il y fit

monter un simple laboureur, Choan, qui à son tour nomma pour lui succéder Youn, un autre laboureur comme lui. Ces trois princes ont fondé la philosophie des Chinois. Ils ont dit aux princes : *Vos sujets sont vos enfans!* ils ont dit aux sujets: *Dans votre roi reconnaissez votre père!* Le grand philosophe Confucius, venu après ces illustres empereurs, n'a fait que confirmer leur doctrine. Confucius était le contemporain de Solon : belle époque pour la philosophie humaine! En ce temps-là Thalès vivait encore, Pythagore florissait, et Socrate allait naître! Dès sa plus tendre jeunesse Confucius se livra tout entier à l'étude des anciens livres; il y recueillait avec soin les maximes utiles à la conduite de la vie; il y conformait ses mœurs, et dans un âge si tendre il se préparait à devenir le précepteur de sa nation.

Confucius exerça la magistrature et les charges les plus élevées de son pays; à cinquante-cinq ans il était le principal ministre de l'empire, et bientôt la nation comprit qu'elle était gouvernée par un sage. La paix régnait de toutes parts; les

mœurs et les lois étaient souveraines maîtresses. Les peuples voisins, jaloux de tant de prospérités, essayèrent d'y mettre un terme en corrompant les mœurs de l'empereur. Ils lui envoyèrent donc de belles esclaves, de savans cuisiniers, d'habiles musiciens. L'imprudent empereur s'abandonna à ces dangereux plaisirs. Confucius le sage veut en vain s'opposer à ces tristes erreurs, l'empereur n'écoute plus sa voix. Il faut donc que le ministre se retire, il faut qu'il abandonne ses grands projets pour le bonheur public! Il s'éloigne en pleurant, et comme il n'avait jamais pensé qu'au bonheur du peuple, il fut bientôt plongé dans la plus grande pauvreté. Alors, triste spectacle! on vit cet homme sage réduit à la plus grande misère, sans asyle, sans pain, sans repos, en butte aux insultes des grands et aux mépris du peuple, qui est toujours ingrat. Une fois même un mandarin leva le cimeterre sur la tête de ce grand homme. Confucius ne courba pas la tête: « Si le Ciel me protége, dit-il, que peut contre moi la haine d'un homme puissant? »

Il mourut à l'âge de soixante et treize ans. Voilà ses dernières paroles : « Les rois n'observent pas ce que j'enseigne, il ne me reste plus qu'à mourir ! »

Et ce qui arrive toujours aux grands hommes méconnus de leur vivant, cet homme, persécuté pendant sa vie, eut des autels après sa mort. Tous les sages, tous les magistrats, tous les lettrés, tous les empereurs du céleste empire se font honneur de ce titre : *Disciples de Confucius.* Dans chaque ville de ces vastes royaumes des gymnases portent son nom, et chaque mandarin met pied à terre, quand il passe devant ce seuil vénéré. Chaque nouveau lettré lui doit un sacrifice ; on l'appelle le grand maître, le saint, le roi des lettrés. Un diplôme de l'empereur appelle *Disciples de Confucius*, ceux parmi ses sujets qui se sont le plus distingués. Sa postérité existe encore, et le chef de cette illustre famille est entouré des mêmes honneurs que s'il était lui-même Confucius. Les docteurs lui font les mêmes présens ; l'empereur le reçoit à sa cour ; c'est la seule maison de l'empire dans laquelle la no-

blesse soit héréditaire. « Je révère Confucius, disait l'empereur Youn dans un de ses édits, les empereurs sont les maîtres du peuple, et lui, il est le maître des empereurs. »

Hân-wen, interrogé par ses juges, rendit un juste hommage au sage Confucius, en récitant ses plus illustres maximes, comme un homme qui les comprend et qui les met en pratique. Ce fut là la partie la plus utile et en même temps la plus brillante du concours.

MAXIMES.

1.

Celui qui, sincèrement et de bonne foi, mesure les autres d'après lui-même, obéit à cette loi de la nature imprimée dans son sein, qui lui dicte de ne pas faire aux autres ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît, de faire pour les autres ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui-même.

2.

Toutes les actions inspirées par la nature seraient conformes à ses lois, si ces lois elles-mêmes étaient bien connues. Tout homme boit et mange chaque jour; mais combien peu savent distinguer les sa-

veurs louables! combien peu savent juger sainement les mets et les breuvages empoisonnés par la funeste multiplicité des assaisonnemens!

3.

Combien était grande la sagesse de l'empereur Choun! Il se défiait de son propre jugement et de sa prudence, et s'appuyait, pour gouverner l'État. de la sagesse et des vues de ses ministres. Il aimait à prendre conseil, même sur les choses ordinaires, et se plaisait à examiner les réponses les plus simples de ses conseillers. Si leurs avis lui semblaient quelquefois peu conformes à la raison, il ne les suivait pas; mais il dissimulait ce qu'il y trouvait de vicieux, entretenant ainsi la confiance de ses ministres, et cette candeur avec laquelle ils lui communiquaient leurs pensées. Quand leurs conseils étaient sages, il ne se contentait pas de les suivre; il affectait d'en faire l'éloge, pour animer encore plus ceux qui les avaient donnés, et les exciter à développer leurs sentimens. Si ces avis s'écartaient un peu du juste milieu qu'il faut toujours suivre, il en saisissait les deux extrêmes, les pesait mûrement dans la balance de la raison, et découvrait le point juste qui séparait également les deux termes opposés. C'est par de semblables soins que Choun devint un si grand empereur.

4.

Régner, c'est diriger. Princes, donnez vous-mêmes l'exemple de la droiture et de l'honnêteté: qui osera ne vous pas suivre?

5.

Prince, tu veux administrer sagement ton empire; essaie-toi dans l'administration intérieure de ta famille : en elle tu trouveras le modèle que tu dois suivre pour la bonne institution de tout un peuple.

6.

Pour bien régler une famille, il faut d'abord se bien régler soi-même : il faut trouver dans sa propre personne le modèle qu'on doit se proposer dans le régime d'une famille entière.

7.

Commence donc par rectifier ton ame, par dompter et modérer les affections qui la détournent de sa première droiture et l'abaissent vers le vice.

8.

Quatre règles dirigent l'homme parfait : et je ne puis en observer exactement une seule! Je ne puis avoir pour mon père la même obéissance que je

prescris à mes enfans : je ne puis servir mon prince avec cette fidélité que je demande à l'homme qui m'est soumis : je ne puis avoir pour mon aîné le même respect que j'exige de mon cadet : je ne puis rendre à mon ami les devoirs que je voudrais lui imposer, le prévenir en tout, lui marquer en tout ma déférence.

Mais l'homme parfait pratique ces vertus, dont l'exercice se renouvelle chaque jour. Il est circonspect dans ses moindres paroles. S'il tombe dans quelque faute, s'il ne remplit pas toutes les obligations qu'il s'est prescrites, il se fait violence à lui-même pour parvenir à s'en acquitter. Se présente-t-il à sa bouche une trop grande affluence de paroles, il sait en retenir une partie. Sévère censeur de lui-même, il veut que ses discours répondent à ses œuvres et ses œuvres à ses discours. Comment ne serait-il pas stable et constant? Je m'efforce de l'imiter; je suis ses traces, de loin il est vrai; mais enfin je les suis.

9.

Il est cinq règles universelles qui régissent le monde. Ces règles sont : la justice qui lie le prince et le sujet; l'amour entre les parens et les enfans; le lien qui unit les époux; la subordination entre les aînés et les cadets; ce doux accord et ces devoirs mutuels qui unissent des amis.

10.

Trois vertus conduisent à l'accomplissement de ces règles : la prudence, qui fait discerner le bien du mal ; l'amour universel, qui lie tous les hommes entre eux ; et le courage, qui nous donne la force de suivre le bien, de fuir et de détester le mal.

11.

Quelques faibles dispositions qu'un homme ait apportées en naissant, s'il est brûlé de l'amour de s'instruire, s'il ne se rebute point dans l'étude de la vertu, il approchera bien près de la prudence. Si, encore embarrassé de l'amour de soi-même, il s'efforce cependant à bien faire, il ne sera pas éloigné de l'amour universel envers ses semblables. S'il rougit constamment à la moindre proposition illicite ou honteuse, s'il la rejette avec pudeur, il sera bien près d'acquérir le véritable courage.

12.

On veut savoir mon sentiment sur le courage. S'agit-il du courage des peuples qui habitent le midi, de ceux qui occupent les régions boréales? ou plutôt, n'est-il pas question du courage qui vous convient, à vous qui cultivez la sagesse?

Traiter avec indulgence ceux qui leur sont

subordonnés; ne pas corriger toujours, et ne corriger jamais trop sévèrement leur paresse ou leur lenteur; ne pas soumettre légèrement les réfractaires à des supplices, mais supporter patiemment leurs fautes, et leur offrir le moyen de les réparer : tel est le courage des peuples méridionaux; c'est ainsi que, réprimant eux-mêmes la passion de la colère, ils amènent insensiblement les esprits à la raison.

Coucher avec intrépidité sur des cuirasses et des faisceaux de lances; être insensible à la crainte, et passer la vie, sans gémir, dans les travaux et les dangers : voilà le courage des nations boréales; voilà ce que peuvent faire des hommes braves et robustes. Mais leur courage est mêlé de beaucoup de témérité; il n'est pas même retenu par le frein de la justice, et ce n'est point, mes chers disciples, celui que j'attends de vous.

Le sage, toujours attentif à se vaincre lui-même, se prête et s'accommode aux mœurs et au génie des autres : mais, toujours maître de lui-même, il ne se laisse amollir ni dépraver par les habitudes et les exemples des hommes lâches et efféminés, et n'obéit point en toute occasion avec indifférence. Ce courage exige des efforts.

Au milieu des hommes qui s'écartent de la droiture, lui seul, toujours ferme, reste droit et juste, et n'incline vers aucun parti. Ce courage est bien estimable!

Si la vertu, si les lois sont en vigueur dans l'empire; s'il exerce lui-même une magistrature; au faîte des honneurs, ses mœurs sont toujours les mêmes : il suit le même genre de vie qu'il menait dans une condition privée, et ne se laisse point enfler d'un vain orgueil. Oh! combien est grand ce courage!

Mais, au contraire, si les vertus sont méprisées; si les lois sont négligées; si tout est confondu; lui-même, pressé par la misère, assiégé par la douleur, et conduit à une mort honteuse, se montre inébranlable, ne sait point changer, et reste attaché fortement au plan qu'il s'est formé. Voilà le plus haut degré du courage! Il consiste dans une victoire continuelle sur soi-même!

13.

Autrefois les sages empereurs gouvernaient leurs États à l'aide du gouvernement domestique. Ils recevaient avec amitié les envoyés des plus faibles princes tributaires. Ces princes, à l'imitation de l'empereur, n'osaient mépriser la veuve la plus pauvre, l'orphelin le plus délaissé : à plus forte raison accueillaient-ils les hommes distingués par leurs talens, leurs lumières, ou leurs vertus. Les gouverneurs, à leur tour, se conformaient à l'exemple de leurs maîtres, et marquaient des égards au dernier valet de leur maison : ils ne pouvaient

donc en manquer pour leurs femmes et pour leurs enfans. Ainsi la paix et la concorde florissaient dans l'empire; on n'y connaissait point les dissentions, les querelles, les soulèvemens, le tumulte.

14.

O vous, ami de la sagesse, ne goûterez-vous pas un jour la satisfaction la plus douce, si vous avez travaillé constamment à prendre les sages pour modèles, si vous avez mis tous vos soins à les imiter?

Lorsque, par vos travaux et votre constance, vous aurez acquis un nouveau trésor de vertus; si des disciples, des amis, viennent des contrées les plus éloignées écouter vos leçons et se former par vos exemples, votre joie ne sera-t-elle pas encore plus vive! en pourrez-vous cacher les heureux transports?

Mais si le contraire arrive, si vos talens et vos vertus restent ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, si personne ne vous consulte, si tout le monde vous néglige, vous approcherez de la perfection, vous mettrez à vos vertus le dernier sceau, en ne vous affligeant point de cette indifférence, en ne vous indignant pas de ce mépris, content de ce que vous avez fait, heureux de ce que vous possédez, tranquille sur ce qui est hors de vous et qui dépend de l'opinion des autres.

15.

Où les discours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs, ce n'est pas là qu'il faut chercher la probité.

16.

Si le sage a l'extérieur d'un homme léger, si ses gestes sont désordonnés, ses mouvemens sans décence; s'il aime à courir inconsidérément par la ville, s'il ne paraît occupé que de jeux, de bagatelles, de plaisirs, il n'aura pas d'ascendant sur les siens; on n'apercevra que ses ridicules; il se rendra méprisable et perdra bientôt le fruit des sciences qui lui auront coûté tant d'études et de travaux.

17.

Ne contractez pas de liaisons avec des gens qui valent moins que vous : vous en recevriez du dommage sans en retirer aucun profit. Attachez-vous aux hommes qui valent mieux que vous; faites-vous honneur de les suivre.

18.

Souvenez-vous de la faiblesse humaine : il est de notre nature de tomber et de faire des fautes. En avez-vous commis, ne craignez pas de les ré-

parer, n'hésitez pas un instant; n'épargnez pas les efforts pour vous relever, et rompez généreusement les liens qui vous embarrassent.

19.

Le pauvre qui ne flatte personne pour sortir de la misère; le riche qui n'est pas gonflé d'un vain orgueil, méritent des éloges : mais ils n'ont point atteint au comble de la sagesse. Ils ne peuvent être comparés au pauvre qui vit heureux dans l'infortune; au riche, qui se plaît à connaître encore des devoirs, qui prévoit les revers sans les redouter, et qui se soumet en tout à la raison.

20.

Le sage ne s'affligera pas de voir les gens qui l'entourent négliger ses talens, et ne tirer aucun fruit de ses travaux; car tout cela dépend du caprice et de la volonté des autres : il se reprochera plutôt de n'avoir pas lui-même assez connu les hommes, de s'être trompé dans le choix de ses amis, de n'avoir pas su quels étaient ceux qu'il devait fuir ou rechercher.

21.

Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux et montré par dix mains.

22.

Les grandes richesses produisent les grands soins; le grand nombre des enfans de nombreuses sollicitudes, et la longue vie des maux d'une longue durée.

23.

Examine bien si ce que tu promets est juste, ou si tu peux le tenir : la promesse faite ne doit plus être révoquée.

24.

Rectifie tes pensées. Sont-elles pures, tes actions le seront de même.

25.

Apprends à bien vivre, tu sauras bien mourir.

26.

Nourris-toi, sans te livrer aux délices de la table; loge-toi, sans rechercher les aises de la mollesse. Agis avec soin; parle avec prudence, et ne t'applaudis point à toi-même. Recherche surtout le commerce des sages; que leurs conseils soient tes lois; et te voilà bien avancé dans l'étude de la sagesse.

27.

Si nous ne discernons pas au premier regard ce qui est injuste et honteux, comment nous en garantirons-nous dans la pratique?

28.

Quand les sujets ne seront contenus dans le devoir que par les lois; quand ceux qui voudraient les enfreindre ne seront arrêtés que par la terreur des supplices; le peuple, il est vrai, s'abstiendra des grands crimes, mais ce sera par une crainte servile. Tel qu'un vil esclave, il n'osera faire le mal; mais il ne le haïra pas, il n'en aura pas de honte. Ne croyez pas même qu'il persiste dans le devoir; car il ne sera retenu que par la crainte; et c'est toujours un mauvais précepteur.

29.

On regarde aujourd'hui comme un tendre fils celui qui nourrit son père. Est-ce-là tout ce qu'on exige? Mais il n'est point de chevaux, de chiens, qui ne trouvent quelqu'un qui les nourrisse. Si les secours que l'on accorde à ses parens ne sont pas dus à l'amour, au respect, quelle différence y a-t-il entre nourrir son père et nourrir un cheval?

30.

Voulez-vous discerner le bon du méchant? Cela est bien difficile. Cependant observez votre homme, considérez ce qu'il fait, ce qu'il médite : car les méchans font ordinairement des choses injustes et honteuses, et les bons des choses honnêtes et justes.

31.

Le sage n'est point un vase qu'on emploie seulement à quelques usages : orné d'un grand nombre de qualités diverses, il est propre même aux plus grandes choses.

32.

Il établit par sa conduite les principes qu'il veut donner aux autres : c'est par son exemple qu'il les instruit. Il agit d'abord, ensuite il enseigne. Le philosophe reprend par son silence le disciple à qui la nature a prodigué une trop verbeuse éloquence.

33.

Quiconque agit toujours et ne médite jamais, finira par perdre sa peine. Quiconque médite toujours et n'agit point, sera sujet à l'erreur. C'est en effet s'exercer que d'étudier et d'apprendre : mais si l'on ne médite pas ce que l'on étudie, si l'on n'y ramène pas souvent ses réflexions, on n'aura qu'une érudition ténébreuse, aussi stérile que l'ignorance.

34.

Celui qui, par indolence, ou par une orgueilleuse confiance en lui-même, ne consulte ni les livres ni les maîtres; qui, sans jamais s'exercer,

se contente de se livrer à une oiseuse et stérile contemplation des choses, n'en atteindra jamais que les ombres : il ne connaîtra que des images vaines et trompeuses ; il se reposera dans sa science mensongère, ou plutôt il tombera d'erreurs en erreurs.

35.

Savez-vous une chose, annoncez hautement que vous la savez ; en ignorez-vous une autre, avouez ingénument votre ignorance. L'homme ne peut tout savoir ; mais il doit apprendre et connaître ce qui est de son devoir ; il ne doit pas supposer qu'il connaisse ce qui lui est inconnu ; encore moins doit-il vanter aux autres ses erreurs, leur en imposer et se mentir à lui-même. Prenez du temps, donnez-vous de la peine pour considérer mûrement les choses, et consultez ceux qui en savent plus que vous.

36.

Faites prudemment un choix de tous les discours que vous entendrez. Gardez le silence sur ce qui vous paraîtra douteux, et ne parlez même qu'avec circonspection de ce que vous croirez certain : c'est ainsi que vous pécherez rarement en paroles.

37.

Entretenir l'amour et la concorde dans sa fa-

mille, faire régner la vertu parmi ceux qui nous sont soumis, c'est gouverner en effet, c'est exercer une magistrature utile et glorieuse. Pourquoi donc rechercher une magistrature publique? Est-ce seulement pour se voir décoré du titre de magistrat?

38.

Je ne sais à quoi peut être bon l'homme sans foi qui trompe dans ses discours et qui manque à ses conventions. On ne peut lui confier une charge publique : on doit s'en défier dans les affaires particulières.

39.

Au lieu de ces nombreux services et de ces mets recherchés qu'on vous présente avec faste, et souvent à regret, j'aimerais mieux à table la frugalité de nos ancêtres, et l'amour, la concorde, les égards mutuels des convives. Dans les pompes funéraires, au lieu de cet appareil somptueux et de ce luxe funèbre qui n'est dû qu'à l'orgueil, j'aimerais mieux une douleur sentie, des larmes sincères et de longs regrets de celui qui n'est plus.

40.

Le bourg le plus faible, le plus resserré, le plus inconnu, ne renfermât-il que vingt familles, est assez glorieux, si l'amitié, la bonne foi règnent parmi ses habitans. Imprudent qui refusera d'éta-

blir sa demeure dans cet asyle de l'amour et de l'innocence !

41.

Les méchans ne peuvent supporter long-temps ni les douleurs et la pauvreté, ni les richesses et les honneurs. Mais le sage, quelle que soit sa fortune, se repose dans sa seule vertu.

42.

L'homme honnête peut seul aimer les hommes en sûreté, peut seul en sûreté les haïr.

43.

Les hommes recherchent les richesses et les honneurs; mais, si la raison l'ordonne, le sage n'hésitera pas à les rejeter. On fuit, on hait la pauvreté, l'humiliation, le mépris; mais si le sage est injustement pauvre, humilié, méprisé, il ne se permettra rien de honteux pour sortir de cet état.

44.

Tu veux passer pour philosophe, et tu n'as pas le courage de cultiver la véritable sagesse : de quel droit t'arroges-tu ce titre?

45.

Je n'ai encore vu personne qui aimât la vertu, qui eût horreur du vice; car aimer la vertu, c'est

avoir pour elle une passion ardente, enflammée, exclusive, incapable de lui rien préférer; et pour haïr le vice, il faut craindre d'en être un seul instant souillé.

46.

Celui qui suit le matin la vertu peut mourir le soir; il ne se repentira pas d'avoir vécu, il se consolera de mourir.

47.

Le lettré qui s'est appliqué à la philosophie, et qui rougit de porter un mauvais habit, de prendre un mauvais repas, ne mérite pas que vous parliez avec lui de philosophie.

48.

Le vrai sage n'est pas déterminé à agir ou à ne point agir; c'est la convenance des choses qui le conduit.

49.

La vertu occupe tout l'esprit du sage; et l'intérêt, tout celui du méchant.

50.

Le philosophe est habile à discerner ce qui s'accorde avec la vertu; et le méchant, ce qui s'accorde avec ses avantages.

51.

Je compare celui qui néglige les connaissances

les plus nécessaires, à un homme qui resterait le visage appuyé contre un mur, ne pouvant avancer d'un seul pas, ni rien voir autour de lui.

52.

Que faire de l'homme qui ne demande jamais le principe et la raison des choses?

53.

Le sage est lent dans ses discours, et prompt dans ses œuvres.

54.

Dans les premiers âges de ma vie, quand j'entendais parler les hommes, je croyais qu'ils agissaient de même. J'ai reconnu que je me trompais. J'écoute encore à présent; mais j'examine si les actions répondent aux paroles.

55.

Un magistrat qui, dans sa conduite, ne fut pas toujours au-dessus du reproche, a obtenu, même après sa mort, un titre honorable. C'est qu'il aimait l'étude, c'est qu'il se plaisait à s'instruire, c'est qu'il ne méprisait pas les magistrats inférieurs, c'est enfin qu'il daignait même consulter les gens du peuple. Tant de modestie lui a mérité des honneurs qui le suivent encore dans le tombeau.

56.

Il faut avoir pour ses anciens amis les mêmes égards que dans l'amitié commençante.

57.

Réfléchissez d'abord sur ce que vous voulez entreprendre, pesez mûrement les choses, examinez-les plus d'une fois. Après cela, ne tardez pas davantage. Pourquoi perdre le temps à délibérer, quand il faut agir? Vous allez, par trop de prudence, pécher contre la prudence même.

58.

Dans les méchans, haïssez le crime. Mais, s'ils reviennent à la vertu, recevez-les dans votre sein comme s'ils n'avaient jamais fait de fautes.

59.

Rougissez de ces paroles étudiées par lesquelles on charme les oreilles, de ce sourire gracieux et trompeur par lequel on flatte celui qu'on veut gagner, de ces politesses excessives par lesquelles on cherche à capter la bienveillance. C'est l'art des hommes légers et perfides, qui disent tout ce qu'ils veulent, et ne disent rien pour la vérité.

60.

La société ne demande que de la candeur et de

la bonne foi : il est honteux de caresser ceux qu'on hait ou qu'on méprise.

61.

Que les vieillards se reposent en paix, qu'on prenne de leurs dernières années des soins respectueux; que la cordialité règne entre les amis, entre les égaux; qu'on traite avec douceur, avec condescendance la tendre jeunesse qui n'a pas encore acquis toutes ses forces : c'est le vœu du genre humain; c'est le mien.

62.

O honte de ce siècle! où trouver un homme qui soit pour lui-même un censeur sévère, un témoin, un accusateur, un juge; qui reconnaisse sa faute, s'appelle lui-même au tribunal de sa conscience, s'avoue coupable, et se punisse?

63.

L'homme prudent et juste donne à l'indigent, et n'ajoute pas à la fortune du riche.

64.

Ne refusez pas les largesses du prince. Si elles sont inutiles à votre famille, recevez-les pour les distribuer aux malheureux.

65.

La sagesse et la probité du père ne peuvent

couvrir la sottise et la méchanceté du fils. La folie et la mauvaise conduite du père ne peuvent justement obscurcir les vertus du fils, ni l'éloigner des honneurs.

66.

Que mon disciple Hoei est sage! Un peu de riz bouilli fait sa nourriture, une tasse d'eau le désaltère, un coin de la place est son gîte. Homme vulgaire, sa vie te paraît misérable; mais elle ne lui fait rien perdre de sa gaieté.

67.

Celui que les forces abandonnent s'arrête au milieu de la route; mais il ne faut pas se croire lâchement au terme, avant de commencer à marcher.

68.

Ceux qui connaissent la vertu, et qui savent combien elle mérite d'être aimée, ne sont pas comparables à ceux qui l'aiment, qui la recherchent, qui la poursuivent. Mais ces amans de la vertu n'égalent pas encore ceux qui jouissent déjà de cet objet si justement aimé.

69.

Pourrons-nous appeler carrée une figure qui ne sera pas terminée par quatre angles égaux? De même aussi, le roi qui n'aura pas les qualités

d'un roi, l'homme qui n'aura pas les qualités de l'homme, méritera-t-il le nom de roi, méritera-t-il le nom d'homme?

70.

Je me nourris des mets les plus communs; mon coude, replié sous ma tête, me sert d'oreiller quand le sommeil me presse; et je puis assurer que, dans cette vie si dure, le philosophe sait trouver des plaisirs; car la vertu a ses délices au milieu des souffrances.

71.

Il est trois choses dont je parle rarement, et toujours en peu de mots: des prodiges; des affaires publiques; et des esprits célestes, dont la nature et les attributs sont tellement au-dessus de notre intelligence, que nous sommes incapables d'en parler dignement.

72.

Que deux hommes seulement soient avec moi, je saurai bien trouver entre eux un maître, et peut-être tous deux me donneront-ils des leçons. Si l'un est bon, et l'autre méchant, je suivrai les vertus du premier: j'observerai en silence les vices du second, je me sonderai moi-même; et, si je me trouve infecté de quelqu'un de ces vices, je me corrigerai.

73.

Il est trois choses que le sage doit révérer : les lois de la nature, les grands hommes, et les paroles des gens de bien.

74.

L'homme honnête est toujours paisible, égal et tranquille. Toujours le méchant vit dans le trouble, et des douleurs secrètes dévorent son cœur.

75.

Si le magistrat rend à ses parens les devoirs que lui prescrit la nature, les sujets, à son exemple, se disputeront à qui observera mieux la vertu. S'il accueille les hommes que leur âge ou leur mérite rend respectables, le peuple respeçtera les sages et les vieillards.

76.

L'oiseau, près de mourir, n'a plus qu'une voix lugubre et gémissante; mais c'est au lit de mort que l'homme fait surtout entendre la voix de la vérité.

77.

Recommandez au peuple l'observation des lois, et non l'étude des sciences.

78.

L'homme confiant et robuste, qui hait la pauvreté, troublera facilement la tranquillité publique.

79.

Le méchant est digne de haine; mais, s'il s'aperçoit qu'il est haï, il devient encore plus dangereux.

80.

Apprenez, comme si vous saviez encore peu de chose. Craignez bien de perdre ce que vous avez appris.

81.

Que peut-on reprendre dans l'empereur Yu? Économe, sobre et frugal dans ses repas; mais en même temps libéral et magnifique, il vivait durement lui-même, et faisait vivre le pauvre. Simple et modeste dans ses vêtemens ordinaires, il étalait une pompe imposante, lorsque, dans les cérémonies sacrées, il revêtait les habits sacerdotaux. Son palais était humble et sans faste; mais il n'épargnait ni les trésors, ni les travaux, dans l'utile construction des canaux, des réservoirs, des aqueducs.

82.

On portait autrefois des chapeaux tissus du chanvre le plus fin: on les porte à présent de soie. J'abandonne volontiers, dans ces choses indifférentes, la respectable antiquité, et je me conforme à l'usage.

83.

Né dans une condition obscure, élevé dans l'humiliation, j'ai eu pour maître le malheur; et il m'a beaucoup appris.

84.

Je n'ai vu personne qui fût aussi flatté de la beauté de la vertu, que des grâces et de l'élégance d'un beau corps.

85.

La constance peut avancer lentement; mais elle n'interrompt jamais l'ouvrage qu'elle a commencé, et produit enfin de grandes choses. Apportez chaque jour une corbeille de terre, et vous ferez enfin une montagne.

86.

Souvent on voit s'élever de terre une herbe tendre, qui ne donnera jamais de fleurs; on voit souvent briller des fleurs, qui ne donneront jamais de fruits.

87.

Les enfans et les jeunes gens méritent de notre part une sorte de vénération; savons-nous ce qu'ils doivent devenir, et s'ils ne vaudront pas un jour mieux que nous? Mais l'homme de quarante à cinquante ans qui n'a rien fait encore pour la

gloire, ne mérite, quel qu'il soit, la vénération de personne. C'en est fait de lui.

88.

Se plaire à recevoir des avis, et les négliger, c'est ne pas se nourrir des mets dont on aime la saveur.

89.

Comment me comporter avec l'homme qui écoute respectueusement mes exhortations, et qui n'y conforme pas sa conduite? Je l'abandonne. Je ne ferais avec lui que perdre mon temps, et lui faire perdre le sien.

90.

On peut enlever et réduire en servitude un général vaillamment défendu par une armée entière; on ne peut ôter au plus faible des hommes la liberté de sa pensée.

91.

Être vêtu d'une robe déchirée et grossière, et ne pas rougir devant son ami couvert des plus riches étoffes; c'est un courage bien rare.

92.

C'est dans la mauvaise saison qu'on aperçoit que les pins et les cyprès ne perdent pas leurs feuilles.

93.

Comme cet oiseau sauvage, que je vois sur le sommet de la montagne, connaît bien le moment où il doit prendre son vol, le moment où il doit se reposer! C'est qu'il n'a d'autre maître que la nature.

94.

Si vous entendez un homme discourir disertement de la vertu; s'il appuie ses discours des raisonnemens les plus solides; si ses auditeurs charmés croient que cet homme est tel que l'indiquent ses discours; ne vous hâtez pas encore de prononcer que cet homme nourrit une solide vertu dans son cœur.

95.

Celui qui possède la vertu parlera toujours assez bien pour la recommander aux autres; mais celui qui parle bien de la vertu ne la possède pas toujours.

96.

Faire parler de soi la renommée, c'est être célèbre; mais ce n'est pas être illustre. L'homme solide, droit et sincère, qui mesure ses discours et ceux des autres, qui aime ses devoirs, et ne s'écarte jamais de l'équité, qui observe le visage et les yeux de ceux qui lui parlent, et n'adopte pas leur sentiment sans réflexion; tel est l'homme que

j'appelle illustre, s'il est à la tête des affaires; que j'appelle encore illustre, s'il se renferme dans les simples devoirs de sa famille.

97.

Accumulez toujours en vous de nouvelles vertus, ne vous contentez jamais de celles que déjà vous avez acquises, et, dans cette recherche laborieuse, ne pensez pas aux avantages que vous en pourrez recueillir.

98.

Se déclarer une guerre opiniâtre, combattre ses défauts nuit et jour, ne se pas oublier soi-même pour rechercher oisivement et témérairement les défauts des autres; voilà ce que j'appelle habiter en effet avec soi; voilà ce que j'appelle en effet se corriger.

99.

Chérir les hommes, les renfermer tous, en quelque sorte, dans son sein; telle est la véritable piété : les connaître; telle est la véritable prudence.

100.

Ne vous hâtez pas d'approuver l'homme qui est aimé du peuple, ni de condamner celui qui en est haï; mais je regarderai comme un sage celui qui est aimé des bons et haï des méchans.

101.

Il est facile au sage de bien servir; il lui est moins aisé de plaire. Il se montre trop difficile, il condamne trop ouvertement les plaisirs qui ne s'accordent point avec la raison et l'honnêteté. L'homme sans mérite sert mal, mais il sait plaire.

102.

Le sage jouit de la plus profonde paix; mais il ne connaît pas les vains plaisirs de l'orgueil. L'insensé s'applaudit à lui-même; mais il ne connaît point la paix de l'ame, parce qu'il ne connaît pas la vertu.

103.

Une grande pauvreté d'actions se trouve souvent jointe à la plus brillante richesse de paroles.

104.

Les anciens étudiaient pour eux-mêmes, ils cultivaient les sciences pour parvenir à la sagesse; on étudie à présent pour briller aux yeux des autres, et pour mériter des honneurs, des richesses, et de vains applaudissemens.

105.

Le sage rougit lui-même de ses paroles quand elles surpassent ses actions.

106.

On me reproche de courir de royaume en royaume, de prêcher partout ma doctrine, de capter les applaudissemens de la multitude, et de mendier peut-être des dignités. Non, je ne fais point commerce de paroles vaines; mais je condamne, mais je hais celui qui, n'aimant que lui seul, se cache dans les calamités publiques, et n'ose même penser à faire revivre les lois, à ranimer les mœurs, à retirer les hommes de la dépravation.

107.

Il est d'une grande ame de repousser les injures par les bienfaits.

108.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes; l'insensé la demande aux autres.

109.

Le philosophe garde la gravité; mais il n'est pas dur et intraitable : il aime la société; mais il ne se laisse pas emporter dans le tourbillon.

110.

La véritable faute est de commettre des fautes, et de ne se pas corriger.

111.

Observez un grand homme dans les petites choses ; vous ne pourrez encore savoir ce qu'il fera dans les grandes. Observez dans les petites choses un homme ordinaire ; vous verrez bien qu'il n'est capable de rien de grand.

112.

Dans l'exercice de la vertu, ne le cédez pas même à votre maître.

113.

Il est des amis utiles ; il en est qui sont bien pernicieux. On trouve de grandes ressources dans l'ami droit et sincère, dans l'ami fidèle, et dans celui qui écoute volontiers. Rien n'est plus dangereux que l'ami qui trompe par un extérieur composé, l'ami lâche et flatteur, et l'ami babillard.

114.

Trois joies sont utiles, et trois pernicieuses. Il est utile de se réjouir de la pratique de ses devoirs, du récit des bonnes actions, de l'amitié d'un grand nombre de sages. Il est pernicieux de mettre sa joie dans l'orgueil et la vanité, dans la vie oisive et licencieuse, dans les festins et les voluptés.

115.

Le sage est constant, et non pas opiniâtre.

116.

Un tigre s'échappe de sa loge et cause de grands désastres; qui en accuserez-vous? n'est-ce pas celui qui devait le garder?

117.

Contemplez ce que les autres ont de bon, comme si vous n'étiez pas encore parvenu jusque-là. Contemplez ce que les autres ont de mal, comme si vous touchiez du doigt de l'huile bouillante.

118.

Il faut observer neuf choses pour suivre la sagesse:

1.° Considérez sous toutes les faces, observez et cherchez à bien connaître, ce qui s'offre à vos regards.

2.° Pénétrez bien le vrai sens de ce que vous entendez.

3.° Conservez un front serein et tranquille; rien ne vous conciliera plus puissamment les cœurs.

4.° Témoignez par votre maintien de justes égards à ceux avec qui vous vous trouvez.

5.° Quand vous agissez, donnez tous vos soins à ce que vous faites.

6.° Quand vous parlez, soyez sincère et vrai; que votre langue soit l'interprète fidèle de votre cœur.

7.° Dans les conjonctures embarrassantes, examinez bien qui vous devez surtout consulter.

8.° Dans la colère, représentez-vous fortement les suites funestes de la vengeance.

9.° Dans les moyens de vous enrichir, pensez toujours à la justice.

119.

Ces gens qui ont l'extérieur de la vertu, sans la porter dans leurs cœurs, ressemblent à ces coquins qui volent la nuit, et paraissent fort honnêtes gens le jour.

120.

Le prince King-koung avait mille attelages de quatre chevaux : il est mort; et le peuple n'a pas trouvé en lui une vertu.

121.

Écouter en courant les préceptes de la vertu, en parler en courant à son tour, les recevoir par les oreilles, et les rendre par la bouche, s'embarrasser fort peu de se les appliquer ou d'en pénétrer les autres; c'est marquer pour la vertu le plus coupable mépris.

122.

La justice, et non la valeur, mérite la première place.

123.

Le sage veut bien mériter de tous les hommes; il n'est cependant pas inaccessible à la haine. Il hait ceux qui divulguent les défauts des autres. Il hait des hommes vils qui, dans leur bassesse, osent juger impudemment les chefs de la nation, les condamner et murmurer contre eux. Il hait ces bravaches qui, fiers de leur courage, ne connaissent pas de frein. Il hait cette espèce d'hommes qui se complaisent sottement à eux-mêmes, qui tiennent à leur propre sentiment, obstinés, opiniâtres, prêts à tout entreprendre, et ne consultant jamais la raison.

124.

Un père est pour ses enfans ce qu'est le Ciel même pour les choses créées.

125.

La perfection de l'amour filial est de suivre la vertu pour ne pas faire rougir son père, et d'acquérir un grand nom pour faire rejaillir sur lui quelques rayons de sa propre gloire.

126.

Que vos discours soient intelligibles; et que cela vous suffise.

127.

Comment parle le Ciel? quelle voix emprunte-t-il pour nous instruire? Les saisons achèvent leur cours; tout naît, tout se renouvelle. C'est par ce silence éloquent qu'elles annoncent ce principe secret dans lequel tout est mu.

128.

Es-tu seul : observe la modestie. Fréquentes-tu les hommes : conserve bien la candeur.

129.

Quelque chose de malhonnête s'offre-t-il à tes yeux; ne le vois pas : frappe-t-il ton oreille; ne l'entends pas : se présente-t-il à ta bouche; tais-toi.

On écouta avec respect les paroles du sage Confucius, si bien récitées par le jeune Hân-wen. Tous les juges s'accordèrent à dire qu'il était impossible d'en mieux comprendre l'esprit et le sens; ce fut là un concours très-mémorable. Quand il fut terminé, et qu'on eut dressé la liste des candidats qui avaient réussi dans les trois compositions, Hân-wen se trouva le

premier, et en conséquence il obtint le titre de Kiaï-Yoûn ; c'est le grade le plus élevé qu'on puisse obtenir dans le concours de province.

A cette nouvelle, les parens de Hân-wen sont transportés de joie. Pour lui, il cachait sa joie sous une apparence de gravité. Il assista au repas *Lou-ming-Yen*, où présidait le vice-gouverneur de la province, il fut promené en triomphe autour de la ville; puis, après avoir été rendre ses devoirs aux examinateurs du coucours, et après s'être acquitté de tous les devoirs d'étiquette et de convenance, il s'en retourna chez ses parens, plein d'un tendre espoir. Or, voici ce qu'il chantait en chemin :

La belle et bonne enfant m'a donné rendez-vous dans un coin de la ville ; c'est-là qu'elle veut que je l'attende. Je suis plein de bonheur, et elle ne paraît pas, et ma tête se penche de çà et de là.

La belle et modeste fille m'a rendu fou avec son cadeau ; il est de couleur rouge : Tout brillant qu'il est, j'aime encore mieux l'éclat de l'honneur de cette fille.

Elle a cueilli dans les champs la plante Y; elle

me l'a apportée. Cette plante est belle, sans doute; elle est rare; n'importe, je n'y vois rien de beau, si ce n'est que c'est la jeune fille qui me l'a donnée.

Il marchait ainsi plein de joie, lorsqu'à l'approche de la ville il rencontra tous ses parens et tous ses amis, qui venaient au-devant de lui, et à leur tête il reconnut Kong-fou son frère et sa tendre sœur Hiu-chi.

— Cher frère, lui dit sa sœur, que je suis heureuse de vous voir honoré d'un titre si éminent! Nous voilà bien payés de toutes les inquiétudes que votre éducation nous a données. A présent nous ne formons plus qu'un vœu, pour que vous pussiez être un jour nommé docteur, et que vous obteniez des honneurs pour vos parens qui sont morts. A présent il faut que je vous dise une circonstance importante que vous ignorez. Votre père et votre mère vous ont jadis fiancé, tout petit que vous étiez, avec une petite fille qui est devenue grande aujourd'hui : c'est la fille du général des frontières, Pé-ing. Elle est blanche, douce et modeste, et elle se nomme Pi-

liên. Pé-ing a déjà reçu les présens de noces comme gage de notre promesse, et les deux familles ont sanctionné ce mariage suivant les rites prescrits. Mais j'ignore, cher frère, quelles sont vos dispositions.

— Mon frère et ma sœur, répondit Hàn-wen, heureux de voir combien le hasard le servait, en lui donnant comme fiancée celle qu'il aimait dans son cœur, vous m'avez servi de père et de mère; vous m'avez aimé et protégé dès mon enfance : je ne pourrai jamais être assez reconnaissant pour vos bontés. Mes succès dans les lettres et mon noble titre, c'est à vous que je les dois; si le Ciel me favorise encore, et que j'arrive au grade de docteur, je ne manquerai pas de demander à sa Majesté des titres et des honneurs pour mon père et pour ma mère, qui sont morts, et pour vous, qui m'avez servi de père et de mère. Quant à mon mariage avec la noble fille de Pé-ing, je vous prie de vouloir bien en régler toutes les dispositions. Puisque vous ne me jugez pas trop indigne d'elle, je me soumets

d'avance à tout ce que vous déciderez; mais je vous prie d'attendre la fin de mon concours de printemps. Nous choisirons ensuite un jour heureux pour accomplir cette union, qui est l'objet de toutes mes espérances.

— Cher frère, lui dit Kong-fou, j'approuve entièrement l'idée que vous venez d'exprimer.

Hân-wen se disposa donc à partir pour la capitale, afin de subir son troisième examen, par lequel il devait obtenir le grade de docteur.

Si vous désirez connaître la fin de cette histoire, lisez le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Hân-wen, ayant fait ses adieux à son frère et à sa sœur, partit pour la capitale, où il désirait obtenir le grade de docteur. Dès qu'il fut arrivé, il choisit un hôtel, où il continua ses travaux littéraires en attendant l'époque du concours. Au jour marqué il entra avec ses rivaux dans la salle des examens. Il acheva ses trois com-

positions, dont l'éclat et l'éloquence ne peuvent se comparer qu'à une riche broderie ou à un réseau de perles et de pierres précieuses. Poésie, religion, histoire, tels étaient les divers sujets de ses trois compositions. Quelques jours après, on publia avec solennité la liste des docteurs: Hân-wen occupait le premier rang.

Aussitôt que cette nouvelle fut connue par la voix des messagers, tous les employés du concours vinrent féliciter Hân-wen, qui les reçut en habits de cérémonie; après quoi il se rendit au banquet offert par l'empereur aux nouveaux docteurs. Bientôt après arriva l'examen appelé l'examen du palais. Les questions sont posées par l'empereur lui-même, et pendant que les questions étaient posées, tous les magistrats se tenaient debout, et deux cents docteurs étaient prosternés sur les dalles rouges.

Ce jour-là, quand on proclama les trois premiers docteurs, Hân-wen s'entendit donner le titre de Tchoang-Youàn. On nomma ensuite les deux docteurs qui venaient après lui; l'un eut le titre de Pang-

Yan, l'autre celui de Tân-hoa, c'est-à-dire le *chercheur de fleurs;* car les deux premiers docteurs sont couronnés de fleurs, et le troisième est obligé d'en demander aux deux autres : c'est la loi de l'empire.

Les trois nouveaux docteurs burent chacun trois tasses de vin, qui leur furent offertes au nom de l'empereur. On les couronna de fleurs; puis on les promena en grande pompe autour de la ville, précédés par l'ordre impérial qui leur accordait cette faveur. Ces fêtes durèrent trois jours, et toute la ville accourait pour faire honneur au cortége, et chacun admirait la bonne grâce et la jeunesse de Hân-wen.

Au bout de trois jours, les nouveaux docteurs se rendirent au palais, pour rendre grâces à l'empereur du titre qu'il leur avait accordé.

Hân-wen fut nommé membre de l'académie des Hân-lin, chargés d'écrire l'histoire nationale. A peine fut-il membre de l'académie, qu'il rédigea un placet, où il exposa l'histoire de son enfance et de sa jeunesse, et des bienfaits de Kong-fou, son beau-frère et de sa sœur. A la cinquième

veille il fut admis dans la salle d'audience.

Aussitôt que l'empereur fut entré, et qu'il eut été salué par les acclamations unanimes des magistrats, Hân-wen se prosterna au bas des degrés d'or, et prononça ces paroles : — « Votre humble sujet Hàn-wen, nouvellement élevé au grade de Tchoang-Youân, demande la faveur de présenter un placet à votre Majesté. »

En même temps il devait déposer son placet sur la table du Dragon, la table de l'empereur. L'empereur prit ce placet et le lut en entier avec la plus grande attention. Ce placet était ainsi conçu :

Le nouveau Tchoang-Youân, membre de l'Académie des Hân-lin,

votre sujet

a l'honneur d'exposer, depuis l'origine, les malheurs de son père et de sa mère. Il supplie

VOTRE MAJESTÉ

de daigner l'écouter, et d'accorder des honneurs à ses parens ;

votre sujet

a toujours entendu dire que le prince ne fait qu'un corps avec son peuple; qu'il regarde ses sujets comme ses propres enfans, et qu'il se plaît à exaucer les vœux que forme leur piété filiale;

votre sujet

ayant perdu ses parens dès sa plus tendre enfance, demeura dans la maison de sa sœur aînée, qui prit soin de l'élever. La sœur de

votre sujet

eut pitié de son délaissement et de sa faiblesse; elle l'éleva avec la tendresse d'une mère; elle fit même de grands sacrifices pour payer les frais de son instruction. Enfin elle lui a promis de lui donner sa fille en mariage.

Votre Majesté

a comblé de bienfaits cet indigne Hân-lin; mais, hélas! son père et sa mère

n'ont encore obtenu aucun honneur, aucune dignité! Quand un homme ne s'est point acquitté de ses devoirs de fils, il est à craindre qu'il ne manque à ceux de sujet. Je supplie humblement

VOTRE MAJESTÉ

d'accorder à mon père et à ma mère de brillantes distinctions, et de me permettre de retourner dans mon pays natal pour offrir un sacrifice funèbre à mes parens. Je pourrai ainsi accomplir les devoirs d'un fils, et je serai moins indigne de LA *servir comme sujet.*

Requête respectueuse.

L'empereur ayant lu ce placet, un sourire de joie brilla sur sa figure majestueuse. « Puisque vos parens ont éprouvé de si grands malheurs, dit-il à Hàn-wen, j'accorde avec plaisir, à votre père le titre de Tchong-ki-tiên-hio-ssé [1]; à votre mère, le

[1] Charge littéraire dans le palais de l'empereur.

titre de Tsié-i-tiên-siên-fou-jîn[1]; à votre frère Li-kong-fou, qui vous a instruit avec succès, le titre de Tchong-i-lang[2]; et à votre sœur Hiu-chi, qui vous a élevé comme une tendre mère, le titre de Hiên-cho-i-jîn[3]. Je vous accorde un congé d'un an pour retourner dans votre pays natal, offrir un sacrifice à vos parens et réaliser votre projet de mariage. Vous reviendrez ensuite à la cour pour reprendre vos fonctions. »

Respectez cet ordre !

Hân-wen remercia l'empereur, et sortit du palais par la porte appelée Wou-men. Il se hâta de faire ses adieux à ses collègues, disposa tout ce qui était nécessaire pour son voyage, et partit sur un char élégant qui lui était destiné. Son voyage fut une fête continuelle; les officiers civils et militaires accoururent pour le saluer

---

1 Ce titre signifie littéralement : dame renommée par sa vertu et sa justice, et élevée au rang des dieux.

2 C'est-à-dire, homme célèbre par sa droiture et sa justice.

3 C'est-à-dire, dame sage et vertueuse, élevée au cinquième degré de noblesse.

sur son passage, et enfin, quand il fut arrivé dans sa ville natale, il trouva sa maison remplie de musiciens, dont les accords bruyans ébranlaient le ciel et la terre. Ses parens et ses amis accoururent plus nombreux et plus empressés que jamais : la rue fut encombrée de chevaux et de visiteurs.

Kong-fou et Hiu-chi, le frère et la sœur, en revoyant leur frère revenu avec la dignité de docteur, étaient heureux, comme s'ils fussent montés au ciel. Il n'est pas besoin de dire la joie de Pi-liên, la fille de Pé-ing.

Ainsi Hân-wen fit une entrée triomphale au milieu de tous les magistrats de la ville. A peine eut-il embrassé ses parens, qu'il déploya l'ordre impérial qui leur conférait des dignités.

Kong-fou et Hiu-chi prirent alors des habits de cérémonie, et ils se prosternèrent du côté du palais pour remercier l'empereur de ses bontés.

Après quoi Hân-wen, ayant acheté les offrandes prescrites, alla au pélerinage les déposer sur les tombeaux de son père et

de sa mère, et quand il eut lu le décret impérial qui leur accordait les honneurs posthumes, il poussa des cris lugubres et versa d'abondantes larmes.

Tout à coup, au milieu de la douleur, Hân-wen aperçut le vénérable Fa-haï, son premier maître : illustre docteur, s'écria Hân-wen, quel bonheur pour moi de voir aujourd'hui un savant maître, à qui je dois tout ce que je suis!

— Mon fils, répondit le vénérable Fa-haï vous êtes maintenant un des plus illustres serviteurs de l'empereur, notre maître : je viens donc vous dire qu'il ne faut pas se laisser aller à la douleur, mais bien au contraire s'abandonner à la joie, puisque vos illustres parens sont maintenant dans le ciel, couverts de gloire et revêtus des plus honorables dignités.

Quelques jours après les cérémonies du joyeux retour, Hân-wen se mit à penser que son congé accordé par l'empereur touchait à son terme, et il soupira, voyant son mariage non encore accompli. Il était plongé dans ces pensées, quand il reçut la visite du gouverneur. Il alla le

recevoir à la première porte, et le faisant entrer dans le salon, Seigneur, dit-il, votre serviteur désire entretenir votre Excellence d'une affaire importante, le voulez-vous?

— Parlez illustre docteur, répondit le magistrat, vous savez que je suis à vos ordres.

— Seigneur, lui dit-il, depuis longtemps j'aime la fille de l'illustre général Pé-ing, qui, sans être arrêté par mon peu de mérite, m'a promis de me donner sa fille en mariage. L'empereur m'a accordé la faveur de retourner dans mon pays natal pour accomplir cette union, qui est l'objet de tous mes vœux. Au moment où vous êtes entré, je m'inquiétais de n'avoir personne qui pût se charger de la demander en mariage pour moi: j'ose espérer que vous voudrez bien me rendre ce précieux service.

— Illustre docteur, lui répondit-il, puisque tel est votre noble désir, je suis prêt à vous prouver tout mon dévouement.

Aussitôt le gouverneur alla trouver Pé-

ing, et lui fit connaître l'objet de son message.

Le gouverneur se présenta selon les rites reçus et avec les présens d'usage renfermés dans un grand nombre de paniers. Un de ces paniers contenait quatre piles de piastres; un autre panier renfermait un jambon frais du poids d'environ douze livres; un troisième panier contenait du vermicelle. Les serviteurs du général Pé-ing, voyant arriver le magistrat avec les corbeilles, allèrent avertir leur maître, qui accourut rempli de joie et d'espoir.

Cependant on se mit à tirer de la maison des pétards dans la rue; on alluma deux cierges rouges dans le premier appartement en entrant. En même temps la jolie fille de Pé-ing, la charmante fiancée, tirant le jambon de la corbeille, le distribua à tous ses amis qui étaient accourus, et le nombre des amis était si grand, que de ce jambon de douze livres ce fut à peine si chacun eut une petite bouchée. Cela fait, la fiancée envoya à son fiancé un petit livre sur lequel était écrit la promesse de mariage. Elle envoya aussi au-

tant de corbeilles qu'on lui en avait envoyées, contenant des présens égaux à ceux qu'elle avait reçus. Ces présens consistaient en fruits et en graines de courge séchées au soleil. Ils formaient seize paquets; sur chaque paquet était gravé une fleur rouge en guise de cachet. Voilà ce qui se fit le premier jour.

Les jours suivans parurent bien longs à l'impatient Hân-wen. Enfin arriva le grand jour; ce jour avait été déclaré heureux par les devins. Toutefois Hân-wen eut soin de se munir d'un gros morceau de viande crue, pour la jeter au démon, ce tigre dévorant, s'il se présentait sur son chemin.

De son côté, la belle fiancée n'était pas moins impatiente; elle s'était levée avant l'aurore; elle s'était parée de ses plus riches bijoux et de ses plus beaux habits, en ayant soin de mettre les habits les plus beaux par dessus et les plus grossiers par dessus. Au-dessus de tous ces habits, elle s'enveloppa de l'habit des noces, qui resssemble à un large manteau. On lui plaça sur la tête un chapeau en forme de corbeille, qui lui cachait toute la figure et qui lui des-

cendait jusqu'aux épaules. Ainsi parée, la fille de Pé-ing monta dans un palanquin porté par quatre hommes : chacun lui cédait le pas, car c'est l'usage, et même le vice-roi de la province s'arrête s'il vient à passer. Personne ne pouvait la voir, et elle ne pouvait voir personne. D'autres palanquins, portés avec la même cérémonie, venaient ensuite, et contenaient le linge et les robes, et surtout un superbe rideau de lit. Chacun célébrait la richesse de Pé-ing.

Sur le chemin aussi, tous ceux qui accompagnaient la nouvelle mariée, parens et amis, versaient d'abondantes larmes de joie avec de grands cris d'alégresse, qui ressemblaient à des cris de désespoir. Quand les porteurs étaient fatigués de porter et quand les amis étaient fatigués de pleurer, le cortége s'arrêtait et reprenait haleine ; après quoi recommençaient la course et les pleurs. A la fin, un courrier hors d'haleine arriva à la porte de Hân-wen, en criant : La voici ! la voici ! En même temps on brûla un grand nombre de pétards, et Hân-wen, bien malgré lui, se cacha dans l'endroit le plus re-

culé de sa maison; mais c'était un homme sage qui obéissait aux usages reçus.

La jeune femme, ou plutôt son palanquin, arrivé à la porte de la maison conjugale, s'arrêta. Cependant une parente de la jeune femme monta dans la maison, appela le seigneur Hân-wen, le demandant à tout le monde. — Où est-il? et que fait-il? Hân-wen avait à la main un livre qu'il avait l'air de lire, et il restait indifférent comme si on lui eût annoncé le mariage d'un autre. A la fin il déposa son livre, il se laissa conduire à la porte de sa maison, et s'avançant d'un pas grave, il ouvrit le palanquin où était sa femme. Mais si son visage était calme, son cœur battait bien fort. Aussitôt la nouvelle mariée sortit du palanquin, et, s'appuyant sur son mari, ils s'acheminent tous deux vers la tablette des ancêtres, et après l'avoir adorée, ils se mirent tous deux à table et tout seuls l'un vis-à-vis de l'autre. Hân-wen fit semblant de manger; mais sa femme resta immobile, la tête toujours couverte de son immense chapeau. Le repas fini, les deux époux entrèrent dans leur chambre, et alors elle ôta ce

grand chapeau qui lui cachait le visage, et alors il la vit et il la reconnut, plus heureux que la plupart des maris en Chine, qui ne voient leurs femmes qu'après les avoir épousées.

Bientôt tous les parens, tous les amis, tous les voisins, entrent dans la chambre. On regarde la nouvelle mariée, on l'examine, on l'étudie; heureuse celle qui échappe à la critique! Il faut qu'elle écoute la critique de sang-froid. Mais la femme de l'heureux Hân-wen fut trouvée belle, et modeste et sage, et elle n'eut que des louanges à entendre, même des autres femmes. Quand elle eut bien subi l'examen, elle alla saluer les parens de son mari, qui l'embrassèrent comme une tendre sœur. En même temps Hân-wen portait de toutes parts des cartes d'invitation, accompagnées de deux petits pains de riz colorés en rouge. En revanche, chaque invité doit envoyer une somme proportionnée au repas qu'on lui donne. Ce repas des noces est toujours somptueux; la nouvelle mariée présenta ses respects à toutes les femmes qui honoraient cette fête de leur présence; les

femmes de leur côté lui faisaient présent d'une chaîne ou d'une bague : elle reçut aussi deux riches lanternes que lui offrirent les jeunes gens conviés au repas.

La nuit venue, et les époux retirés dans leur appartement, un tumultueux charivari commença sous les fenêtres de la maison. Plus le concert est bruyant et discordant, et plus il est honorable : c'était un bruit infernal. Quelques jeunes gens profitèrent du bruit pour s'introduire dans la chambre des nouveaux mariés par un grand trou qu'ils avaient fait dans le mur, et ils s'emparèrent du manteau de Hân-wen, qu'ils portérent en triomphe dans toute la ville. Hân-wen fut obligé de racheter son manteau le lendemain.

Le lendemain, la chambre nuptiale était pleine des amis de Hân-wen : on leur offrit le thé et le tabac; puis ils demandèrent à Hân-wen s'il était heureux : pour toute réponse, il mit la main sur son cœur.

Telles furent les cérémonies de ce mariage, qui se passa sous les auspices les plus heureux.

Les noces accomplies, Hân-wen prit

congé de son frère et de sa sœur, non sans répandre des larmes. Il retourna ensuite avec sa jeune femme dans la ville impériale, où il fut élevé aux charges les plus éminentes, qu'il remplit avec gloire. Il arriva ainsi aux premières dignités de l'État. Voilà comment le Ciel récompensa sa patience, son dévouement à l'étude, à l'empereur, et sa piété filiale.

Ici finit notre première série. A présent il est temps de reprendre notre course littéraire et de suivre notre chemin tracé à travers le monde des idées. Écoutez! prêtez l'oreille! n'entendez-vous pas les sons d'une muse plus savante? n'entendez-vous pas une langue plus belle, la plus belle langue qu'aient parlée les hommes? Ne voyez-vous pas venir ces grands noms, l'objet de notre culte éternel et de nos éternels respects: Homère, Sophocle, Thucydide et Démosthène! Écoutez, écoutez! c'est la Grèce, c'est la Grèce, c'est la belle

patrie des beaux arts, et des beaux vers, et des grands hommes, c'est notre patrie athénienne qui nous appelle! Allons donc en avant! laissons-là le vieil Orient; allons dans la vieille Grèce, d'où nous irons dans la vieille Italie et dans la vieille France! Que de vieillesses, mais aussi que de nobles vieillesses nous avons à étudier!

FIN D'HAN-WEN, DU TOME III, ET DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

TABLE
DU TOME TROISIÈME.

LA GRÈCE.

INTRODUCTION.

Vous avez vu dans la première série de cet ouvrage, l'*Orient*[1], avec quel soin nous vous avons montré la poésie, ce rayon du soleil de l'intelligence, descendant d'un peuple à l'autre, éclairant un peuple par un autre, et tous les peuples de la terre, se passant entre eux ce noble flambeau de l'intelligence qui éclaire sans brûler. Vous avez vu l'Orient commencer le mouvement intellectuel du monde : vous allez voir la Grèce le perpétuer à son tour, Dieu sait avec quelle grâce, quelle perfection et quel génie! Dans notre première série j'ai consacré les dernières pages de notre livre à l'histoire proprement dite de l'Orient, parce que l'Orient a eu une histoire après avoir eu une poésie, parce

1 *Les Arabes, les Hindous et les Persans*, et *les Chinois*; 3 volumes.

qu'il a pensé d'abord, rêvé d'abord et qu'il a agi ensuite : je ferai autrement pour la Grèce, nous dirons d'abord son histoire en quelques pages; nous étudierons ensuite sa littérature en plusieurs volumes. Commençons donc.

Une colonie Égyptienne, conduite par Cécrops, un Égyptien, s'en vint un jour débarquer sur les rivages de la Grèce. C'était la première fois que les peuples de l'Orient mettaient le pied sur cette terre encore inculte. Ils la trouvèrent presque déserte et seulement habitée par quelques sauvages qui se nourrissaient de glands, hommes sans lois et sans mœurs, sans force et sans courage. Voyez déjà la puissance de la civilisation orientale ! A peine elle eut touché ces rivages, qu'elle en réunit les habitans épars ; elle leur donna du pain d'abord et des lois ensuite ; elle leur enseigna comment l'union fait la force, comment le droit est égal pour tous, pour le faible comme pour le fort, comment sur le mariage étaient fondés également l'avenir de la famille et l'avenir des peuples, comment les hommes étaient faits pour habiter des maisons sous

le ciel et non pas des antres sous la terre. Elle leur enseigna surtout et avant toute chose, comment ce monde n'était pas l'enfant du hasard ; comment une intelligence souveraine, qui est Dieu, veillait sur toutes les créatures. Dès qu'ils eurent adoré Dieu, les sauvages habitans de l'Attique furent en effet des hommes. L'Orient venait de créer la Grèce une seconde fois!

Voilà comment l'Égyptien Cécrops s'en vint de la ville de Saïs en Égypte pour jeter les fondemens de la ville d'Athènes. Il plaça la ville sur une hauteur et la mit à l'abri derrière des remparts. Bientôt un autre homme, venu aussi de l'Orient (toujours l'Orient!), apporta aux Athéniens l'écriture, ce présent digne des dieux. Arrivèrent ensuite les héros, qui soumettaient les rebelles à la civilisation nouvelle; les Argonautes, qui exploraient les mers; Orphée, qui chantait déjà dans sa langue inspirée les belles actions des héros. Puis enfin, après avoir passé de la fable à l'histoire, du gouvernement d'un seul à la démocratie, c'est-à-dire au gouvernement par le peuple, la ville d'Athènes, devenue

maîtresse de l'Attique, étendit sa domination sur les cités voisines. Les hommes historiques de cette seconde époque s'appellent Hercule, Thésée, Pirithoüs, le beau Pâris, qui enleva la belle Hélène et qui fut cause du siége de Troie, où fut versé tant de sang; mémorable époque dont Homère est l'historien.

Alors à cette nouvelle que la femme de Ménélas a suivi son ravisseur dans les murs de Troie, voilà toute la Grèce qui se soulève; l'assemblée générale de tous les rois grecs est à Mycènes. Vous les connaissez tous par leurs noms : ces noms ont été également répétés par tous les historiens et par tous les poètes. Agamemnon, le roi des rois; le vieux Nestor, roi de Pylos; Ulysse, roi d'Ithaque; Ajax, Diomède, Idoménée; Achille, le héros des héros, ce héros d'Homère et d'Alexandre le Grand; toute la Grèce est en armes. Cependant, de leur côté les Troyens se réunissent; leurs alliés accourent de toutes parts, et pendant que l'armée des Grecs se hasarde sur la mer, les remparts d'Ilion s'élèvent et se garnissent de troupes. Ainsi commmença ce siége

fameux, qui a duré dix années. Ce fut là vraiment, sous les murs de Troie, que se développa le génie de la Grèce. Parmi les cris des mourans et des morts, sous un épais nuage de piques, de javelots et de massues, couverts de cuirasses épaisses, et traînés par des chevaux fougueux, les Grecs s'avançaient contre les Troyens, que protégeaient leurs murs. Tantôt ils marchaient en phalange pressée, tantôt ils se battaient seul à seul en duel, ayant pour témoin chacun son armée, chacun son roi. Tantôt c'étaient les chefs qui accouraient au secours de leurs soldats; tantôt c'étaient les soldats qui accouraient au secours de leurs chefs. On se presse, on se pousse, on se tue, on s'attaque, on fuit, on marche en avant. Plus les Grecs se battent contre l'ennemi, et plus ils resserrent les liens de l'amitié héroïque qui les réunit tous. Quelle guerre! tout un peuple qui se civilise dans le combat! toute une nationalité qui se forme au plus fort de la mêlée! Les Grecs apprirent dans cette lutte quelle est la force d'un peuple réuni pour la même cause, quelle est la toute-puis-

sance des guerres nationales. Ils apprirent aussi à reconnaître, à aimer, à respecter, à juger leurs chefs. Enfin, après dix années d'efforts héroïques, Hector tombé sous les coups d'Achille, Ilion tomba à son tour. C'en est fait : les Grecs entrent dans la ville. Quelle nuit! C'est à peine si Virgile a pu la décrire! Et que de maux ont accablé les vaincus! c'est à peine si Racine s'est trouvé assez de larmes pour les pleurer! Voyez-vous les vainqueurs traitant les vaincus en esclaves, se partageant les captives comme toute autre part du butin, emmenant avec eux Hécube, la mère d'Hector, et Cassandre, la sœur d'Hector, et Andromaque, la veuve d'Hector; et le fils d'Hector, Astyanax! Mais en même temps que Troie brûlait encore, la postérité commençait pour ses vainqueurs. Tous ces héros, vieillis dix ans à ce siége, qui y étaient arrivés triomphans, honorés, tout-puissans, pleins d'espoir; vainqueurs à présent, trouvent la mort ou la misère à leur retour. Ajax périt avec sa flotte en blasphémant les dieux; Ulysse errant et vagabond pendant dix ans encore, est obligé de tuer à

coups de flèches les prétendans à la main de sa femme; les autres, qui rentrent chez eux, trouvent que leur maison est prise, que leur trône est occupé, et que leurs femmes sont infidèles. Agamemnon, le tout-puissant, le roi de tous ces rois, est assassiné à son retour par sa femme Clytemnestre, et son fils Oreste devient à son tour l'assassin de sa mère : horrible histoire, qui a défrayé tout le théâtre grec, latin et français! Ainsi finit le dernier siècle héroïque de la Grèce. Il eut cela d'utile et de grand, qu'il donna aux Grecs une haute idée de leur puissance, une haute opinion de leur grandeur, un profond et poétique souvenir de leurs triomphes et de leurs revers.

Cependant, comme cela arrive toujours, la Grèce conquise, éclairée et civilisée par l'Orient, dominait peu à peu son vainqueur, et l'instinct national, après avoir obéi aux premières impressions de ses instituteurs, finissait par se faire jour. La monarchie, despotique d'abord, comme la monarchie de l'Orient, passait peu à peu à la démocratie, tant les habitans de l'Attique étaient poussés par les souvenirs de

leur ancienne liberté dans les forêts et dans les montagnes! L'imagination du peuple, éveillée par les souvenirs de l'Orient, eut bientôt pris une couleur qui lui fut propre. Elle s'éveilla tout d'abord; elle fut vive, animée, légère, spirituelle, moqueuse; elle prit toutes les teintes de ce beau climat. Elle sortit des langes de l'Orient; elle produisit tout ce qu'elle put produire, une religion d'abord. La religion des Grecs est à elle seule un poème plus beau et plus grand que le poème même d'Homère. La belle et ingénieuse et admirable croyance! Elle peuple de dieux le ciel, la terre et les enfers. Le monde est tiré du chaos par l'Amour. Saturne, fils du Ciel et de la Terre, partage son royaume à ses trois fils : à Jupiter le ciel, à Neptune la mer, et les enfers à Pluton; à l'un la vie de l'ame, à l'autre la vie du corps, au troisième la mort. Et autour de ces trois grands dieux que de dieux secondaires! Charmantes et puissantes divinités, qui commandent aux dieux et aux hommes; Vénus par son sourire, Mercure par son esprit, Diane par sa chaste beauté, Hercule

par son courage, Junon par sa noble fierté. Le monde mythologique donne la vie aux hommes et aux bêtes, aux plantes et aux fontaines, aux astres dans les cieux, aux esprits dans les enfers. L'aurore éveille les heures en les touchant de ses doigts de roses; Apollon conduit le char du soleil et le précipite dans l'océan, son palais de cristal pour la nuit; Phœbé, le Croissant en tête, jette au ciel sa douce clarté; les deux frères jumeaux, Castor et Pollux, se balancent dans les étoiles; les Nymphes soupirent dans la fontaine, ou prennent leurs ébats au sommet de l'arbre en fleurs. Ils ont tous leur physionomie à eux, tous leur langage, tous leurs habitudes, tous leur costume, tous leurs vices et leurs passions et leurs vertus comme les mortels : ils aiment, ils haïssent, ils se battent, ils se déchirent, ils sont ambitieux, injustes, gourmands et fourbes, comme sont les hommes. C'est l'histoire de l'humanité, agrandie, embellie, augmentée et placée dans le ciel. Aussi partout, dans la poésie et dans la philosophie antiques, vous voyez intervenir un dieu; un dieu pour le bien,

un dieu pour le mal, un dieu pour la paix, un dieu pour la guerre; un dieu pour les passions, un dieu pour les vertus; un dieu qui vous juge, un Dieu qui vous punit; Némésis et les noires Furies, le Tartare et l'Élysée. Heureuse Grèce, qui croyait ne fonder qu'une religion, et qui, en effet, fonda une poésie, se montrant tout d'un coup supérieure en ceci à ses maîtres, les Égyptiens!

Le dernier roi de la Grèce fut Codrus, qui se jeta dans un gouffre ouvert pour faire triompher son armée, l'oracle ayant promis la victoire à l'armée qui perdrait son chef. Codrus mort, la Grèce déclara qu'elle était une république. Des archontes, qui devaient être nommés tous les dix ans, gouvernèrent la ville d'Athènes. Plusieurs siècles s'écoulèrent pendant lesquels la Grèce se fonda lentement, comme se fondent tous les grands peuples; après quoi, pour compléter et pour prouver cette civilisation aux peuples à venir, vinrent Homère, le poète, et Solon, le législateur.

Depuis Homère, l'histoire de la Grèce peut se résumer en trois grandes époques: le siècle de Solon, le siècle de Thémistocle, le siècle de Périclès; les lois, la gloire, et les beaux-arts; trois grands progrès par lesquels passe toujours un grand peuple, après quoi il disparaît sous le despotisme, sous la conquête étrangère, sous une religion nouvelle, ou sous une révolution populaire.

Avant Solon, Dracon avait déjà donné des lois aux habitans de l'Attique. Dracon pour toute peine ne connaissait que la mort; ses lois étaient des lois de sang, et les lois sanguinaires ne durent pas.

Solon descendait des anciens rois d'Athènes; il avait fait le commerce pour reconstruire sa fortune; il avait beaucoup voyagé pour augmenter ses connaissances; la Grèce le comptait au nombre de ses sages. Pittacus, Bias, Cléobule, Myson, Chilon, Thalès et Solon, tels étaient les sept sages. Ils étaient à la fois philosophes et poètes. Solon fut chargé de donner des lois à l'Attique. Il fit ses lois d'après deux principes : l'égalité, une sage distribution des peines et

des récompenses. Il plaça la suprême puissance dans la réunion de tous les citoyens. Au-dessus de ces réunions, et afin de prévenir tous les maux que peuvent entraîner les délibérations turbulentes de la multitude, le législateur institua un sénat de quatre cents personnes, choisies parmi les citoyens les plus recommandables. Il distribua les citoyens de l'Attique en quatre classes; la première classe renfermait les plus riches, et ainsi de suite. Il ordonna que les principales charges de la république seraient électives, afin qu'on n'en pût pas abuser. Il abolit toutes les lois de Dracon, excepté la peine de mort pour l'homicide. Dans son code pénal il ne parla pas du parricide, sans doute pour mieux exprimer combien il regardait le parricide comme un crime impossible. Il déclara infame quiconque était oisif. Les lois de Solon furent adoptées avec la plus vive reconnaissance par les peuples de la Grèce. De la Grèce elles passèrent en Italie, quand les premiers Romains sentirent le besoin d'avoir des lois.

Quand ses lois furent adoptées, Solon

fit un voyage en Égypte, il rencontra un vieux prêtre, qui lui dit : *vous êtes bien jeunes, vous autres Grecs !*

De retour de son voyage, il trouva la Grèce soumise à Pisistrate, qui bientôt s'empara de la citadelle d'Athènes. Solon, voyant la loi violée, se précipita les armes à la main sur la place publique, appelant les citoyens au secours de la liberté. Mais personne ne répondit à son appel, et la ville d'Athènes resta à Pisistrate.

Vous entendez souvent, dans les histoires de la Grèce, Pisistrate appelé un tyran. Il est appelé tyran d'un mot grec qui veut dire : *maître*. En effet, il fut le maître d'Athènes; mais il fut loin de la tyranniser. Il la couvrit de temples, de gymnases, de fontaines; il fit mettre en ordre les poèmes d'Homère pour la bibliothèque publique; il fut le plus doux et le plus humain des rois. Il maria sa fille à un homme du peuple, qui l'aimait. Il fut si bon roi, que ses fils, Hypparque et Hyppias régnèrent après lui. Les fils de Pisistrate rendirent à Homère encore plus d'honneur que son père ne lui en avait

rendu. Déjà l'Iliade éclairait et charmait toute la Grèce, dont elle est le plus grand et le plus éternel sujet d'orgueil. Alors se montrèrent deux poètes dont nous parlerons : Anacréon et Simonide.

Mais l'un des deux princes, Hypparque, tomba sous le poignard de deux jeunes gens, Harmodius et Aristogiton. Trois ans après, son frère Hippias, forcé de fuir, alla demander asile à Darius, roi des Perses, qui le ramena mourir à la bataille de Marathon. Voilà donc Athènes libre encore; elle revint au gouvernement et aux lois de Solon.

Arrive alors le siècle de Thémistocle. Thémistocle vint au monde tout exprès pour tenir tête lui seul à Darius et à l'empire des Perses. Darius avait le royaume de Cyrus, ce conquérant à la taille d'Alexandre; il avait le plus puissant empire du monde, élevé sur les empires de Babylone et de Lydie. Il était brave, il était sage, il aimait ses amis; il possédait un royaume de cent soixante-cinq mille lieues carrées et un revenu de quatre-vingt-dix

millions de notre monnaie. Son armée était innombrable, et seulement pour garder sa personne il était entouré de dix mille hommes d'élite, appelés les Immortels. Ainsi perdu dans cette grande puissance, ainsi maître de tant de pays et de tant de peuples, Darius savait à peine qu'il y avait un petit coin de terre au bout de son empire qui s'appelait la Grèce, et il s'en inquiétait peu.

Ce fut un médecin grec, captif de la cour de Perse, qui, ne pouvant recouvrer sa liberté et sa patrie, imagina de pousser Darius à la guerre. Il était le médecin de la femme de Darius : il lui persuada de demander la Grèce à son mari, « afin, disait-elle, que j'aie pour me servir des femmes de Lacédémone, d'Argos, de Corinthe et d'Athènes. » Darius n'avait rien à refuser à sa femme, qui était la fille du grand roi Cyrus.

Toutefois Darius ne mit pas tout de suite ce projet à exécution. Il voulut d'abord soumettre les Scythes; mais les Scythes fuyaient rapides comme la flèche; indomptable nation, qui échappa même aux Romains, à qui rien n'échappa. Ne

pouvant se faire reconnaître par les Scythes, Darius se porta dans la Thrace; il s'empara de l'île de Lemnos; il se fit rendre hommage par le roi de cette Macédoine, sol muet et caché d'où devait sortir Alexandre. Déjà il menaçait l'île de Naxos, lorsque les villes de l'Ionie, lassées du joug des Perses, se soulevèrent, firent entre elles alliance défensive, et allumèrent ainsi cette guerre qui pensa détruire la Grèce, et qui finit par renverser le puissant empire des Perses.

Darius, voyant la Grèce soulevée, envoya ses ambassadeurs lui demander l'eau et la terre, c'est-à-dire obéissance et respect. A cet ordre la plupart des peuples du continent se soumirent; les seuls Athéniens et les héros de Lacédémone seuls résistèrent. Les citoyens d'Athènes jetèrent dans une fosse profonde les envoyés du grand roi; aussitôt Darius lance une armée contre la ville d'Athènes. Six cents vaisseaux portaient cette armée. La ville d'Érétrie fut emportée d'assaut et ravagée, après quoi les Perses vinrent camper à Marathon. Ils étaient au nombre de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille hommes de cava-

lerie; ils campaient à sept lieues d'Athènes.

Dans Athènes la consternation et l'effroi étaient à leur comble : elle était seule pour résister à l'empire des Perses ! Que devenir ? Mais le salut vint à la ville de ses trois grands citoyens, Miltiade, Aristide et Thémistocle. Miltiade, plus âgé que les deux autres, mais non pas plus animé de l'amour de la patrie. A la voix de ces trois hommes les Athéniens reprirent courage, et, loin d'attendre l'ennemi dans les murs, ils allèrent à sa rençontre dans les plaines de Marathon.

Marathon ! Marathon ! le grand nom guerrier de la Grèce, le champ de bataille du salut ! Chaque pays de ce monde a son champ de bataille, où ses destinées se sont accomplies. C'est un beau spectacle, la Grèce seule contre l'Asie ; la Grèce en armes contre l'Orient, qui lui a donné ses armes ; une poignée d'hommes contre une armée ! Mais cette poignée d'hommes avait foi en ses chefs, et ils marchèrent résolus et intrépides. En avant donc l'armée des Grecs ! en avant les trois hommes, Thémistocle, Miltiade et Aristide ! Et ils se préci-

pitent en courant sur l'armée des Perses. Le combat fut opiniâtre des deux parts. Les Grecs d'Homère, qui avaient dix coudées, n'eussent pas mieux fait. On se bat corps à corps. A la fin c'est la Grèce qui l'emporte; les Perses perdent du terrain. Bientôt l'armée est en déroute et elle se sauve dans ses vaisseaux; trop heureux ceux qui purent s'enfuir et dont les vaisseaux ne furent pas incendiés.

Victoire à la Grèce! L'armée des Perses en fuyant croyait surprendre la ville d'Athènes; mais Miltiade, qui s'était battu hors des murs, était rentré dans les murs, et il sauva une seconde fois la ville. Il fut le second soldat qui rentra à Athènes après la bataille de Marathon. Après la victoire, un soldat grec était venu en courant jusqu'aux magistrats; là il avait dit : « *Nous sommes vainqueurs!* » Cela dit, il était mort, n'en pouvant plus.

Athènes, triomphante, se conduisit comme une ville qui a besoin de triompher encore. Elle rendit à ses morts les plus simples honneurs funèbres, elle récompensa les vivans en faisant peindre

leur portrait dans un tableau, Miltiade à leur tête; elle reçut avec toute modestie les félicitations unanimes de la Grèce, et surtout de Lacédémone, qui arriva trop tard à son secours. Puis elle attendit la nouvelle armée des Perses qui allait venir.

En effet, Darius, voyant son armée de retour en si triste appareil, jura de prendre une éclatante revanche. Il leva donc une nouvelle armée plus formidable que la première, mais il mourut avant d'avoir pu se mettre en route. Avant lui était mort dans les fers le sauveur d'Athènes, Miltiade, pour n'avoir pas pu payer une amende de cinquante talens, comme aussi Aristide avait été jeté en exil, parce qu'on était fatigué de l'entendre appeler : *le juste*. Ingrates patries! ingrates et bien-aimées patries, qu'il faut aimer et servir dans tous les temps.

Darius mort, vint Xerxès, moins roi que son père; Xerxès, prince faible et fastueux, à qui sa puissance fit tourner la tête, et qui ne sut être au niveau ni de sa grandeur ni de ses misères. Quand il monta sur le trône de la Perse, l'Égypte s'était soulevée : il fit rentrer l'Égypte sous sa

puissance; après quoi il pensa à conquérir la Grèce et l'Europe, et à cette conquête il employa toutes les forces de l'Asie.

Ce qu'on raconte de ses préparatifs est au-delà de toute croyance. Quatre années suffirent à peine à lever les troupes, à armer les vaisseaux, à rassembler les provisions de toute espèce. Un pont de bateaux fut jeté sur l'Hellespont, et, la mer ayant brisé ce passage, elle fut marquée au fer chaud par l'ordre de Xerxès. Voilà le sage guerrier qui commandait à plusieurs millions d'hommes!

Et quand enfin tout fut prêt pour cette grande expédition, toute l'Asie s'ébranla pour tomber une seconde fois sur la Grèce. Cette armée se composait de dix-sept cent mille hommes et de quatre-vingt mille chevaux; vingt mille Arabes conduisaient les chameaux et les chars. La flotte comptait douze cents galères à trois rangs de rames, montées par deux cent cinquante et un mille quatre cents hommes; ajoutez à ces forces trois cent mille soldats de la Thrace, de la Macédoine et de la Pæonie, vingt-quatre mille hommes des îles voisines sur cent vingt galères, en tout, cinq millions

d'hommes; telle était l'armée de Xerxès.

Mais, comme le disait Démocrite au roi Xerxès, *les Grecs combattaient pour leurs lois.*

Et, en effet, la Grèce sentit cette fois qu'il s'agissait bien certainement de la vie ou de la mort; il fallait vaincre ou mourir! Voilà aussitôt les Athéniens et les Lacédémoniens qui se réunissent; ils appellent à eux toute la Grèce pour résister à toute l'Asie qui va venir. Après bien des délibérations et bien des disputes à qui aura le commandement de l'armée, il fut convenu que la flotte Athénienne attendrait la flotte des Perses, pendant que les Lacédémoniens, sous les ordres de leur roi Léonidas, iraient attendre aux Thermopyles les soldats de Xerxes.

Vous savez tous la belle action de Léonidas. Il choisit trois cents Spartiates pour défendre avec lui le passage des Thermopyles et pour y mourir. Avant de partir, Léonidas et ses trois cents héros assistèrent aux fêtes de leurs funérailles.

A peine arrivés dans cette gorge de montagnes, la seule voie par laquelle une ar-

mée puisse pénétrer de la Thessalie, dans la Locride et de là dans les régions voisines, Léonidas et son armée virent arriver un envoyé de l'armée des Perses, qui venait pour les reconnaître. Le messager trouva les trois cents occupés à s'exercer à la lutte, à prendre leurs repas, à peigner leurs cheveux. L'envoyé du roi des Perses transmit à Léonidas le message de son maître : « Rends-nous tes armes! » à quoi Léonidas répondit en véritable Spartiate: « viens les prendre! »

Aussitôt Xerxès envoie les Mèdes contre Léonidas : les Mèdes sont repoussés avec grande perte; il lance sa propre garde, les dix mille Immortels : les dix mille tombent sous les coups des trois cents. Xerxès désespérait de forcer ce terrible passage, quand la trahison le rendit maître des hauteurs. Léonidas était perdu.

Mais lui, en véritable Spartiate, il assembla toute sa petite armée; il dit à ses alliés de partir et de se réserver pour une occasion meilleure. « Quant à moi, dit-il, et à mes trois cents Spartiates, nous sommes ici par l'ordre de Sparte. » Ils restent donc; ils

prennent le dernier repas en se disant : « nous souperons ce soir chez Pluton! »

La nuit venue, Léonidas et ses trois cents hommes se précipitent sur l'armée de Xerxès; ils pénètrent dans les tentes, cherchant le roi pour le tuer. La terreur est au camp des Perses; mais, que pouvaient-ils faire, trois cents contre deux millions d'hommes! C'est ici le cas de dire le : *qu'il mourut!* du grand Corneille.

Cette mort de Léonidas et de ses trois cents héros fit pâlir Xerxès; il se demanda avec inquiétude : quels étaient donc ces hommes qui savaient si bien mourir? On lui répondit que toute la Grèce était ainsi faite. Et, en effet, les Athéniens, guidés par Thémistocle, et pour ne pas rester en arrière de l'héroïsme Spartiate, abandonnent leur ville; ils emmènent leurs enfans et leurs femmes et les mettent en sûreté; puis ils se rassemblent pour célébrer selon l'usage les fêtes des jeux olympiques, au grand étonnement de Xerxès, qui précipite sa marche. Il dévaste l'Attique, il renverse les murs d'Athènes privée de ses habitans et il brûle ses maisons. En même temps

son armée navale se rencontre avec les vaisseaux des Grecs, à vingt stades d'Athènes, sur les côtes de Salamine.

Ce fut alors que du haut d'un promontoire où il s'était placé pour mieux admirer sa victoire, le roi Xerxès put être le témoin de cette mémorable défaite de Salamine. Encore une fois le triomphe de la Grèce fut complet. Salamine devint un cri de victoire, aussi retentissant que cet autre cri de victoire: Marathon! Xerxès s'enfuit, et cet homme qui était venu à la tête de tout un monde, fut trop heureux de repasser dans un petit bateau cet Hellespont qu'il avait chargé de fers!

La bataille de Platée, où le général des Perses fut défait avec toute son armée, fut le complément de la victoire de Salamine et la fin de la guerre. Cette guerre n'avait duré que deux ans, et elle tient une grande et belle place dans les annales du monde. Aussitôt après leur dernière victoire les Lacédémoniens rentrèrent modestement dans leurs murs. Les Athéniens rebâtirent leur ville de nouveau en chantant leurs propres louanges. Athènes s'éleva

plus brillante et plus belle et plus belliqueuse que jamais. Quant à Thémistocle, ce grand homme, il eut à peu près le sort de Miltiade; il fut exilé, et il alla mourir au milieu de ces mêmes Perses qu'il avait vaincus.

Depuis ce temps la ville d'Athènes est tout occupée à s'agrandir. Elle se bat contre les Lacédémoniens; elle se bat contre tous ses alliés; elle triomphe tantôt par les armes, tantôt par la ruse. Elle a pour la conduire, Cimon, le fils de Miltiade, aussi courageux que son père, aussi vertueux qu'Aristide. Enfin les Athéniens étaient les maîtres du Péloponèse; ils commandaient à Égine, en Thessalie; ils avaient reporté en Chypre la guerre contre le grand Roi, et ils étaient arrivés au faîte de leur puissance, lorsque parut Périclès.

Périclès, homme de mœurs irréprochables, élevé par des maîtres célèbres, éloquent, habile, impassible, étendit encore par des victoires éclatantes les domaines de la république; il fut le véritable roi de cette république à son plus beau moment. Ce siècle fut non-seulement le

siècle de Phidias, mais encore le siècle d'Aspasie, d'Anaxagore et d'Hippocrate, qui se montra si grand dans la peste d'Athènes, où mourut Périclès.

Périclès mort, parut Alcibiade, le riche, le généreux, le séduisant, l'éblouissant Alcibiade. Éloquent, courageux, spirituel, charmant; tour à tour l'amour et la haine de la multitude, tour à tour tout-puissant et proscrit, s'accommodant à toutes les fortunes. Il était en disgrâce, lorsque la ville d'Athènes tomba sous les coups des Lacédémoniens; les murs de la ville, relevés depuis Xerxès, furent abattus une seconde fois au son des instrumens.

Alors dans cette ville désolée se montra Socrate, qui osa porter la parole contre les tyrans. Alors vint Thrasybule, qui reprit le Pyrée et chassa l'ennemi, et de nouveau les murs de la ville d'Athènes se relevèrent.

Voilà la période historique qui porte le nom de siècle de Périclès; siècle des beaux-arts et du beau langage qu'on retrouve partout; le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV.

A cette époque de leur histoire les Athéniens se montrèrent tout-à-fait de vrais Athéniens : inconstans, colères, enthousiastes, avides de poésie et d'amour. A cette époque de leur histoire le génie athénien éclate dans toute sa force. Parménide et Protagoras passent en revue toutes les philosophies; Sophocle, Euripide, Aristophane sont la gloire du théâtre; Méton, l'astronome, étudie les astres; Lysias se livre à l'éloquence; Thucydide se prépare à recueillir les couronnes décernées à Hérodote; Socrate sanctifie sa philosophie par sa mort. Les plus beaux édifices du monde s'élèvent à la voix de Phidias. Les peintres de ce temps-là s'appellent Polygnote, Parrhasius et Zeuxis; les sculpteurs s'appellent Phidias et Praxitèle. De toutes parts l'esprit, l'imagination, le langage, sont étudiés avec transport, comme si la Grèce prévoyait déjà que son règne de puissance armée était fini et que sa toute-puissance intellectuelle allait commencer. En attendant elle s'abandonnait à ses fêtes; elle entourait de gloire, et de respect, et de richesses ses poètes et ses artistes. Puis,

quand la Grèce eut accompli toutes ses destinées, quand elle eut atteint les derniers progrès de l'imagination et de l'esprit, quand la première elle eut montré ce que c'était qu'une société élégante, polie, éclairée, affable, arriva un beau jour Alexandre, roi de Macédoine qui soumit la Grèce à ses armes, et il n'y eut plus au monde que la Grèce lettrée et policée, la véritable Grèce, dont nous allons nous occuper.

HOMÈRE,

OU

LA POÉSIE ÉPIQUE.

Homère, le plus grand poète du monde, n'est pas le premier poète grec qui ait parlé de la Grèce : avant la prise de Troie la Grèce avait déjà une poésie; poésie religieuse, comme toutes les poésies primitives, poésie de reconnaissance et d'amour. Déjà avant Homère, l'Olympe, l'Hélicon, le Parnasse et le Pinde, ces quatre grands sommets, avaient leurs noms poétiques et leurs divinités inspiratrices; déjà Apollon s'était désaltéré sur les rives du Pénée et endormi dans la vallée de Tempé; déjà des poètes étaient morts laissant leurs noms et leurs vers à la terre, qui a conservé leurs noms,

qui a oublié leurs vers; Linus, fils de Chalcis et d'une Muse, tué par Hercule; Pamphos d'Athènes, son disciple; Olen, qui porta à Délos les hymnes en l'honneur de Diane et d'Apollon. Ces odes étaient chantées par plusieurs personnages comme les odes de Pindare.

Etaient venus ensuite le poète Olympus, disciple de Marcyas : Olympus inventa un nouveau mode pour la flûte; les deux Eumolpes : le premier fonda les mystères d'Éleusis; le second composa les initiations aux mystères de Cérès; Mélampus, musicien, médecin et prophète : il comprenait le langage des oiseaux et fut l'aïeul du célèbre devin Amphiarée, qu'Homère appelle le favori de Jupiter et d'Apollon.

Philamon de Delphes, fils d'Apollon et d'une mortelle, institua les chœurs des jeunes filles qui desservaient le temple de Delphes; il prit part à l'expédition des Argonautes.

Son fils Thamyris est célèbre pour avoir défié les Muses au combat poétique.

Mélanopus de Cumes a fait une ode sur les deux jeunes filles envoyées à Délos

pour porter un sacrifice à Apollon et Diane; on sait le nom de ces deux jeunes filles, Hyperoche et Laodice.

En ce temps-là, qui disait poète, disait aussi musicien : au premier temps de la Grèce, la musique, le chant et la danse, tout cela en bloc s'appelait la poésie. La musique était alors une espèce de mélopée fort simple sans accompagnement d'instrument; chaque genre de poésie avait sa mélopée. Plus tard, on sépara les différens chants; les uns furent appelés des odes, les autres des hymnes; d'autres chants s'appelèrent le poème épique; plus tard encore la tragédie se composa de la réunion des deux genres, le genre épique et le genre lyrique.

Mais le plus grand de tous les poètes, le plus mystérieux de tous, celui qui laissa la trace la plus profonde, c'est Orphée, le fondateur des mystères d'Isis. Dès leur naissance les poésies d'Orphée sont entourées d'un voile impénétrable; la vie même du poète est une fable. C'est Orphée qui est le premier auteur de la théologie des Grecs, cette admirable poésie de

toutes les choses inanimées, cette source de tant de poésies. Orphée abolit les sacrifices humains; il institua une expiation pour mettre fin à ces interminables vengeances de famille.

Musée, harmonieux disciple d'Orphée, rendit des oracles. Il avait prédit le premier la victoire des Grecs à Salamine; ses oracles étaient colportés dans la Grèce concurremment avec les oracles de la Sibylle de Cumes, lesquels oracles passèrent des Grecs aux Romains.

Telle était la poésie grecque avant la prise de Troie. Bientôt toute la Grèce se couvrit d'États libres et indépendans les uns des autres. Peu à peu la langue grecque se développa avec toute sa force, formée par ce chaud soleil et par ces vives impressions de liberté et de vertu. La langue grecque est la plus belle langue qu'aient parlée les hommes; le grand nombre de ses racines, la multiplicité de ses particules, sa clarté, sa variété, sa souplesse, sa mélodie, cette vive allure d'une langue soumise à une prosodie rigoureuse et qui procède incessamment par brèves et

par longues ; ses deux principaux dialectes, l'éolien et l'ionien, à l'aide desquels cette belle langue grecque conserva à la fois sa vigueur primitive et ses formes bien dessinées mais sauvages, en même temps que, grâce à sa mélodie ionienne, elle se pliait à tous les besoins et à toutes les recherches d'une civilisation plus avancée, telles sont les causes principales de la supériorité de cette langue sur toutes les langues du monde. Et puis elle a été parlée par des hommes de génie, et ce sont ceux-là qui font la gloire de tout langage humain. Et puis, ces mêmes chefs-d'œuvre, une fois qu'ils étaient faits, les hommes étaient obligés de les confier à leur mémoire. La poésie ayant précédé l'art d'écrire, les peuples, qui pourtant voulaient conserver ces chants primitifs, leurs vrais titres de noblesse, leur prêtaient une oreille d'autant plus attentive, que le poète qui chantait aujourd'hui, le lendemain pouvait mourir. Ainsi les peuples s'imprégnaient de poésie ; ainsi ils ne confiaient pas au papier ce que ne pouvait pas contenir leur mémoire paresseuse. Les poésies d'Homère

ne furent transcrites pour la première fois que cinq cents ans après Homère; pendant cinq cents ans la génération qui partait pour un monde meilleur laissait l'*Iliade* et l'*Odyssée* à la génération suivante, afin qu'à son tour elle transmît ce trésor de poésie à la génération qui allait naître. Le moyen à un poète de n'être pas populaire à ce prix-là!

Homère n'est donc, à tout prendre, qu'un poète de la seconde période de la poésie grecque. Il arriva dans une civilisation déjà faite, au milieu de peuples guerriers et pasteurs; il est le chantre d'une guerre longue et difficile : mais ce n'est déjà plus le poète inspiré des dieux, en commerce direct avec la divinité, et qui chante pour provoquer sa bienfaisance ou pour apaiser sa colère. Toutefois, bien qu'il appartienne aux peuples de la terre, puisque à présent il célèbre des hommes de la terre, le poète est encore un homme divin; il est toujours l'enfant des dieux, le favori des Muses. Il s'assied au banquet des rois; il a sa place marquée aux pieds des autels les jours de fête. Le

poète, dans ce temps-là, est un législateur vagabond, qui porte en tous lieux l'oubli des injures, la reconnaissance aux dieux, l'amour de ses devoirs; il enseigne la jeunesse, il encourage le vieillard, il réprimande le vice, il récompense la vertu. Il s'en va dans tous les pays recueillant les traditions des temps passés, arrachant à l'oubli le nom des grands hommes, célébrant tous les hauts faits qu'on lui raconte. Il est la providence visible de ce monde primitif qui ne sait que prêter l'oreille à toutes les merveilles dont on lui fait l'histoire. Il sait la généalogie des dieux et des héros; il vous dira l'origine du monde et comment se sont illustrées les familles les plus illustres. Faites place au nouveau poète qui vous vient, heureux peuples de l'Hélénie! celui-là chante plus haut que Linus; il est plus savant qu'Orphée. Il a laissé l'ode derrière lui, il arrive avec la poésie épique! Il vous dira mieux qu'une prière, il vous dira une histoire, et quelle histoire! la guerre de Troie, depuis le jugement de Pâris et l'enlèvement d'Hélène jusqu'à la mort d'Hector.

Le premier de tous les poètes modernes de la Grèce antique, le plus grand poète du monde, c'est Homère.

LA TEMPÊTE.

Deux jeunes enfans, les enfans du berger Glaucus, gardaient leurs troupeaux sur le rivage, non loin de l'île de Chio. La mer grondait au loin, le ciel était chargé de nuages. — Viens, ma sœur, disait le jeune Mentès à sa sœur Phémia, viens, faisons rentrer nos troupeaux dans l'étable; ne vois-tu pas venir l'orage? viens, cherchons un abri dans la cabane de notre père et de notre mère, qui nous attendent. — Disant ces mots, le jeune berger aux pieds légers rassemblait son troupeau, merveilleusement aidé par ses chiens à la voix retentissante.

Et en effet, la mer devenait de plus en plus terrible; le ciel était en feu, les nuages se brisaient contre les nuages, et les deux enfans allaient partir avec leur troupeau, quand Phémia, la jeune belle Grecque,

aux yeux bleus et au langage éolien, dit à son frère Mentès:

— Ne vois-tu pas une barque entre les vagues, mon frère? vois-tu comme elle s'agite! tantôt elle touche le ciel! tantôt on dirait qu'elle va se perdre dans les enfers! c'est Jupiter sauveur, c'est Apollon hospitalier qui nous l'envoie! Ne partons pas encore; qui sait si en même temps que nous ramènerons à notre père et à notre mère nos belles génisses et nos moutons à la longue toison, nous ne leur ramènerons pas aussi quelques voyageurs jouets de l'orage! — Ainsi parlait Phémia à son jeune frère Mentès.

Cependant la barque approchait avec peine du rivage; les matelots faisaient force de rames; à la fin ils touchèrent le sable : la barque s'arrêta un instant; puis soudain elle repartit comme l'éclair pour rejoindre un vaisseau qui l'attendait en pleine mer. Le vaisseau et la barque disparurent en même temps aux yeux des deux enfans étonnés.

L'orage avait recommencé de plus belle. Le troupeau se met en route en toute

hâte. Le jeune Mentès appelle ses chiens : ici, Cerbère! à moi, Minos! mais les chiens sont bien loin; ils aboient sur le rivage où vient d'aborder la barque. Quelle voix terrible! Aussitôt Mentès se précipite à la suite de ses chiens; il accourt, il arrive: il était temps. Sur le bruyant rivage un vieillard, qu'il n'avait pas vu et que la barque avait laissé, se tenait debout, immobile, attendant la volonté du Ciel. L'aspect de ce vieillard était noble et imposant, bien que toute sa personne fût chargée de misère et de pauvreté. Ses longs cheveux blancs, sa barbe blanchie comme ses cheveux, ses yeux fermés à la lumière du jour, car il était aveugle, l'orage qui grondait au-dessus de sa tête, la mer qui mugissait à ses pieds, comme si elle eût été furieuse d'avoir laissé échapper sa proie, les deux grands chiens tout prêts à le dévorer à son premier pas pour s'enfuir, telle était la pénible situation de ce vieillard. Cependant, même au milieu de sa mauvaise fortune il gardait un visage serein; il savait que tous les maux viennent des immortels, et qu'un homme en ce

monde n'en peut porter au-dessus de ses forces : résigné à la volonté de Jupiter, le vieillard attendait.

Tout à coup arrive le jeune berger Mentès, suivi, quoique de loin, par sa sœur Phémia. — Ici Cerbère! ici Minos! criait le berger; en même temps il frappait ses chiens de son bâton noueux; puis, abordant le vieillard avec un air de compassion, que celui-ci comprit tout de suite, bien qu'il fût aveugle: — Noble étranger, lui dit-il, quelle triste fortune t'a conduit seul et pauvre sur ces rivages? Mais ce n'est pas le lieu de t'interroger, l'orage gronde; viens, appuie ta main sur mon épaule, je vais te conduire à la maison de mon père, le berger Glaucus, qui te prodiguera tous les soins de l'hospitalité.

— Mon fils, dit le vieillard, car à votre voix et aussi à votre bonté je devine que vous êtes dans la première jeunesse, Jupiter n'abandonne jamais les siens. Je suis un vieillard pauvre et aveugle, un chanteur qui chante ses vers, comme vous pouvez le voir à ce bâton sans écorce que je porte à la main. J'étais parti de

Phocée pour me rendre à Chio; mais voilà que dans le voyage les matelots ne m'ont pas voulu mener plus loin me voyant si pauvre. Mais je bénis le Ciel de leur dureté, puisque je suis tombé entre vos mains.

Disant ces mots, le vieillard s'appuyait d'une main légère sur le jeune berger Mentès; car, tout vieux qu'il était, il était encore fort et robuste. C'était un homme qui avait beaucoup voyagé et dans toutes sortes de pays lointains; il avait vu l'Égypte et l'Italie; il s'était assis sur les ruines de Troie; il avait parcouru toute la Grèce, allant d'une ville à l'autre, chantant ses vers parmi les hommes, tantôt honoré comme un Dieu, tantôt traité comme un vagabond. Dans toutes ces fortunes diverses il avait conservé une ame égale.

Le vieillard et les deux enfans, et le troupeau, et les deux grands chiens, maintenant dociles, eurent bientôt gagné la cabane de Glaucus. Glaucus et sa femme, voyant venir l'orage, avaient allumé un grand feu pour leurs enfans, et les serviteurs avaient préparé le repas du soir. Étranger, dit Glaucus, soyez le bien-venu

sous mon toit! amené par mes deux enfans, vous n'en serez que mieux reçu; les hôtes tels que vous sont envoyés par Jupiter. Entrez, prenez la meilleure place au foyer! Toi Phémia, fais chauffer l'eau tiède pour laver les pieds de notre hôte. Entrez, mon hôte! — Et en un clin d'œil Phémia eut lavé les pieds du vieillard. Bientôt on apporta la table chargée de mets. Les serviteurs s'empressent. Le vin coule dans les coupes, conservé dans les vieilles amphores. Glaucus sert à son hôte les meilleurs morceaux d'un agneau rôti; il lui offre le dos et la graisse. Cependant au dehors l'orage éclate; la pluie tombe en torrens, le vent mugit, la foudre gronde. Les bergers, saisis de crainte, lèvent vers le ciel leurs cœurs reconnaissans!

Après le repas, Glaucus dit à son hôte: — Nous vous avons préparé la toison la plus douce de nos brebis et nos peaux les plus riches pour votre lit. Que le sommeil verse sur vous ses pavots les plus propices! Bonne nuit, mon hôte! — et en même temps toute la famille fit au vieillard les adieux du soir.

L'ILIADE.

Ce vieillard c'était Homère. On ne sait ni quel est son pays, ni quel est son père. Les uns le font naître en Égypte, en Orient, et vraiment, c'est là un poète oriental; ils lui donnent pour mère une prêtresse de la déesse Isis. Le miel fut sa première nourriture. Il était encore au berceau, que les tourterelles venaient s'abattre sur sa jeune tête et la rafraîchir de leurs ailes caressantes. Les autres disent qu'Homère est né dans la Grèce, à Smyrne, 168 ans après le siége de Troie, 622 ans avant l'expédition de Xerxès. Cette fois il est le fils d'un maître d'école. Mais, quelle que soit sa naissance, toujours est-il vrai qu'il fut pauvre, errant, sans asyle, sans famille: grand homme, perdu au milieu de ces peuples de la Grèce, dont il créait le génie. Mais qu'importe au poète? la muse le soutient dans tous les revers; il se suffit à lui-même; il entend une voix intérieure qui lui crie : l'avenir est à toi.

Le vieil Homère passa une nuit paisible sous le toit de son hôte, et le lendemain, quand les jeunes enfans se réveillèrent, ils le trouvèrent assis sous un laurier, l'arbre chéri d'Apollon.

— Bon jour, enfans, leur dit-il, vous avez cru surprendre encore plongé dans le repos celui qui ce matin a fait silence pour protéger votre repos. Hélas! cela est trop juste que l'enfant dorme et que le vieillard soit éveillé. La vie est à l'enfant; elle lui tend les bras, elle l'appelle avec un sourire; mais à nous, elle nous échappe, et c'est en vain que nous la retenons de toutes nos forces. Nous avons si peu de soleils à voir, que chaque matin nous venons le saluer en pensant que peut-être c'est pour la dernière fois. Bon jour donc, mes enfans! voyez! le ciel est calme aujourd'hui; le soleil nous jette ses rayons les plus doux; l'oiseau chante, le ruisseau murmure, les hautes montagnes se couvrent de teintes roses; heureux enfans que vous êtes, vous voyez le monde, vous touchez le ciel de vos regards! Moi je suis plongé dans une nuit éternelle! Et cepen-

dant, tout aveugle que je suis, j'aime le matin à sentir lever l'aurore; j'aime à midi à comprendre que le char du soleil roule au-dessus de nos têtes; j'aime le soir à entendre par le silence que le crépuscule descend des montagnes dans la vallée. Mon ame n'est pas aveugle; je vois toute chose avec mon ame; je vous vois tous les deux, mes sauveurs; vous Mentès, vous Phémia, mes deux enfans que je veux mettre dans mes vers.

—Mon père, dit Phémia, et en même temps elle rougissait, tu nous as dit que tu étais un de ces hommes favorisés des dieux, qui chantent les hauts faits des dieux et des hommes, poètes inspirés, qui portent partout avec eux sur la terre la sainte poésie, fille du ciel! Chante-nous, je t'en prie, chante-nous tes vers; chante à tes enfans l'histoire des héros et des dieux; jette cette bénédiction sur la maison de ton hôte; nous t'en prions, ô mon père, au nom de ton maître Jupiter, au nom de ton père Apollon! — Ainsi parla la jeune Phémia. Le vieillard lui répondit en souriant:

— Ce que tu demandes, ma fille, est juste et honorable. Je ne serais pas ton hôte, que tu aurais encore le droit de me faire cette prière; car c'est le devoir du poète de dire ses chants à la terre. Sois donc en paix, ô ma fille! Conduis ton troupeau au rivage; peut-être y trouveras-tu encore quelque malheureux à sauver. Moi, cependant, j'aurai le temps de me recueillir, et, le soir venu, ta famille réunie sur le seuil, je vous raconterai la longue histoire des malheurs de Troie, de la gloire des Grecs, de la rivalité des dieux; je ferai entendre à ton oreille des noms inconnus qui sont de grands noms, Achille, Agamemnon, Hector, Pâris. —

Ainsi il parla. Phémia et son frère conduisirent leurs troupeaux vers le rivage, où ils trouvèrent les débris du vaisseau inhospitalier qu'ils avaient vu la veille et que la tempête avait brisé dans la nuit. Ainsi les dieux, en brisant les matelots contre le rocher, s'étaient déclarés pour le vieillard.

Le soir venu, toute la famille du berger Glaucus, ses serviteurs, ses amis et ses

voisins, qu'il avait conviés à cette fête de la poésie, étaient réunis sur le seuil de la cabane, attendant avec anxiété les paroles du vieillard.

En ce moment le vent faisait silence; le soleil se couchait là-bas derrière la montagne; l'arbre se balançait mollement dans l'air, jetant de tous côtés sa fraîcheur et son murmure; toute la famille était assise devant la cabane sur un banc de gazon. Leur hôte était assis sur le fauteuil de chêne; à ses pieds se trouvaient les deux petits enfans, qui le regardaient avec tendresse. Il y eut alors un de ces instans de silence qui veulent dire tant de choses dans les momens solennels de la vie. Enfin, quand tous se furent recueillis, les uns pour entendre, et le vieillard pour réciter ses vers, le grand poète commença en levant les yeux vers le ciel, comme s'il eût pu voir l'étoile brillante qui resplendissait là-haut et jetait en souriant sa pâle clarté sur le front inspiré du poète.

CHANT PREMIER.

Muse, dit-il, chante la colère d'Achille, fils de Pélée; car Achille l'a dit à Agamemnon, le roi des rois, le jour où celui-ci lui enleva Briséis sa captive : « Toi que l'ivresse égare, qui as à la fois les yeux d'un dogue et le cœur d'une biche, jamais tu n'osas combattre à la tête des peuples, ni te placer dans une embuscade avec les chefs de l'armée; ces périls te semblent la mort. Sans doute, il est bien préférable de parcourir le vaste camp des Grecs, et d'enlever sa récompense à celui qui ose te contredire. Roi qui es le fléau du peuple, parce que tu commandes à des lâches, tu m'auras outragé pour la dernière fois. Je le jure, inviolable serment! je jure par ce sceptre qui désormais ne poussera ni rameaux ni feuillage, qui ne reverdira plus, depuis que, séparé du tronc sur les montagnes, le fer l'a dépouillé de ses feuilles et de son écorce; par ce sceptre que portent aujourd'hui dans leurs mains les fils des Grecs, chargés par Jupiter de maintenir les lois; je jure, et ce serment te sera funeste, que bientôt un grand désir de retrouver Achille s'emparera de tous les Grecs; et toi, malgré ta douleur, tu ne pourras les secourir, lorsqu'en foule ils tomberont expirans sous les coups de l'homicide Hector. Alors,

dans ta colère, ton cœur sera déchiré pour avoir outragé le plus brave des Grecs. »

Ainsi a parlé Achille, le fils de Pélée : c'est en vain que le roi de Pylos, le sage Nestor, prévoyant les malheurs de cette colère, s'avance pour les prévenir; la voix de Nestor n'est pas écoutée. Achille retourne dans sa tente avec ses compagnons et son ami Patrocle. A peine est-il arrivé, qu'il voit entrer les envoyés d'Agamemnon redemandant Briséis.

En les voyant, il est saisi de douleur; eux, remplis de crainte et de respect pour le héros, s'arrêtent, sans lui parler, ni l'interroger; mais Achille découvre leur secrète pensée, et dit :

« Salut, hérauts, ministres de Jupiter et des hommes; approchez, ce n'est point vous qui m'outragez, mais Agamemnon, lui qui vous envoie pour m'enlever la belle Briséis. Va, noble Patrocle, conduis-la hors de ma tente : qu'ils reçoivent et emmènent ma captive. Et vous, hérauts, soyez mes témoins devant les dieux, devant les hommes, et devant ce roi barbare, si jamais il a besoin de mon bras pour écarter une affreuse ruine loin des autres guerriers; saisi d'une aveugle rage, il ne considère ni le passé ni l'avenir, pour assurer le salut des Grecs quand ils combattront autour de leurs navires. »

A l'instant Patrocle obéit aux ordres de son ami;

il conduit la belle Briséis hors de la tente, la remet aux mains des hérauts, qui retournent vers les vaisseaux des Grecs; et la jeune captive les suit à regret. Alors Achille, en pleurant, s'assied, loin de ses compagnons, sur les rivages de la mer blanchissante, et jette ses regards sur l'Océan.

De ce jour le fils de Pélée resta seul dans sa tente. On ne le voyait plus se mêler aux assemblées des héros, ni paraître dans les combats, son cœur était consumé de tristesse au sein du repos; car il brûlait d'ardeur pour la guerre et pour les alarmes.

Cependant les dieux s'assemblent dans le ciel. Les dieux sont divisés dans le ciel comme les hommes sur la terre; les uns prennent la cause des Grecs, les autres veulent combattre pour les Troyens. Jupiter est au ciel, Achille est sur la terre. Sur la terre, comme au ciel, tout se prépare pour un grand événement.

CHANT II.

Les dieux et les guerriers, durant toute la nuit, se livraient au repos; Jupiter seul ne goûtait point les douceurs du sommeil; il agitait en son sein comment il honorerait Achille, et renverserait, près de leurs navires, les nombreux bataillons des Grecs. Le dessein qui, dans sa pensée, lui semble

préférable, est d'envoyer au fils d'Atrée un songe trompeur. Il l'appelle, et lui adresse aussitôt ces paroles :

« Va, songe trompeur, vers la flotte des Grecs, pénètre dans la tente d'Agamemnon, et rapporte-lui fidèlement les ordres que je te confie; dis-lui d'armer à l'instant tous les Grecs; dis-lui qu'aujourd'hui même il s'emparera de la ville de Troie.» Et le songe obéit aux ordres de Jupiter; il porte à l'ame d'Agamemnon les menteuses promesses. Insensé! Il ignorait les projets de Jupiter. Cependant le roi se lève pendant que la voix divine résonne encore à ses côtés. Il prend une tunique d'un tissu moelleux et d'une éclatante beauté, qu'il revêt pour la première fois; il jette autour de lui son large manteau, attache à ses pieds de riches brodequins, suspend à ses épaules un glaive où l'argent étincelle, et, saisissant le sceptre incorruptible de ses pères, il marche vers les navires des Grecs.

Déjà l'aurore, remontant dans le vaste Olympe, annonçait le jour à Jupiter et à tous les immortels, lorsque Agamemnon envoie les hérauts, à la voix sonore, pour convoquer l'assemblée des Grecs valeureux.

Voilà ce que leur dit le roi des rois : « Allez prendre le repas, et ensuite rassemblons-nous pour combattre; aiguisez les lances, préparez les bou-

chiers, donnez une abondante pâture à vos coursiers agiles, visitez les chars avec soin, disposez tout pour la bataille; que cette journée toute entière soit consacrée au cruel Mars : il n'y aura point de relâche, pas un seul moment de repos, jusqu'à l'heure où la nuit viendra suspendre l'ardeur des combattans. Que la courroie qui soutient l'immense bouclier soit trempée de sueur; que la main se fatigue à lancer le javelot; et que le coursier, traînant le char étincelant, soit aussi baigné de sueur : alors, si je vois un seul d'entre vous s'éloigner des combats, ou rester près des vaisseaux, il n'échappera point aux chiens et aux vautours. »

Ainsi que d'abondans essaims de mouches errent sans cesse dans l'étable du berger, au retour de la saison nouvelle, lorsque le lait coule dans les vases; de même les Grecs, à la longue chevelure, sont répandus dans la plaine, brûlant de marcher contre les Troyens.

Comme les pasteurs, sans peine, reconnaissent leurs immenses troupeaux de chèvres confondus dans les pâturages; ainsi chacun des chefs dispose ses guerriers pour les mener au combat; parmi eux se distingue le puissant Agamemnon; il a les traits et le regard foudroyant de Jupiter, la taille de Mars et la poitrine de Neptune : tel, au milieu d'un grand troupeau, un taureau superbe s'élève et domine les génisses rassemblées autour de lui;

ainsi Jupiter place, en ce jour, le fils d'Atrée au-dessus d'un grand nombre de héros.

Et la bataille commence, tous les Grecs s'avancent, conduits par leurs chefs; de leur côté les Troyens sortent de leur ville, avertis par Iris, la messagère du ciel.

CHANT III.

Le beau Pâris, semblable à un dieu, paraît à la tête des Troyens; il provoque les plus illustres Grecs; mais à la vue de Ménélas, qui s'avance enflammé de colère, le beau Pâris est frappé de terreur, et il se réfugie parmi ses compagnons, pour éviter la mort.

« Misérable, s'écrie Hector, homme vain de ta beauté, guerrier efféminé, vil séducteur, plût aux dieux que tu n'eusses jamais vu le jour, ou que tu fusses mort avant ton funeste hymen! combien ce destin serait préférable à ta honte et à ton opprobre! quel sujet de risée pour les valeureux Grecs, qui, parce que tu es beau, te croyaient un vaillant guerrier! Mais tu n'as dans le cœur ni force, ni courage; pourquoi, si tu n'es qu'un lâche, traverser avec tes compagnons de vastes mers sur tes vaisseaux rapides, te mêler aux nations étrangères, et enlever d'une terre éloignée

cette femme si belle, épouse et sœur de héros belliqueux? Pourquoi faire ainsi le malheur de ton père, de ta patrie, de tout un peuple, la joie de nos ennemis, et ton propre déshonneur? Que n'attendais-tu le vaillant Ménélas? Tu aurais appris de quel héros tu retiens l'épouse chérie. A quoi t'aurait servi ta lyre, et ces dons de Vénus, ta chevelure, et ta beauté, alors qu'il t'eût traîné dans la poudre? Va, les timides Troyens auraient dû déjà te couvrir d'un vêtement de pierre, pour te punir de tous leurs maux. »

Dans les murs de Troie la belle Hélène est saisie du désir de voir le combat des Troyens et des Grecs; elle se couvre d'un voile brillant, et elle sort de son palais suivie de ses femmes. Bientôt elle arrive aux portes de Scée, au-dessus desquelles les anciens du peuple étaient assis; car la vieillesse les retenait éloignés des combats; mais il discouraient avec sagesse. Semblables à des cigales qui, sur la cime d'un arbre, font retentir la forêt de leurs voix harmonieuses, les chefs des Troyens étaient assis au sommet de la tour. Quand ils virent approcher Hélène, ils dirent entre eux, à voix basse :

« Ce n'est pas sans raison que les Troyens et les Grecs valeureux supportent, pour une telle femme, tant de maux, et depuis si long-temps; elle est belle comme les déesses immortelles; mais, mal-

gré sa beauté, qu'elle retourne dans les vaisseaux des Grecs, de peur qu'en restant davantage, elle ne perde et nous et nos enfans. »

La bataille était alors dans toute sa fureur. Le vieux Priam se fait nommer par Hélène tous les chefs de la Grèce qui se distinguent dans la mêlée. Agamemnon, Ulysse, Ajax, Idoménée : tout à coup d'un commun accord la bataille est suspendue; les deux armées restent en présence, remettant leur cause aux chances d'un combat entre les deux guerriers auteurs de cette guerre. Du côté des Troyens, c'est Pâris qui doit combattre : c'est Ménélas qui doit combattre pour les Grecs. Ainsi l'ordonne Jupiter.

Ici le vieil Homère, qui s'est arrêté complaisamment à l'arrivée de la belle Hélène, et qui lui a souri, lui aussi, comme les autres vieillards, se met à raconter le grand combat entre Pâris et Ménélas. Les petits enfans, qui sont aux pieds du poète, le regardent avec plus d'attention.

Cependant Hector, fils de Priam, et le divin Ulysse, mesurent d'abord le champ du combat; ils agitent ensuite les sorts dans un casque d'airain, afin de savoir qui, le premier, lancera son

javelot, et les deux peuples, les mains élevées vers le ciel, prient ainsi :

« O puissant Jupiter, qui règnes sur l'Ida, Dieu plein de grandeur et de gloire, fais que l'auteur de tant de maux descende aujourd'hui dans les demeures de Pluton ; et toi, préside à notre alliance et à la foi des sermens ! »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, le vaillant Hector agite de nouveau le casque, en détournant les yeux ; le sort désigne Pâris : tous les soldats, assis, gardaient les rangs ; près d'eux reposent leurs armes, aux couleurs variées. Alors le divin Pâris, l'époux d'Hélène, à la blonde chevelure, se revêt d'une armure brillante ; il entoure ses jambes de riches brodequins, que fixent des agrafes d'argent ; il place sur sa poitrine la cuirasse de son frère Lycaon, qui s'adapte à sa taille ; il suspend à ses épaules un glaive où l'argent étincelle, et s'arme d'un large et solide bouclier ; il couvre sa tête d'un casque, soigneusement travaillé, ombragé d'une épaisse crinière, et surmonté d'une aigrette, aux ondulations menaçantes ; enfin il saisit une forte lance, que sa main soulève sans effort : le vaillant Ménélas s'est aussi revêtu d'une armure superbe. Tous deux, loin de la foule s'étant armés ainsi, s'avancent au milieu des guerriers, en se jetant des regards terribles. A leur aspect, les Grecs et les Troyens sont saisis de terreur ; cependant, près

l'un de l'autre, les héros s'arrêtent dans le champ mesuré, en agitant leurs lances, et animés d'une égale fureur : Pâris, le premier, envoie sa longue javeline; elle frappe le vaste bouclier d'Atride, sans rompre l'airain, la pointe se recourbe sur l'épais bouclier; ensuite Ménélas lance son javelot, en invoquant le grand Jupiter :

« Père des dieux, fais que je punisse un injuste agresseur, le sacrilége Pâris; qu'il tombe sous mes coups, et qu'à l'avenir tout homme tremble d'outrager celui qui le reçut avec bonté! »

Soudain, brandissant son javelot, il le lance, et frappe l'immense bouclier du fils de Priam; le trait perce le brillant airain, pénètre la riche cuirasse, et déchire la tunique près du flanc; Pâris s'incline, et se dérobe au noir trépas; alors Atride, armé de son épée étincelante, lève le bras, atteint le sommet du casque; mais le fer, brisé en éclats, s'échappe de sa main. Dans sa douleur, les yeux vers le ciel :

« O Jupiter, dit-il, tu es le plus injuste des dieux; j'espérais enfin me venger de l'exécrable Pâris, et mon épée se rompt dans mes mains, et ma lance inutile n'a pu le frapper. »

Furieux, il s'élance, saisit la longue crinière du casque, et, tenant son ennemi le front baissé, il l'entraîne vers les Grecs; la courroie, ornée d'une épaisse broderie, et qui retient le casque

au-dessous du menton, serrait le cou délicat de Pàris; il était près d'être étouffé; Ménélas l'eût entraîné sans doute, et se fût couvert d'une gloire immortelle, si, à cette vue, la fille de Jupiter, Vénus, n'eût aussitôt rompu la courroie, dépouille d'un taureau vigoureux; le casque vide suit la main du guerrier, qui, le faisant tourner avec violence, le jette au milieu des Grecs valeureux; ses fidèles compagnons le relèvent à l'instant. Ménélas se précipite de nouveau, brûlant d'égorger son ennemi de sa lance d'airain; mais Vénus enlève Pàris sans effort, tant est grande la puissance des dieux! Elle l'enveloppe d'un épais nuage, et le transporte dans la chambre de l'hyménée, où s'exhalent de suaves parfums.

CHANT IV.

Les dieux sont au ciel dans les brillans palais de l'Olympe, qui boivent à longs flots l'ambroisie dans des coupes d'or. Minerve et Junon protègent Ménélas, Vénus protège le beau Pàris. Le père des dieux et des hommes, Jupiter, à la prière de Junon, envoie Minerve parmi les Troyens, pour les pousser à rompre les premiers envers les Grecs la foi des sermens. C'est en vain que Ménélas a vaincu Pàris, le Troyen Pindarus, poussé par

Minerve, saisit son arc brillant, fait avec les cornes d'une chèvre sauvage, et il le pose à terre en s'inclinant. Ses compagnons le couvrent de leurs boucliers. Pindarus adapte le dard cruel à la corde, et jure au puissant Apollon d'immoler une hécatombe de jeunes agneaux, quand il retournera dans les remparts de la divine Zélée. Ensuite il prend la corde et la flèche, les attire à lui jusqu'à ce que le nerf touche à la mamelle et que la pointe du trait repose sur l'arc. A peine a-t-il tendu cet arc immense et recourbé, que l'arme retentit, la corde frémit avec un bruit terrible, et la flèche vole impatiente de pénétrer dans la foule.

Mais, ô Ménélas, les dieux immortels ne t'abandonnèrent point, et surtout la puissante fille de Jupiter : debout devant toi, elle ralentit le trait mortel, et en préserva ton sein. Ainsi une tendre mère écarte la mouche importune loin de son fils, lorsqu'il goûte un doux sommeil; la déesse elle-même dirige le dard là où des anneaux d'or retiennent le baudrier qui forme en cet endroit une double cuirasse. La flèche acérée atteint et déchire le baudrier superbe, et pénètre la cuirasse éclatante; une forte ceinture d'airain que portait le héros, rempart contre les traits, qui souvent le garantit de la mort, est elle-même percée, et le dard effleure légèrement la peau. Soudain un

sang noir s'échappe de la blessure. Ainsi lorsqu'une femme de Carie ou de Méonie a teint en pourpre l'ivoire qui servira de mors aux coursiers, elle place cet ornement dans sa demeure; plusieurs guerriers le désirent, mais, destiné à un prince, il sera tout à la fois la parure du coursier et la gloire de son maître; de même, ô Ménélas, tes jambes superbes sont teintes d'un sang qui coule jusqu'à tes pieds. Le grand Agamemnon frissonne de terreur en voyant couler le sang de la blessure; l'intrépide Ménélas a frissonné lui-même. Cependant, quand il découvre que les crochets acérés du dard et le nerf qui attache au bois le fer aigu n'ont point pénétré, le courage renaît dans son cœur.

En même temps les phalanges troyennes s'avancent recouvertes de leurs boucliers; les Grecs rappellent tout leur courage. Agamemnon parcourt les rangs, distribuant la louange ou le blâme. Arrivent alors les deux Ajax comme deux nuages précurseurs de la tempête; le sage Nestor, oracle harmonieux de Pylos, forme les rangs de ses soldats; non loin de là paraît le prudent Ulysse; arrivent enfin Diomède et Sthélénus; les rangs pressés des Grecs se succèdent comme les vagues de l'Océan. Chaque prince commande à ses soldats, ceux-ci restent muets.

Dès que les deux armées se sont rencontrées

dans la plaine, déjà se confondent et les boucliers et les lances et la rage des guerriers étincelans d'airain; les boucliers se heurtent avec un horrible fracas; de toute part les cris des vainqueurs se mêlent à la voix des mourans, et des flots de sang rougissent la terre; ainsi, lorsque des torrens impétueux, s'élançant des montagnes, roulent leurs ondes furieuses dans la vallée, et de leurs sources abondantes se précipitent dans un profond abyme, le pasteur, au sommet des monts, entend de loin ce bruit redoutable; ainsi du sein des armées s'élèvent et les clameurs et l'épouvante.

Quel carnage! que de héros tombent des deux parts! Elphébus le Troyen tombe sous les coups du Grec Agathos: le beau Simoïsius est frappé par Ajax, fils de Télamon. Hélas, sa mère, venant de l'Ida, où elle avait accompagné ses parens lorsqu'ils visitaient leurs bergeries, l'enfanta sur les rivages du Simoïs, et de là il fut appelé Simoïsius. Hélas! il ne paya point à ses parens chéris les soins de son enfance, et sa mère ne le verra plus.

CHANT V.

Cependant, au fort de la mêlée, Minerve rencontre le dieu Mars : « Mars, Mars, fléau des humains, dieu souillé de sang, destructeur des remparts, jamais ne laisserons-nous combattre seuls

les Grecs et les Troyens. Que Jupiter décide lequel de ces deux peuples il veut combler de gloire. Éloignons-nous; redoutons la colère de Jupiter. »

Ainsi parle Minerve. Mais la bataille recommence de plus belle. Phériclès, l'habile ouvrier, élève de Palcar, tombe sous les coups de Mérion, le fer pénètre au-dessous de l'os jusque dans les entrailles; Mégès immole Pédiée, fils d'Agénor, la lance s'enfonce dans la gorge, déchire la langue, et le Troyen, en tombant sur l'arène, serre entre ses dents le froid airain.

Mais le plus vaillant de tous, celui qui immole le plus d'ennemis, c'est Diomède, le fils de Tydée; il s'élance à la tête de l'armée : tel, franchissant une haie, un lion blessé légèrement par un berger qui gardait ses brebis dans un fertile pâturage, loin d'être terrassé, sent accroître ses forces; le pasteur n'ose plus secourir son troupeau; il se réfugie au fond de l'étable, les brebis délaissées sont saisies de crainte; elles fuient pressées les unes contre les autres, et le lion avide se précipite dans la vaste bergerie : tel l'ardent Diomède s'élance dans la foule des Troyens.

Tout cède à Diomède, il entasse des montagnes de morts. En vain Énée le Troyen, fils de Vénus, dirige contre Diomède ses chevaux et ses chars; Diomède pousse au Troyen, d'un coup de javelot il abat Pandarus; le trait guidé par Minerve s'en-

fonce près des narines, au-dessous de l'œil, et la pointe ressort au-dessous du menton. A cette vue Énée s'élance pour enlever aux Grecs le corps de Pandarus. Diomède, voulant arrêter Énée, saisit une pierre. O prodige! deux hommes de nos jours ne la porteraient pas. Diomède l'enlève sans effort, il la jette contre Énée, il le frappe en dessous du flanc. L'os est brisé, les deux nerfs rompus, et la pierre raboteuse a déchiré la peau. Le Troyen tombe sur ses genoux; de sa forte main il s'appuie sur la terre, et une nuit sombre enveloppe ses yeux.

En ces lieux, sans doute, aurait péri Énée, roi des hommes, si la fille de Jupiter ne l'eût aperçu, Vénus, sa mère, qui le conçut du pasteur Anchise. Aussitôt elle coule ses bras plus blancs que la neige autour de son fils chéri; elle le couvre des plis de son voile éclatant, en fait un rempart contre les traits, de peur qu'un des cruels enfans de Danaüs ne le frappe dans le sein, et ne lui ravisse le jour.

Ainsi la déesse arrachait son fils aux dangers de la guerre. Mais Diomède poursuivait Cypris de son fer étincelant; il ne voyait en elle qu'une divinité timide, et non l'une de ces déesses qui président aux combats des héros, telles que Minerve, ou Bellone, fléau des cités. A peine l'a-t-il atteinte à travers la foule, que, se précipitant avec furie,

le fils du magnanime Tydée alonge sa lance, et le fer acéré blesse légèrement la main délicate de Vénus. L'arme cruelle perce le voile divin, tissu par les Grâces elles-mêmes, et déchire la peau dans l'intérieur de la main, à l'origine des doigts. Aussitôt s'échappe le sang immortel de la déesse; vapeur éthérée qui coule dans le sein des dieux fortunés, eux qui ne se nourrissent point des fruits de la terre, et que le vin n'a jamais désaltérés; aussi n'ont-ils point un sang grossier comme les hommes, et nous les appelons immortels. Vénus, en poussant un cri d'effroi, loin d'elle rejette son fils; mais le brillant Apollon le protége de sa main divine, le couvre d'un nuage d'azur, de peur qu'un des cruels enfans de Danaüs ne le frappe dans le sein, et ne lui ravisse le jour.

Qui pourrait dire où se serait arrêté Diomède dans cette fatale journée? Heureusement Hector, le fils de Priam, arrive poussé par le dieu Mars. Aussitôt Hector s'élance de son char vêtu de ses armes. En même temps Énée reparaît plein de vie; en même temps du côté des Grecs accourent Ulysse, Ajax et Diomède; plus que jamais le combat est sanglant et terrible : on se presse, on se pousse, on se tue, les deux armées font des prodiges de vaillance; cependant les Grecs reculent enfin, mais à pas mesurés; c'est une retraite, et non pas une fuite. Minerve, qui

voit du haut du ciel les Grecs reculer devant le dieu de la guerre, monte sur son char, et descend elle-même dans la mêlée. C'est Minerve, qui par la main de Diomède frappe le dieu Mars à l'endroit du flanc qu'entoure la ceinture. Mars est blessé, il pousse un cri terrible; on dirait le cri de neuf à dix mille combattans! Une profonde terreur saisit tout à coup les Grecs et les Troyens, tant fut terrible le cri de ce dieu insatiable de carnage!

Cependant Junon, reine d'Argos, et Minerve, protectrice, retournent dans les palais du grand Jupiter, après avoir éloigné des combats Mars, le fléau des mortels.

CHANT VI.

Le combat, privé des dieux, continue entre les hommes. C'est toujours la même fureur, toujours les mêmes courages, ce sont toujours de nouvelles victimes. Ainsi sous leurs boucliers vous ne distingueriez pas les dieux des hommes. Tantôt ce sont les Grecs, tantôt ce sont les Troyens qui triomphent : Quelle longue et pénible journée! Enfin les Troyens découragés se retiraient dans leurs murs, quand Hélénus, le frère d'Hector, dit à ses frères :

« Vous, Énée, notre ferme espoir, parcourez les armées, ranimez le courage de nos phalanges; toi, Hector, va dans Ilion; dis à ta mère, qui est aussi la mienne, de rassembler les plus vénérables Troyennes dans le temple de Pallas, au sommet de la citadelle : elle ouvrira les portes de la demeure sacrée; elle déposera aux genoux de la blonde déesse le plus grand et le plus riche voile qui soit dans son palais, celui qu'elle préfère; et elle promettra d'immoler dans le temple douze génisses d'un an, qui n'ont point encore porté le joug, si Minerve daigne prendre pitié de notre ville, de nos épouses, de nos tendres enfans, repousser loin de nos murs le fils de Tydée, guerrier farouche, affreux artisan de terreur, et, je pense, le plus terrible de tous les Grecs. Jamais Achille lui-même ne nous inspira tant d'effroi, ce chef des héros, issu, dit-on, d'une déesse. Lorsque Diomède est enflammé de courroux, nul ne peut égaler sa valeur. »

Hector obéit à son frère. A peine est-il arrivé près les portes de Scée, que les femmes et les filles des Troyens s'empressent autour de lui; elles l'interrogent sur leurs enfans, leurs frères, leurs époux, leurs amis; mais le héros commande à toutes d'aller implorer les dieux; car plusieurs d'entre elles étaient menacées de grandes infortunes.

Hector se rend ensuite aux superbes palais de Priam, entourés de riches portiques. Dans ces palais, cinquante appartemens, rapprochés entre eux, étaient revêtus d'un marbre éclatant; là reposaient les enfans de Priam près de leurs épouses chéries; vis-à-vis, et dans l'intérieur des cours destinées aux filles du roi, étaient douze autres appartemens, rapprochés entre eux, et revêtus d'un marbre éclatant, où reposaient les gendres de Priam près de leurs chastes épouses. C'est là que s'offrit à la vue d'Hector sa tendre mère, qui se rendait auprès de Laodice, la plus belle de ses filles. Soudain elle arrête le héros, le nomme, et lui parle ainsi :

« Mon fils, pourquoi quitter les combats, et venir en ces lieux? Sans doute les terribles enfans des Grecs nous accablent et se précipitent autour de la ville; sans doute tu viens ici poussé par le désir d'élever tes mains suppliantes vers Jupiter. Mais attends, je t'apporterai un vin aussi doux que le miel; d'abord tu feras des libations au fils de Saturne, à tous les autres dieux, et tu retrouveras tes forces, si tu veux m'obéir : le vin rend la vigueur à l'homme épuisé de fatigues; et toi, combien ne souffres-tu pas de privations en combattant pour les Troyens! »

« Ne m'apportez pas ce vin délicieux, ô ma mère, répond à l'instant le grand Hector, de peur

que vous ne m'affaiblissiez, et que je ne perde mon courage. Je crains de faire des libations à Jupiter avec des mains impures : l'homme souillé de poussière et de sang ne doit point implorer le puissant fils de Saturne. Mais vous, rassemblez les plus vénérables Troyennes; allez avec les victimes dans le temple de la terrible Pallas, et déposez sur les genoux de la blonde déesse le plus grand et le plus riche voile qui soit dans vos palais, celui que vous préférez. Promettez d'immoler dans le temple douze génisses d'un an, qui n'ont point encore porté le joug, si Minerve daigne prendre pitié de notre ville, de nos épouses, de nos tendres enfans, et repousser loin de Troie le fils de Tydée, guerrier farouche, affreux artisan de terreur. Rendez-vous donc, ô ma mère, dans le temple de la terrible Pallas; moi, j'irai trouver Pàris, je l'appellerai, si toutefois il daigne m'écouter. Ah! que n'est-il englouti dans la terre; le grand roi de l'Olympe lui donna la vie pour la perte des Troyens, de Priam et des enfans de Priam! »

Après avoir réveillé le courage de l'efféminé Pàris, Hector ne veut pas sortir de la ville sans avoir vu sa femme Andromaque et son fils Astyanax. Andromaque n'était pas alors au palais d'Hector; elle était alors gémissante, éplorée, avec son fils et une seule femme au sommet de la tour. Hector

reprend le chemin qu'il a déjà parcouru et que bornent les somptueux édifices de Troie. Il arrive aux portes de Scée; c'était par là qu'il devait se rendre dans la plaine; sa belle épouse accourt et se présente à lui : Andromaque, lorsqu'elle vint au-devant de son époux, une seule femme l'accompagnait, portant sur son sein leur fils bien-aimé, encore dans sa plus tendre enfance; unique rejeton d'Hector, il était semblable à un astre éclatant; son père le nommait Scamandre, mais tous les autres Troyens l'appelèrent Astyanax, car le seul Hector défendait Ilion. Ce héros, arrêtant la vue sur son fils, sourit en silence, tandis qu'Andromaque se tenait près de lui, et répandait des larmes; enfin elle prend la main de son époux, et lui parle en ces mots :

« Malheureux! ton courage te perd; tu es sans pitié pour ce faible enfant, et pour moi, infortunée, qui bientôt serai dans le veuvage; car bientôt les Grecs, en réunissant tous leurs efforts, t'arracheront la vie. Ah! si je dois être privée de toi, tout mon désir est d'être engloutie dans le sein de la terre. Hélas! si tu reçois la mort, il n'est plus de consolation pour moi, il ne me restera que ma douleur : je n'ai plus ni mon père, ni mon auguste mère; le terrible Achille tua mon père lorsqu'il ravagea l'opulente ville des Ciliciens, Thèbes, aux portes élevées, alors il immola Éétion, et ce-

pendant ne le dépouilla point, mais il l'honora dans son cœur; après avoir fait brûler le corps de mon père, encore revêtu d'armes éclatantes, il lui consacra un monument qu'entourèrent d'ormeaux les nymphes des montagnes, filles du puissant Jupiter. J'avais aussi sept frères dans nos palais; mais tous, en un même jour, descendirent dans la nuit éternelle; tous furent exterminés par l'impétueux Achille, alors qu'ils faisaient paître leurs nombreux troupeaux de bœufs et de blanches brebis. Ma mère, qui régnait dans la verte Hypoplacie, fut aussi conduite sur ce rivage par le vainqueur, elle et ses immenses trésors : Achille ne la délivra que pour de riches présens; mais, dans les palais de mon père, elle périt sous les coups de Diane, qui se plaît à lancer des flèches. Hector, tu es pour moi mon père, ma vénérable mère, tu es aussi mon frère, ô toi, mon époux brillant de jeunesse! prends donc pitié de ma douleur, reste au sommet de cette tour, ne laisse pas ton épouse veuve, et ton enfant orphelin; arrête tes soldats près de ce figuier; c'est là, n'en doute pas, que la ville est d'un facile accès, que nos murs peuvent être aisément franchis; trois fois les plus braves des Grecs ont tenté cet assaut, et les deux Ajax, et l'illustre Idoménée, et les Atrides, et le vaillant fils de Tydée, soit qu'un devin habile leur en eût inspiré le dessein, soit que leur valeur

seule eût fait naître cette résolution courageuse. »

« Chère épouse, lui répond le brave Hector, je partage tous les soins qui t'agitent; mais je ne pourrais soutenir la honte aux yeux des Troyens et des chastes Troyennes, si, comme un lâche, je m'éloignais des batailles; et ce n'est pas où m'entraîne mon cœur; toujours j'appris à être brave, et à combattre aux premiers rangs, pour conserver la gloire éclatante de mon père et la mienne. Oui, je le sens au fond de mon ame, un jour périra la ville sacrée d'Ilion, et Priam, et le peuple de ce roi guerrier; mais ni les futurs malheurs des Troyens, d'Hécube elle-même, ni ceux du roi Priam, et de mes frères, qui, nombreux et vaillans, tomberont dans la poudre, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que ta propre destinée, lorsqu'un Grec inhumain t'entraînera toute en pleurs, et te ravira la douce liberté; lorsque, dans Argos, tu seras contrainte d'ourdir la toile pour une femme étrangère, et que, soumise à une dure nécessité, tu iras, malgré ta douleur, puiser l'eau dans les fontaines de Messéide ou d'Hypérée. Alors, en voyant couler tes larmes, chacun dira : C'est donc là cette épouse d'Hector, qui fut le plus vaillant des guerriers troyens quand ils combattaient autour d'Ilion! C'est ainsi qu'ils parleront tous, et tu sentiras renaître plus vivement tes peines en sou-

geant à l'époux qui seul pouvait t'arracher à l'esclavage; mais que je meure, et que la terre amoncelée couvre mon corps, avant que je sois témoin de tes cris et de cet outrage. »

A ces mots, le magnanime Hector s'approche de son fils, et lui tend les mains; mais l'enfant, à l'aspect de son père, se jette dans le sein de sa nourrice en poussant un cri, effrayé de voir l'éclat de l'airain et l'aigrette menaçante qui flottait au sommet du casque; son père chéri et sa mère vénérable sourient de son effroi. Aussitôt le héros découvre sa tête, et pose à terre le casque étincelant; il embrasse son fils bien-aimé, le balance dans ses bras, puis, implorant Jupiter et les autres dieux:

« Jupiter, dit-il, et vous tous, dieux immortels, faites que mon fils soit, ainsi que moi, le plus illustre parmi les Troyens; qu'il soit plein de force et de courage; qu'il affermisse sa puissance dans Ilion; qu'un jour chacun s'écrie : Il est encore plus vaillant que son père. Qu'à son retour des combats il paraisse chargé des dépouilles d'un ennemi vaincu; et puisse alors le cœur de sa mère en tressaillir d'alégresse! »

Il dit, et remet son fils entre les bras de son épouse bien-aimée; elle le reçoit dans son sein parfumé avec un sourire mêlé de pleurs. Hector, en la voyant, est ému d'une douce pitié; il lui tend la main avec bonté, et lui dit:

« Chère Andromaque, ne te livre pas sur mon sort à de trop amères douleurs; aucun guerrier ne peut me précipiter dans la tombe avant l'heure fatale, et nul homme, courageux ou timide, ne peut éviter la destinée que les dieux marquèrent à sa naissance; cependant retourne dans ton palais, reprends tes occupations accoutumées, la toile et le fuseau; distribue leurs tâches à tes femmes; mais, pour les hommes nés dans Ilion, et surtout pour moi, la guerre doit être notre unique soin. »

En parlant ainsi, Hector reprend son casque, ombragé d'une épaisse crinière. Sa tendre épouse se rend à sa demeure, et souvent elle retourne la tête en versant d'abondantes larmes; enfin elle arrive dans le palais de l'intrépide Hector. Là sont rassemblées ses femmes nombreuses; toutes se livrent à de tristes gémissemens; quoiqu'il vive encore, elles pleurent Hector dans l'intérieur de son palais; car elles n'espèrent plus qu'il revienne des combats, et qu'il puisse échapper à la fureur et au glaive des Grecs.

Toute l'assemblée était émue, et la femme de Glaucus, entendant ces vers, embrassa son enfant, et couvrit son jeune visage de ses pleurs.

CHANT VII.

Encore une fois la bataille se ranime. Hector et Pâris sortent des murs, et leur présence enflamme les soldats de plus belle. Hector, voyant tant d'ardeur dans tous les guerriers, s'avance hors des rangs. Il demande qu'un des héros de l'armée grecque sorte des rangs, et vienne le combattre. Les plus valeureux d'entre les Grecs se rassemblent; le sort désigne le grand Ajax, celui qu'ils désiraient tous. « Oui, mes amis, s'écrie Ajax, cette marque est la mienne, et mon cœur s'en réjouit. J'espère triompher d'Hector, vous cependant, tandis que je prendrai mes armes, implorez Jupiter, fils de Saturne, dans le silence de vos cœurs, afin que les Troyens ne vous entendent pas; ou plutôt priez à haute voix, nous ne craignons personne; nul à son gré ne pourra me dompter par force ou par adresse; né et nourri dans Salamine, je ne pense pas être un guerrier novice. »

Il dit : et les peuples adressaient leurs vœux au grand Jupiter; tous s'écriaient en implorant le Ciel :

« Puissant Jupiter, qui règnes sur l'Ida, dieu grand et majestueux, fais qu'Ajax remporte la victoire, et jouisse d'un honneur immortel; cependant, si tu chéris, si tu protèges Hector, du moins

accorde à tous les deux la même force et la même gloire. »

Tandis qu'ils parlaient ainsi, Ajax se couvre de l'airain étincelant. Dès qu'il a revêtu ses armes, il s'élance comme le farouche Mars, lorsque ce dieu allume la guerre parmi des peuples que Jupiter excite à combattre avec toutes les fureurs de la rage : tel paraît le grand Ajax, rempart des Grecs. Il sourit d'un air farouche, et s'avance à grands pas en agitant sa longue javeline. Les Grecs poussent des cris de joie. Le cœur même d'Hector est ému. Hector s'avance, balançant une longue javeline, il la jette contre le bouclier d'Ajax, et frappe la lame d'airain qui recouvre les dépouilles de sept taureaux vigoureux; la pointe aiguë perce les six premières peaux, et s'arrête à la septième. Le noble Ajax, à son tour, lance un long javelot; le dard rapide frappe l'immense bouclier du fils de Priam, perce le brillant airain, pénètre la cuirasse éblouissante, et déchire la tunique près du flanc; Hector s'incline, et évite la mort cruelle; tous les deux alors arrachent ces fortes javelines, et s'attaquent avec fureur. Tels des lions dévorans ou des sangliers revêtus d'une force indomptable. Le fils de Priam, de sa lance, frappe le milieu du bouclier; la pointe se recourbe sans pouvoir rompre l'airain. Alors Ajax se précipite, et perce l'armure d'Hector; sa pique traverse

le bouclier du Troyen impétueux, le blesse à la gorge, et un sang noir jaillit à l'instant; le brave Hector ne cesse point le combat; mais en reculant, il saisit de sa forte main un roc noir et raboteux qui gisait dans la plaine; il frappe l'épais bouclier d'Ajax, et l'airain fait entendre un son terrible. Ajax soulève aussi une pierre plus grande encore, et, la tournant dans les airs, la lance d'un bras vigoureux; le choc de cette pierre, aussi large qu'une vaste meule, brise le bouclier, frappe les genoux d'Hector, qui tombe renversé, mais toujours couvert des débris de son bouclier. Apollon le relève aussitôt; tous les deux, le glaive à la main, étaient près de se déchirer, si des hérauts, ministres de Jupiter et des hommes, ne fussent venus, l'un envoyé par les Troyens, et l'autre par les Grecs valeureux, Talthybius et Idæus; tous deux, pleins de prudence, ils étendent leur sceptre au milieu des combattans, et Idæus, fertile en sages conseils, leur parle en ces mots:

« Cessez, cessez vos combats; le puissant Jupiter vous chérit tous les deux : vous êtes l'un et l'autre de vaillans guerriers, nous le savons tous; mais déjà la nuit est arrivée, il est juste d'obéir à la nuit. »

« Sage Idæus, répond Ajax, invite Hector à parler le premier; c'est lui qui a provoqué nos chefs les plus braves; qu'il commence donc à t'obéir,

et je t'obéirai à mon tour, s'il propose lui-même de cesser le combat. »

Alors le magnanime Hector, au casque étincelant, dit aussitôt :

« Ajax, c'est un dieu qui t'a donné la force, la valeur, et la sagesse ; oui, par la lance, tu l'emportes sur tous les Grecs. Cessons maintenant cette lutte cruelle ; bientôt nous combattrons encore, jusqu'à ce que le destin nous sépare, et donne la victoire à l'un des deux. Déjà la nuit est arrivée ; il est juste d'obéir à la nuit. Retourne vers tes navires ; tu combleras de joie tous les Grecs, tes amis, et tes nombreux compagnons, tandis que j'irai dans la citadelle de Priam ; ma vue réjouira les Troyens et les chastes Troyennes, elles qui implorent pour moi la divinité dans son temple. Toutefois, faisons-nous l'un à l'autre des présens glorieux, et que chacun des Grecs et des Troyens dise : Ils combattirent animés d'une égale fureur ; mais ils se séparèrent unis par l'amitié. »

En parlant ainsi, Hector donne une épée enrichie de clous d'argent, avec le fourreau et le superbe baudrier ; Ajax donne une ceinture éclatante de pourpre ; ils se séparent : l'un retourne dans l'armée des Grecs, et l'autre se mêle à la foule des Troyens, charmés de revoir plein de force et de vie ce héros qui a pu échapper à la valeur et aux mains invincibles d'Ajax ; ils le conduisent

vers la ville, croyant à peine à son salut. De leur côté, les chefs des Grecs reconduisent auprès d'Agamemnon le grand Ajax, joyeux de son triomphe.

Lorsque tous les chefs sont rassemblés dans la tente d'Agamemnon, ce roi des hommes immole en leur honneur un fort taureau de cinq ans au puissant fils de Saturne; tous s'empressent autour de la victime, la dépouillent, la divisent en morceaux, qu'ils percent de longues pointes, les font rôtir avec soin, et les retirent de l'ardent foyer. Ces apprêts terminés, ils disposent le banquet, commencent le repas, et se rassasient de mets également partagés; mais le héros, fils d'Atrée, Agamemnon, avait honoré Ajax du large dos de la victime.

Cependant le lendemain de ce long jour de guerre le soleil naissant éclairait les campagnes, et du sein de la mer vaste et paisible s'élevait dans les cieux; lorsque les deux peuples se rencontrèrent sur le même champ de bataille pour ensevelir leurs morts, il leur fut difficile de reconnaître chaque guerrier; aussitôt, avec une onde limpide, ils enlèvent la poussière sanglante, et placent les morts sur des chars en versant d'abondantes larmes; mais le roi Priam ne permet pas qu'on se livre à ces gémissemens. Alors, le cœur plein de tristesse, ils posent en silence les cadavres sur le bûcher, les livrent aux flammes, et retournent dans les saints

remparts d'Ilion. De même, les Grecs vaillans, le cœur consumé de chagrins, posent les cadavres sur le bûcher, les livrent aux flammes, et retournent vers les larges navires.

CHANT VIII.

La bataille recommence encore. Le maître des dieux et des hommes, Jupiter, s'est placé sur le mont Ida, pour mieux voir ce combat de géans.

Tant que dure le matin et que s'élève l'astre sacré du jour, les traits volent des deux armées, et les peuples périssent également; mais, quand le soleil touche au plus haut des cieux, Jupiter déploie ses balances d'or; il y place les arrêts de la mort, sommeil éternel, pour peser les destinées des guerriers troyens et des Grecs valeureux. Il saisit le milieu des balances, qu'il élève; le jour fatal aux Grecs est arrivé, leur destin penche vers la terre, et celui des Troyens monte jusque vers les cieux.

Alors Jupiter lui-même tonne des hauteurs de l'Ida, et, terrible, il lance sa foudre au sein de l'armée des Grecs. A cette vue, ils tressaillent d'effroi, la pâle crainte s'empare de toutes les ames; Idoménée ne résiste plus, ni Agamemnon, ni les deux Ajax, disciples du dieu Mars.

Hector anime ses guerriers, et leur crie d'une voix forte :

« Troyens, Lyciens, et vous, braves enfans de Dardanus, combattez en héros; amis, rappelez votre mâle valeur. Je le reconnais, bienveillant pour moi, le fils de Saturne me promet une gloire immense et la perte des Grecs. Les insensés! ils ont élevé des murailles, faibles et méprisables barrières qui n'arrêteront pas ma valeur. Mes coursiers franchiront aisément le fossé qu'ont creusé nos ennemis. Lorsque j'arriverai près des vaisseaux, songez à vous armer de feux dévorans. Je veux embraser leur flotte, et près des navires exterminer tous ces Grecs, troublés par les tourbillons de la fumée. »

Ensuite, excitant de la voix ses coursiers :

« Xanthe, dit-il, Podarge, Aëthon, et toi, généreux Lampus, voici l'instant de me payer les soins que vous prodigue Andromaque, la fille du magnanime Éétion; elle qui vous présente le pur froment, et, pour vous désaltérer, prépare le vin avec abondance, même avant de songer à moi, fier d'être son jeune époux. Poursuivez donc l'ennemi; hâtez-vous; enlevons à Nestor ce bouclier dont la gloire s'élève jusqu'aux cieux, ce bouclier d'or dont les poignées même sont d'or massif; arrachons des épaules de Diomède cette riche cuirasse qu'a forgée l'industrieux Vulcain. Si nous

ravissons ces dépouilles, j'espère que cette nuit même les Grecs remonteront sur leurs vaisseaux agiles. »

Mais Jupiter voyant les Grecs en fuite, eut pitié de leur courage. Il envoie un aigle, le plus certain des augures, qui tient dans ses serres le faon d'une biche rapide, et jette ce jeune cerf sur l'autel éclatant où les Grecs sacrifiaient à Jupiter, père des oracles. A l'aspect de cet oiseau que leur envoie un dieu puissant, ils fondent avec plus de fureur sur les Troyens, et se rappellent leur courage.

Les Grecs triomphent à leur tour. Diomède revient à la charge; à présent ce sont les Troyens qui reculent; l'instant d'après Jupiter ranime de nouveau la force des Troyens; ils repoussent les Grecs vers les larges fossés; Hector est à leur tête, ses regards étincellent de fureur. Tel un limier poursuivant un lion ou un sanglier farouche; se confiant en ses pieds légers, il observe tous les mouvemens du monstre, et paraît incertain s'il déchirera ou les cuisses ou le flanc : tel Hector, poursuivant les Grecs, immole toujours les derniers fuyards. Tous, épouvantés, franchissent dans leur course les fossés et les palissades, et un grand nombre tombe sous les coups des Troyens. Ils se réfugient enfin près des vaisseaux, s'exhortent mutuellement, et, les mains élevées vers les cieux, ils implorent à grands cris les dieux immortels.

Hector pousse ses coursiers impétueux par toute la plaine; il a les yeux de la Gorgone, ou de Mars, fléau des mortels. A cette vue, la belle Junon, émue de pitié, adresse à Minerve ces paroles :

« O douleur! fille du puissant Jupiter! quoi! même en cette extrémité nous ne pourrons secourir les Grecs expirans? Hélas! vaincus par un destin cruel, ils tombent en foule sous les efforts d'un seul homme; il ne met plus de bornes à ses fureurs, cet Hector, source de tant de maux affreux. »

Elle dit : la déesse aux bras d'albâtre se laisse persuader; l'auguste Junon, la fille du grand Saturne, s'empresse de couvrir les coursiers du harnois éclatant. Minerve, dans le palais de son père, laisse couler à ses pieds le riche voile aux couleurs variées, et qu'elle a tissu de ses mains; ensuite, revêtant la cuirasse du dieu des tempêtes, elle s'arme pour la guerre, source de tant de larmes. La déesse monte sur le char magnifique, et saisit cette pesante, cette longue et forte lance, prompte à renverser les bataillons de héros contre lesquels s'irrite la fille d'un dieu puissant. Soudain Junon presse du fouet ses coursiers; les portes du ciel s'ouvrent d'elles mêmes en mugissant; ces portes où veillent les Heures : gardiennes de l'Olympe et du ciel immense, elles rassemblent ou écartent les épais nuages qui en défendent l'entrée; c'est par

là que les déesses dirigent les pas de leurs chevaux dociles.

Le grand Jupiter les aperçoit des hauteurs de l'Ida; transporté de colère, il appelle Iris, messagère aux ailes d'or, et lui dit:

« Va, cours, prompte Iris, ramène-les dans l'Olympe; ne souffre point qu'elles marchent contre moi, un tel combat nous serait funeste. Je le jure, et j'accomplirai mon serment; j'abattrai leurs coursiers sous le char, je les précipiterai elles-mêmes du haut de ce char, et le ferai voler en éclats. Dix années ne pourront guérir les profondes blessures de ma foudre, afin que Minerve apprenne à ne point combattre son père. Je conçois moins de ressentiment, moins de colère contre Junon: sans cesse elle a coutume de s'opposer à mes desseins. »

Déjà la brillante lumière du soleil s'était précipitée dans l'océan, en attirant la nuit ténébreuse sur la terre; le jour disparaît, regretté des Troyens; mais les Grecs voient arriver avec joie cette nuit trois fois désirée.

Le vaillant Hector rassemble son armée loin des vaisseaux, sur les bords du fleuve écumant, en un lieu que n'a point souillé le sang des cadavres; les soldats descendent de leurs chars.

Les Troyens, fiers de leur victoire, durant toute la nuit reposent à la lueur des feux qu'ils ont

allumés. Ainsi, lorsque, dans le ciel, autour de la lune argentée, brillent les étoiles radieuses; lorsque les vents se taisent dans les airs, qu'on aperçoit au loin les collines, leurs sommets élevés, leurs vallées profondes, et que la vaste étendue des cieux s'ouvre devant nous; alors tous les astres apparaissent, et le cœur du berger est rempli d'alégresse; ainsi brillent de toutes parts les feux que les Troyens ont allumés devant Ilion, entre la flotte et l'impétueux Xanthe. Mille feux étincellent dans la plaine; les flammes ardentes de chaque foyer éclairent cinquante guerriers assis à l'entour; et les chevaux, paissant l'orge blanche et l'avoine, attendent avec impatience que l'aurore reparaisse sur son trône éclatant.

CHANT IX.

Au camp des Grecs règnent le découragement et la tristesse. Les chefs de l'armée sont réunis dans la tente d'Agamemnon, le roi des rois, et ils tiennent conseil. A la fin le roi de Pylos, le sage Nestor, se lève et parle en ces termes:

« Illustre fils d'Atrée, roi des hommes, Agamemnon, toi seul seras l'objet de ce discours, parce que tu règnes sur des peuples nombreux, et que Jupiter t'a confié le sceptre et l'autorité des lois pour veiller au salut de tous. C'est à toi,

sans doute, qu'il appartient de parler; mais aussi tu dois écouter, et accomplir la pensée des autres chefs, lorsqu'un sage esprit les porte à donner des conseils utiles. Cette pensée sera ta gloire, car seul tu peux l'exécuter; pour moi, je dirai ce qui me semble le plus avantageux; nul ne peut, je crois, imaginer un meilleur avis; j'y songe à présent, et depuis long-temps, depuis ce jour où tu osas, grand roi, enlever la jeune Briséis des tentes d'Achille irrité. Ah! ce fut bien malgré nos vœux: combien moi-même n'ai-je pas cherché à t'en dissuader? mais, vaincu par ton cœur superbe, tu as outragé ce héros qu'honorent les immortels, et tu retiens sa récompense. Ainsi donc délibérons encore aujourd'hui, afin de pouvoir le fléchir par des présens pacifiques et par de douces paroles. »

Ainsi parle le vieux Nestor; tous approuvent son discours, Agamemnon le premier. Trois ambassadeurs se rendront aussitôt dans la tente du fils de Pélée, Phœnix chéri de Jupiter, le grand Ajax et le divin Ulysse.

Ils suivaient le rivage de la mer bruyante, priant le puissant Neptune de fléchir l'ame superbe du fils de Pélée. Arrivés près des tentes et des vaisseaux thessaliens, ils trouvèrent le héros qui charmait ses douleurs aux sons harmonieux d'une lyre; pour calmer son ame, il chantait les faits éclatans des guerriers illustres. Le seul Patrocle, assis non loin de

là, attendait en silence qu'Achille eût cessé de chanter. Conduit par Ulysse, les envoyés s'avancent, et s'arrêtent devant Achille. Le héros, étonné, se lève, et tenant toujours sa lyre, il abandonne le siége où il reposait; Patrocle se lève à l'aspect de ces guerriers. Alors le vaillant Achille, leur tendant la main:

« Je vous salue, dit-il, héros qui m'abordez en amis; sans doute une dure nécessité vous amène, ô vous qui, de tous les Grecs, malgré mon courroux, me fûtes toujours les plus chers. »

A ces mots, le noble Achille les introduit, et les fait asseoir sur des siéges que recouvrent des tapis de pourpre; puis il s'adresse à Patrocle, et lui dit:

« Fils de Mœnétius, apporte l'urne la plus profonde, et remplis-la du vin le plus pur; distribue les coupes à chacun de nous, car les héros qui me sont les plus chers reposent aujourd'hui sous ma tente. »

Aussitôt Patrocle obéit aux ordres de son compagnon. Il met sur le feu un grand vaisseau, où il a mis la moitié d'un mouton, la moitié d'une chèvre, et tout le dos d'un cochon engraissé. Pendant qu'Automédon tient ce grand vase, Achille coupe lui-même ces viandes, les met par morceaux, en garnit plusieurs broches, et Patrocle allume un grand feu : après que la flamme est

éteinte, il fait un lit de charbons embrasés, il y étend les broches, et répand le sel nécessaire sur ces viandes, en les levant de dessus leurs chenets. Quand ces mets sont bien rôtis et rangés en différens plats, Patrocle sert sur la table les pains qu'il prend dans de belles corbeilles; Achille fait les portions, s'assied vis-à-vis d'Ulysse, et ordonne à Patrocle d'offrir le sacrifice ordinaire avant le festin: Patrocle obéit, et jette dans le feu les prémices des viandes. Ces prémices étant offertes, chacun mange de ce qui est servi devant lui. Après qu'ils eurent soupé, Ajax fait signe à Phœnix. Ulysse aperçoit ce signe, et remplissant sa coupe de vin, il la présente à Achille, et lui dit: « Divin fils de Pélée, recevez nos actions de grâces pour le bon accueil que vous nous avez fait. Nous avons été reçus à votre table comme à la table même du roi Agamemnon, et nous avons trouvé chez vous la même magnificence. Mais aujourd'hui le plaisir de la bonne chère nous touche peu, vous nous voyez accablés de douleur, et saisis de crainte. La journée de demain va décider de la destinée de tous les Grecs. Nos vaisseaux vont être en proie aux feux des Troyens, si vous ne vous armez de votre force et de votre courage; nos fiers ennemis avec leurs alliés sont venus camper près de nos retranchemens, et ont allumé dans tout leur camp des feux qui éclairent tout le rivage. Ils se vantent

que rien ne pourra les arrêter, et qu'ils pénétreront jusques dans nos vaisseaux. Jupiter leur envoie à tout moment des signes favorables par ses éclairs et par ses tonnerres, et Hector, tout fier de ses forces, et plein de confiance en la faveur de Jupiter, ne respire que le sang et le carnage; il défie les hommes et les dieux, et ne pouvant ni contenir ni modérer la rage qui l'anime, il demande seulement de voir paraître l'aurore, et promet qu'il viendra arracher de nos vaisseaux les images sacrées de nos dieux, embraser toute notre flotte, et nous passer tous au fil de l'épée au milieu de ces flammes et de ces feux; et je crains bien que les dieux ne laissent pas ces menaces sans effet, et que ce ne soit le destin des Grecs de périr loin d'Argos sur le rivage de Troie. Mais levez-vous, divin Achille, si vous pouvez enfin, quoique tard, vous résoudre à sauver les Grecs de la fureur des Troyens; cette occasion manquée vous laissera toute votre vie un repentir dévorant. Quand le mal est fait, il n'y a plus de remède; prévenez-le donc pendant qu'il est encore temps, et pensez promptement au moyen de nous arracher à la cruelle mort qui nous menace. Mon cher Achille, que ne vous dit point le roi votre père le jour qu'il vous envoya de Phthie à Agamemnon? quels conseils ne vous donna-t-il pas? — Mon fils, vous dit-il en vous embrassant; Minerve et Junon vous accorderont la victoire sur

vos ennemis quand elles le jugeront à propos, mais souvenez-vous de modérer votre fierté, et de réprimer votre colère; la douceur vaut toujours mieux que la force; évitez les querelles, source féconde de toute sorte de malheurs, et croyez que la bonté et l'humanité vous feront plus honorer des Grecs, que la dureté et que la violence. Voilà les sages instructions que vous donna ce vénérable vieillard, et vous les avez oubliées; mais il est encore temps d'en profiter; apaisez-vous et renoncez à cette colère qui vous dévore. Si vous faites ce noble effort sur vous-même, Agamemnon vous offre des dons dignes de vous. Écoutez-moi, que je vous dise les présens que le roi vous offre; il vous promet sept beaux trépieds, qui ne sont que pour l'ornement, dix talens d'or, vingt vases précieux qui ne craignent pas les flammes, douze beaux chevaux accoutumés à vaincre dans les jeux, et qui ont déjà remporté des prix très-magnifiques; un homme quel qu'il soit, serait déjà très-riche, et il verrait l'or rouler dans sa maison, quand il n'aurait pour toute fortune qu'autant de prix que ces fougueux coursiers en ont rapporté de leurs combats et de leurs courses. Le roi Agamemnon vous donnera encore sept esclaves Lesbiennes, très-bien élevées, et instruites à faire de beaux ouvrages; il les choisit lui-même pour sa part du butin, quand vous vous rendîtes maître de la belle

ville de Lesbos; elles sont d'une beauté qui efface toutes les autres femmes; il vous les donnera, et à leur tête il vous enverra la fille de Brisès, qu'il vous a enlevée, et qui est la fatale cause de votre courroux. Voilà les présens qu'Agamemnon vous fera dès aujourd'hui; et si jamais les dieux nous accordent la grâce de saccager la superbe ville de Priam, vous remplirez à souhait vos vaisseaux de toutes sortes de richesses, quand nous partagerons le butin, et vous aurez pour votre part vingt Troyennes, qui ne céderont qu'à Hélène seule le prix de la beauté; et quand nous serons de retour à Argos, où règne l'abondance, vous serez son gendre, et vous tiendrez dans sa cour la même place qu'Oreste, son fils unique, qu'on élève avec un éclat digne de sa naissance. Ce prince a trois filles, Chrysothémis, Laodice et Iphianasse : vous en aurez le choix, et sans avoir fait aucun présent, vous emmènerez dans le palais du roi votre père celle qui aura été la plus agréable à vos yeux; et cette princesse vous portera une si grosse dot, que jamais roi n'en a donné de si considérable à sa fille; car il vous donnera sept grandes villes bien peuplées, Cardamyle, Énope, Hire, qui a de si beaux pâturages, la charmante Phérès, Anthée, qui a les plus belles prairies du monde, Aïpée, et Pédase, célèbre par ses bons vins : elles sont toutes sur les confins du sablonneux territoire

de Pylos, et dans le voisinage de la mer. Les peuples qui les habitent sont tous riches en troupeaux; ils vous offriront tous les jours de nouveaux dons comme à un dieu, et gouvernés justement sous votre sceptre, ils vous paieront avec joie de riches tributs. Voilà ce qu'Agamemnon fera pour vous, si vous renoncez à votre colère. Que si ce prince vous devient tous les jours plus odieux, et que vous méprisiez ses présens, ayez au moins pitié de tous les Grecs, qui sont réduits à la dernière extrémité, et qui vous honoreront comme un dieu. Non-seulement vous les empêcherez de périr, mais vous leur acquerrez une gloire immortelle; car vous allez faire tomber sous vos coups le terrible Hector, qui vient exercer ses fureurs jusqu'à votre vue, et qui est persuadé que de tous les Grecs que nos vaisseaux ont apportés sur ce rivage, il n'y en a pas un qui ose s'opposer à ses efforts. »

Achille, sans s'émouvoir, lui répond : « Divin fils de Laërte, prudent Ulysse, il faut vous répondre avec franchise et en peu de mots, et vous déclarer ma dernière résolution, dont je ne me départirai de ma vie, afin que vous ne veniez pas me persécuter les uns après les autres. Je hais plus que la mort ceux qui déguisent leurs sentimens. Je vous déclare donc que ni Agamemnon, ni tous les Grecs ensemble ne me fléchiront jamais. Quel gré me sait-

ou de ce que j'ai combattu sans relâche et soutenu tout le faix de la guerre? Celui qui ne quitte pas sa tente, a la même part au butin que celui qui combat; le vaillant n'est pas plus honoré que le lâche, et celui qui n'a rien fait meurt regretté comme celui qui s'est couvert de gloire et qui a mille fois teint la terre du sang ennemi. Que me reste-t-il de toutes les fatigues que j'ai essuyées en exposant ma vie aux plus grands périls? Comme un oiseau a soin de ses petits qui ne peuvent encore voler, et s'expose à toutes sortes de dangers et de fatigues pour leur porter la nourriture dont il se prive, moi aussi j'ai essuyé pour les Grecs des dangers et des fatigues sans nombre; j'ai passé les nuits sans dormir, et les jours dans le sang et dans le carnage, combattant toujours pour leurs femmes. J'ai pris douze grandes villes par mer avec mes seuls vaisseaux, et onze par terre autour de Troie. Dans toutes ces villes j'ai fait un très-riche butin : je l'ai toujours porté aux pieds d'Agamemnon, et ce grand roi, après s'être tenu tranquillement dans sa tente, sans avoir vu seulement tirer l'épée, recevait ce butin, en distribuait une petite partie à mes soldats, retenait le reste pour lui, et en faisait, à son gré, des présens aux généraux et aux princes. Ils ont tous encore les présens qu'ils ont reçus; il n'y a que moi seul qu'il a choisi pour m'enlever ceux qu'il m'avait

donnés; voilà toute la préférence qu'il m'a marquée. Il a à ses côtés la femme qu'il m'a ravie : qu'il la garde. Mais pourquoi les Grecs font-ils la guerre aux Troyens? A quel dessein a-t-il assemblé une si nombreuse armée sur ce rivage? N'est-ce pas pour faire rendre Hélène à Ménélas? N'y a-t-il donc que les Atrides qui aiment leurs femmes? Tout honnête homme aime celle qu'il a choisie, et il en a soin; c'est ainsi que j'aimais la mienne, toute ma captive qu'elle était. Il me l'a enlevée après m'en avoir fait présent, et il m'a trompé. Qu'il ne cherche donc pas à me tromper encore; je le connais trop, et il ne viendra pas à bout de me persuader. Il n'a qu'à chercher avec vous, prudent Ulysse, et avec les autres rois les moyens de garantir ses vaisseaux des flammes dont ils sont menacés. Sans moi il a déjà fait de si grandes choses: il a fermé son camp d'une grande muraille; il a environné cette muraille d'un large fossé, et il a fortifié ce fossé d'une bonne palissade, et avec tous ces retranchemens il ne peut encore repousser l'homicide Hector? Tant que j'ai combattu à la tête des Grecs, jamais ce terrible Hector n'a osé tenter le combat loin de ses murailles; à peine osait-il sortir des portes Scées et s'avancer jusqu'au chêne: là il n'a eu qu'une seule fois le courage de m'attendre, et il eut bien de la peine à se sauver de mes mains. Présentement donc que j'ai résolu

de ne plus combattre contre le divin Hector, dès demain, après que j'aurai sacrifié à Jupiter et aux autres dieux, je ferai mettre mes vaisseaux en mer, et il ne tiendra qu'à vous de voir à la pointe du jour ces vaisseaux fendre les vagues et l'Hellespont gémir sous l'effort de mes rameurs. Que si Neptune m'accorde une heureuse navigation, j'arriverai le troisième jour à la fertile Phthie. Je trouverai là toutes les richesses que j'y ai laissées en partant pour cette malheureuse expédition, et encore j'y porterai de l'or, de l'airain, du fer, et j'y mènerai de belles femmes en assez grand nombre; car c'est là le fruit qui m'est échu de mes conquêtes, et on n'a pu me le ravir. Le seul bien que je tenais du roi Agamemnon, il me l'a ravi, et il m'a fait le plus sensible affront qu'on puisse faire à un homme de cœur. Rapportez-lui donc ma réponse, et dites-lui en face et publiquement tout ce que je vous dis pour lui, afin que tous les Grecs apprennent à s'en défier, et qu'ils se mettent à couvert de toutes ses tromperies; car, revêtu d'insolence comme il est, il ne finira pas par moi : mais tout insolent qu'il est, il n'oserait soutenir ma vue. Déclarez-lui donc de ma part que je ne le servirai jamais, ni de mes conseils, ni de mon épée. Il m'a offensé, il m'a trompé une fois : c'est assez; il ne me trompera pas davantage. Qu'il me laisse en repos; qu'il périsse et qu'il

suive sa mauvaise destinée, puisque Jupiter l'a livré à un esprit de vertige et d'étourdissement. Ses présens me sont odieux, et je le méprise comme un vil esclave. Quand il m'offrirait dix fois et vingt fois autant de richesses qu'il en a, et plus encore; quand il me donnerait tous les trésors qui entrent dans Orchomène ou dans Thèbes d'Égypte, qui est la plus riche ville du monde, et qui a cent portes, par chacune desquelles sortent deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars : non, quand il me donnerait autant de talens d'or que le rivage de la mer a de grains de sable, avec tous ces immenses présens Agamemnon ne me fléchirait jamais. Pour me fléchir, il faut qu'il efface auparavant l'affront qu'il m'a fait et qui me dévore. Je ne veux point de sa fille, quand même elle disputerait de beauté avec la belle Vénus et d'adresse avec la savante Minerve; avec toutes ces grandes qualités et tous ces charmes je ne l'épouserais jamais. Qu'il cherche parmi les Grecs un autre gendre qui lui convienne et qui soit plus grand prince que moi. Si les dieux me conservent, et que je retourne heureusement dans ma patrie, le roi, mon père, saura me choisir une femme. Il y a tant de belles princesses dans la Grèce et dans Phthie, toutes filles de princes qui par leur valeur et par leur prudence savent conserver leurs États : j'en aurai le choix, et il

n'y a point de roi qui ne se tienne honoré de mon alliance. Aussi tous mes désirs ne tendent plus qu'à mener une vie tranquille; et après avoir épousé une femme digne de moi, une femme pleine de vertu et de sagesse, je ne songerai qu'à jouir des biens que mon père m'aura donnés. La vie est d'un prix que rien n'égale; ni les trésors qu'enfermait le superbe Ilion avant l'arrivée des Grecs, et pendant qu'il jouissait de la paix, mère de l'abondance; ni tous ceux qui sont consacrés dans le magnifique temple d'Apollon à Pytho, rien n'est comparable à la vie. On peut acquérir de nombreux troupeaux, ou gagner des trépieds d'or, et des chevaux qui ne seront jamais vaincus à la course; mais notre ame, quand elle a une fois abandonné notre corps, ne revient plus l'animer. La déesse ma mère, la belle Thétis, m'a souvent dit que les destinées m'avaient ouvert deux chemins bien différens pour arriver à la mort : que si je m'opiniâtrais à demeurer ici, pour combattre devant Troie, toute espérance de retour était perdue pour moi; mais qu'en revanche j'acquerrais une gloire immortelle : au lieu que si je prenais la résolution de m'en retourner dans ma patrie, il n'y avait plus pour moi de gloire immortelle, mais qu'aussi je jouirais d'une longue vie, et que la mort ne viendrait trancher mes jours qu'au bout d'une très-longue et paisible carrière. Pour moi,

non-seulement je choisis le dernier parti; mais je conseille aussi à tous les Grecs de suivre mon exemple et de s'en retourner; car jamais ils ne verront la fin de cette guerre, et ne saccageront le superbe Ilion; Jupiter le couvre de sa main invincible, et la force et le courage de ses peuples se renouvellent et s'augmentent tous les jours. Allez donc, allez faire votre rapport à tous les chefs de l'armée: et, ce qui est le principal devoir de personnages comme vous, exhortez-les à prendre de plus justes mesures pour sauver leurs troupes et leurs vaisseaux, car pour la ressource qu'ils croyaient avoir trouvée en moi, si je venais à surmonter mon ressentiment, ils n'ont qu'à se détromper; ils sont bien loin de leurs espérances. Allez vous deux, mais pour Phœnix, il peut demeurer, et passer la nuit dans ma tente; il partira demain avec moi s'il veut me suivre, car il est libre, et je ne l'emmènerai pas malgré lui. »

Il dit : et ils demeurèrent tous dans un profond silence, consternés de son discours; car il les avait refusés avec toute la dureté possible et sans aucun ménagement.

CHANT X.

Ulysse s'en va pendant la nuit pour explorer le camp des Troyens : il a pour compagnon Diomède, le fils de Tydée. Ces deux héros vont comme deux lions au travers des ténèbres, et marchent au milieu des morts, des armes et du sang. Hector de son côté envoie aux vaisseaux des Grecs, Dolon, très-léger à la course. Dolon jette un arc sur ses épaules, se couvre d'une peau de loup, munit sa tête d'un casque de peau de fouine, s'arme d'un javelot, et se met en marche pour l'armée des Grecs, dont il ne devait jamais rapporter de nouvelles à Hector. Dès qu'il a traversé toute l'armée de Troie, plein d'ardeur il se jette dans le chemin battu. Ulysse l'aperçoit, et se tournant vers Diomède, il lui dit : « Diomède, voilà un homme qui vient à nous du côté des ennemis. Je ne sais si c'est un espion qu'on envoie dans notre armée, ou si c'est quelqu'un qui vient dépouiller les morts. Mais laissons-le passer et s'avancer un peu dans la plaine ; nous courrons ensuite après lui, et s'il est plus léger à la course que nous, souvenez-vous de le pousser du côté des vaisseaux, la pique baissée, en le détournant toujours, afin qu'il ne puisse nous échapper et regagner le côté de la ville. »

En achevant ces mots, ils se jettent tous deux

assez près du chemin et se baissent derrière des monceaux de morts. Dolon passe sans aucune circonspection. Quand il fut loin d'eux, environ l'espace que les laboureurs laissent entre deux charrues de mules, ils se lèvent tous deux et se mettent à sa poursuite. Les deux héros l'atteignent et le saisissent. — « Où vas-tu? lui dit Ulysse? viens-tu dépouiller les morts, ou bien Hector t'envoie-t-il pour observer ce qui se passe dans notre armée? parle-moi sans déguisement! »

Dolon raconte en tremblant aux deux héros ce qu'il sait de l'armée des Troyens. Guidés par ces avis fidèles, Ulysse et Diomède entrent dans le camp ennemi, où ils font un grand carnage; après quoi ils rentrent en triomphe au camp des Grecs, qui les reçoivent avec des cris de joie. En même temps, pour nettoyer la sueur et la poussière dont ils sont couverts, ils se jettent dans la mer, et s'étant bien lavés et rafraîchis, ils entrent dans des bains magnifiques, où ils se baignent et se frottent d'huile pour conserver leurs forces. Après le bain, ils s'asseyent pour prendre un léger repas; et puisant le vin dans l'urne avec des coupes d'or, ils font leurs libations à Minerve pour lui rendre leurs actions de grâces de son secours.

CHANT XI.

Un nouveau combat commence. L'armée grecque sort des retranchemens avec des cris de fureur et d'alégresse; les Troyens de leur côté étendent leurs bataillons sur la colline; Hector parcourt tous les rangs. Tels que deux troupes de moissonneurs, qui, rangés aux deux bouts d'un vaste champ où Cérès étale toutes ses richesses, s'avancent à l'envi l'une contre l'autre, et font tomber à droite et à gauche des brassées d'épis : tels les Troyens et les Grecs se chargent avec furie, et sèment la terre de morts. Aucun des deux partis ne s'ébranle pour prendre la fuite; ils combattent tous de pied ferme et ne perdent pas un pouce de terrain, pareils à des loups carnassiers qui s'acharnent sur leur proie. La Discorde, mère des soupirs et des larmes, se réjouit de voir ce jeu sanglant; car elle était la seule des dieux qui se fût engagée dans cette horrible mêlée; les autres immortels n'assistaient point à ce combat, ils demeuraient en repos dans leurs riches palais sur les divers sommets de l'Olympe. La victoire est encore cette fois pour les Troyens d'Hector. Ulysse est blessé; l'illustre Machaon reçoit une flèche à l'épaule.

Les Grecs, voyant Machaon dangereusement blessé, craignirent que s'ils venaient à être repous-

sés, les Troyens ne l'achevassent, ou qu'il ne tombât vif entre leurs mains. Dans cette crainte, Idoménée, s'adressant à Nestor, lui dit: « Fils de Nélée, qui êtes la gloire des Grecs, dépêchez-vous, montez promptement sur votre char; prenez avec vous Machaon, et emmenez-le vers nos vaisseaux. Un grand médecin comme lui vaut mieux que des bataillons entiers dans une armée; car il sait arracher et couper les traits qui sont dans les plaies, et par des appareils admirables il apaise les douleurs des blessés. »

Pendant qu'on emporte Machaon aux vaisseaux des Grecs, Achille, qui était sur son vaisseau à voir la défaite des Grecs, appelle son cher Patrocle, et ce fut là le commencement de son malheur.

« Pourquoi m'avez-vous appelé?» dit Patrocle.

— « Je vous prie d'aller tout à l'heure demander à Nestor qui est celui qu'il ramène blessé de la bataille. A le voir de loin et par derrière, il ressemble à Machaon, fils d'Esculape; je n'ai pu le voir au visage, car les chevaux ont passé trop rapidement devant moi.»

Patrocle part en même temps pour exécuter cet ordre et passe le long des tentes et des vaisseaux. Nestor et Machaon, arrivés dans leur quartier, étaient descendus de leur char, et pendant qu'Eurymédon dételait les chevaux, les deux princes grecs se tenaient sur le rivage à se délasser et à se

rafraîchir aux douces haleines du vent, qui séchait la sueur dont ils étaient couverts. Après s'être un peu rafraîchis, ils étaient entrés dans la tente de Nestor, et s'étaient assis. La belle Hécamède, fille du magnanime Arsinoüs, roi de Ténédos, que les Grecs, lorsqu'Achille ravagea cette île, donnèrent à Nestor, pour honorer par ce présent la sagesse et la prudence qui rendaient ce vénérable vieillard supérieur à tous les autres hommes, leur avait préparé une boisson. Cette belle captive avait mis devant eux une table d'un bois précieux, parfaitement bien travaillée et soutenue par un pied d'un bleu céleste; elle leur avait servi dans un bassin du miel nouveau, de la fleur de farine et des oignons très-propres à irriter la soif; elle avait aussi mis sur la table la coupe de Nestor, que ce vieillard avait apportée de Pylos. Cette coupe était d'une rare beauté et ornée de clous d'or; elle avait quatre anses, soutenues chacune de deux colombes d'or, et elle était à deux fonds; il n'y avait point d'homme qui pût la soutenir quand elle était pleine; mais Nestor la tenait facilement. Hécamède, semblable aux déesses, avait mis dans cette coupe une boisson mixtionnée avec du vin de Pramne, où elle avait râpé du fromage et délayé de la fleur de froment.

Nestor et Machaon, après avoir étanché leur soif, s'entretenaient ensemble. Dans ce moment

Patrocle se présente à la porte. Nestor, qui le voit le premier, se lève de son siége, le prend par la main, et le presse de s'asseoir. « Divin vieillard, lui dit Patrocle, je n'ai pas le temps de m'asseoir; ne me retenez pas, je vous prie; je dois ce respect à celui qui m'a envoyé de ne pas le faire attendre; il a l'impatience de savoir qui est celui que vous avez ramené blessé, et je vois que c'est le grand Machaon. Permettez donc que j'aille lui rendre réponse. Vous connaissez, sage Nestor, le caractère de ce héros : il est violent et emporté, et l'excuse la plus légitime ne met pas toujours à couvert de sa colère. »

Nestor lui répond : « Eh ! d'où vient donc cette compassion d'Achille pour les Grecs qui ont été blessés dans le combat? il ne connaît pas encore la grandeur de la perte que nous avons faite. Tous nos plus vaillans généraux sont blessés, et on les a emportés dans leurs tentes. L'intrépide fils de Tydée, blessé; le vaillant Ulysse, blessé; le roi Agamemnon, blessé; Eurypyle a la cuisse percée d'un coup de flèche; et voilà encore le grand Machaon que je viens de ramener. Mais Achille avec toute sa valeur est peu touché de voir périr tous les Grecs, et il n'en a aucune compassion. Qu'attend-il donc? que nos vaisseaux soient en proie à nos ennemis? qu'ils soient dévorés par les flammes, et que nous-mêmes, les uns après les

autres nous tombions sous l'épée des Troyens? car mes forces ne sont plus comme autrefois dans ma jeunesse. Eh! plût aux dieux que j'eusse la vigueur que j'avais, lorsque je ravageai les terres des Éléens, que j'emmenai leurs troupeaux par droit de représailles, et que je fis mordre la poussière au vaillant Itymonée, fils d'Hypérochus, qui régnait en Élide! Mais Achille jouira seul de sa valeur. Oh, qu'un jour il se repentira de sa dureté! Mon cher Patrocle, rappelez-vous les paroles de votre père au moment de votre départ.

«Votre départ étant résolu, le père d'Achille et votre père vous donnèrent à chacun leurs ordres. Pélée ordonna à son fils de se distinguer toujours par sa valeur, et de s'élever par là au-dessus de tous les autres chefs de l'armée; et Ménœtius vous dit en notre présence : « Mon fils, ayez toujours devant les yeux qu'Achille est au-dessus de vous par sa valeur et par sa naissance; mais souvenez-vous en même temps que par votre âge vous êtes au-dessus de lui; servez-vous de cet avantage, et pour lui donner vos avis, et pour le conduire dans toutes ses entreprises; il suivra sans peine vos conseils, si vous lui en donnez de bons. » Voilà les avis que vous donna ce sage vieillard, et vous les avez oubliés. Il est temps que vous les rappelliez dans votre mémoire et que vous les pratiquiez. Tâchez donc par vos conseils de vaincre le ressen-

timent trop obstiné du grand Achille. Qui sait si quelque dieu favorable ne vous donnera pas la force de le toucher et de le persuader? Les remontrances d'un fidèle ami sont d'un grand poids et d'une grande efficace. »

Ainsi parla le sage Nestor pour relever le courage de Patrocle, qui le quitta sur l'heure et se rendit auprès d'Achille.

CHANT XII.

Cependant le combat continuait avec acharnement. Les Grecs, pour mettre à couvert leurs vaisseaux, avaient élevé une muraille, défendue par un large fossé. La mêlée était grande autour de ces retranchemens. Hector arrive, et ses chevaux reculent devant le large fossé. Hector renvoie son char; tous les Troyens, à son exemple, mettent pied à terre et marchent contre les murailles. Cette fois les Grecs se battaient par nécessité encore plus que par courage. Les Troyens, conduits par Hector, franchissent le fossé et montent aux murs. Ils arrachent les créneaux, ils abattent les défenses; ils déracinent les grosses masses de pierres qui appuient les tours; en vain les Grecs se défendent, conduits par les deux Ajax. Hector s'élance dans les retranchemens et s'écrie :

„Suivez-moi, généreux Troyens! enfonçons les murailles et brûlons les vaisseaux des Grecs! »

Tous les Troyens l'entendirent, et se jetant à corps perdu, la pique à la main, ils embrassent les créneaux de la muraille. Hector, trouvant devant la porte une grosse pierre fort pesante, la saisit à deux mains; car le fils de Saturne l'avait rendue légère. Levant donc cette affreuse masse, et ferme sur ses deux pieds, qu'il tenait écartés pour donner plus de force au coup, il la jette, et le rocher tombe justement contre le milieu de la porte, qui en mugit effroyablement. L'horrible poids de cette masse brise les gonds; les planches se séparent; les poutres ne résistent point, et le monstrueux rocher tombe bien avant au-delà du mur. Hector le suit, semblable à un noir tourbillon qui couvre tout d'un coup la terre. L'acier étincelant dont ce héros est revêtu jette partout des éclairs; et tenant deux javelots à la main, il fond sur ces bataillons étonnés de sa force et de son audace. Dès que la porte fut abattue, les dieux immortels auraient pu seuls arrêter Hector en s'opposant à son passage; le feu surprenant qui sortait de ses yeux répandait partout la terreur. Enfin, se tournant vers les Troyens, du milieu de la mêlée, il leur ordonne de franchir le retranchement. Ils obéissent sans hésiter; les uns entrent par-dessus le mur, les autres passent par la porte qu'il leur avait ou-

verte. Les Grecs prennent la fuite, se retirent vers leurs vaisseaux, et tout est plein de confusion et de désordre.

CHANT XIII.

Toujours des combats, toujours des mourans et des morts, toujours Hector seul contre l'armée des Grecs; Hector partout soutenant l'effort des deux Ajax. Les cris redoublés des deux armées remplissent les airs et montent jusqu'au palais de Jupiter.

CHANT XIV.

Junon, qui protège les Grecs, songe enfin à venir à leur secours. Elle voit Jupiter sur le mont Ida, et elle cherche les moyens de surprendre l'esprit de ce dieu, malgré son égide et sa foudre. Junon veut endormir la prévoyance et la sagesse de Jupiter. Dans ce dessein elle se rend à l'appartement que son fils Vulcain lui avait élevé de ses mains immortelles, et dont les portes solides et bien posées fermaient avec une clef si habilement travaillée, qu'aucun autre dieu n'avait le secret de les ouvrir. Dès qu'elle y fut entrée, elle s'enferme, et d'abord avec une liqueur divine elle lave son beau corps; elle emploie ensuite une essence

précieuse et d'un parfum si exquis et si subtil, qu'on ne pouvait y toucher sans qu'une vapeur céleste, en se répandant dans le brillant palais de Jupiter, ne remplît en même temps de sa délicieuse odeur le ciel et la terre. Quand elle eut donné un nouvel éclat à sa beauté avec cette essence divine, quand elle eut peigné les beaux cheveux de sa tête immortelle, et qu'avec ses belles mains elle les eut partagés en cent boucles et cent anneaux différens et d'un lustre merveilleux, elle prit une robe éclatante, que Minerve elle-même avait brodée et où elle avait représenté diverses figures aussi admirables que singulières ; cette robe magnifique s'attachait au-dessous du beau sein de la déesse avec des agrafes d'or. Pour ajuster sur sa taille majestueuse les plis de cette riche étoffe, elle met une ceinture enrichie de cent houpes d'or; elle orne ses oreilles de boucles à trois pendans, travaillées avec un art infini, et dont la grâce et l'éclat accompagnaient admirablement les charmes et le feu de ses yeux. Cette reine des déesses couvre sa tête d'un voile très-fin, qui venait d'être achevé, et aussi éclatant que le soleil. Enfin, à la grâce de ses beaux pieds elle ajoute celle d'une chaussure aussi galante que magnifique. Quand elle eut mis la dernière main à sa parure, elle fit emprunt à Vénus de sa ceinture sous un prétexte mensonger. Venus détacha sa ceinture, qui était d'un

tissu admirable. Là se trouvaient tous les charmes les plus séducteurs, les attraits, l'amour, les désirs, les amusemens, les entretiens secrets, les innocentes tromperies et le charmant badinage, qui insensiblement surprend l'esprit et le cœur des plus sensés. Elle lui remet cette ceinture. « Recevez ce tissu, lui dit-elle, et cachez-le dans votre sein; tout ce que vous pouvez désirer s'y trouve, et par un charme secret qu'on ne peut expliquer, il vous fera réussir dans toutes vos entreprises. »

La vénérable Junon se prit à sourire, et en souriant elle cache ce charmant tissu dans son sein. Les deux déesses se séparent; Vénus retourne dans le palais lumineux de Jupiter, et Junon, s'élevant du haut sommet de l'Olympe, monte légèrement sur le sommet du Gargare, qui est le sommet le plus élevé du mont Ida. Jupiter la voit et l'appelle : « Où allez-vous, Junon? je ne saurais vous voir vous éloigner de moi. Restez. Si vous l'ordonnez, je vous cacherai dans un nuage d'or que le soleil lui-même ne pourra pénétrer. » En même temps il prend la déesse dans ses bras. Sur l'heure même la terre fait sortir de son sein un tendre gazon; le délicat lotos, le safran parfumé, l'agréable jacinthe naissent à l'envi sur la montagne sacrée; un nuage d'or les couvre comme un voile nuptial, et une brillante rosée, rafraîchissant les airs, jette ses parfums de toutes parts. Ainsi le père

des dieux et des hommes, vaincu par l'amour et par le sommeil, dormait tranquillement sur le plus haut sommet du mont Ida, auprès de la déesse, la tête nonchalamment penchée sur son sein immortel.

CHANT XV.

Pendant le sommeil de Jupiter les Troyens sont repoussés par les Grecs. Jupiter en s'éveillant voit les Troyens en déroute; il voit Hector étendu sur la poussière et presque sans vie. Le père des dieux et des hommes jette sur Junon des yeux pleins de colère. — « Trompeuse déesse! voilà donc l'effet de vos artifices! » — En même temps le dieu envoie Iris, sa messagère, à Neptune. — « Prompte messagère des dieux, allez rapporter à Neptune tout ce que vous allez entendre. Obligez-le d'abandonner le combat et de se retirer soit dans l'assemblée des dieux, soit au fond de la mer. Que s'il refuse de m'obéir et s'il méprise mes ordres, je lui conseille de penser sérieusement aux moyens de m'éviter et de n'avoir pas la témérité de m'attendre, quelque puissant qu'il soit; car je suis plus puissant que lui; mes forces sont infiniment au-dessus des siennes, et comme son aîné, je suis son roi et son maître : cependant il a l'audace de s'égaler à moi, à moi que tous les autres dieux ne regardent qu'avec respect et saisis de crainte!

Neptune obéit à Jupiter, il abandonne l'armée et se plonge dans la mer. En même temps Jupiter envoie Apollon auprès d'Hector.

Apollon obéit avec joie, il s'élance des sommets du mont Ida avec la légèreté d'un épervier qui fond sur les timides colombes, et dont aucun oiseau n'égale la rapidité. Il trouve le fils de Priam assis; car ses forces étaient un peu revenues; il avait déjà reconnu ses compagnons qui étaient autour de lui; la sueur froide avait cessé, et il respirait avec moins de peine depuis le moment que Jupiter avait pensé à lui.

Apollon, s'approchant, lui dit : « Hector, fils de Priam, d'où vient que vous êtes assis là sans force; êtes-vous blessé? »

En même temps il inspire au fils de Priam un généreux courage : dès que la voix du dieu a frappé ses oreilles, Hector vole à la tête des escadrons. Comme des chiens et des bergers poursuivent avec ardeur un cerf ou une chèvre sauvage, qui, trouvant heureusement le secours d'une roche inaccessible, ou d'un fort qu'on ne peut percer, se dérobe à leurs poursuites, les chiens aboient en vain autour de son asyle; mais par leurs cris furieux ils lancent un terrible lion, qui, fondant sur eux, les écarte en un moment et les met en fuite; tels les Grecs poursuivaient les Troyens à grands coups d'épées et de piques; mais lorsqu'ils virent Hector

à la tête de ses troupes animant ses soldats, leurs courages furent abattus; ils n'espérèrent plus leur salut que de leur retraite.

Après un combat acharné, Hector s'approche de la flotte des Grecs: « Amis, criait-il à ses soldats: apportez des torches allumées, et secondez mes efforts; voici enfin l'heureux jour que Jupiter nous accorde, et qui va nous dédommager de toutes nos pertes; nous allons réduire en cendres ces vaisseaux, qui contre la volonté des dieux nous ont apporté des maux sans nombre, par la faiblesse et par la lâcheté de nos vieillards, qui lorsque je me suis mis en état de venir combattre, m'ont toujours retenu et ont empêché les troupes de me suivre; mais si jusqu'ici le puissant Jupiter nous a donné un esprit d'étourdissement, aujourd'hui il nous donne et la prudence pour entreprendre, et la force pour exécuter.

Ici le chant du vieil Homère s'anime encore. On croit que la voix va lui manquer; mais au contraire, sa voix est plus forte et plus sonore. Ce grand poème qu'il raconte va s'augmenter d'un nouveau guerrier, de Patrocle. Prêtez l'oreille, enfans! quand Patrocle s'avance dans la mêlée, Achille n'est pas loin.

CHANT XVI.

Pendant que les Grecs et les Troyens combattaient avec tant de furie, Patrocle se présenta devant Achille : ses yeux, pareils à une source qui du haut d'une roche escarpée roule continuellement ses eaux, inondaient son visage d'un torrent de larmes. Le divin Achille, touché de le voir en cet état, le prévient, et lui adresse ces paroles : « Mon cher Patrocle, qu'avez-vous? d'où vient que vous pleurez comme une jeune enfant qui suit sa mère et qui, la retenant par son voile, et la regardant toujours avec des yeux baignés de pleurs, l'arrête, quelque pressée qu'elle soit, jusqu'à ce qu'enfin elle l'ait obligée à la prendre entre ses bras; vous pleurez de même, mon cher Patrocle. Avez-vous quelque chose à annoncer à mes troupes, ou à m'apprendre à moi-même? vous est-il venu de Phthie des nouvelles fâcheuses que nous ne sachions point? seriez-vous le seul qui les eussiez reçues? on m'a pourtant assuré que votre père vit encore. Serait-ce de voir les Grecs punis enfin de leur injustice et de leur fierté? Parlez, ne me cachez point la cause de votre douleur, que je sache comme vous ce qui vous afflige. »

A ces paroles, généreux Patrocle, vous répondites avec un profond soupir : « Fils de Pélée, Achille

le plus vaillant des Grecs, ne me reprochez pas mes larmes, elles ne sont que trop justes; les Grecs sont réduits à l'extrémité; tous les plus vaillans de l'armée sont blessés; le magnanime Diomède blessé; le prudant Ulysse et Agamemnon blessés; Eurypyle a la cuisse percée d'un coup de flèche, et les médecins sont occupés à les secourir. Et vous, Achille, vous êtes toujours implacable! Ah, que jamais une colère aussi inflexible que la vôtre, ne s'empare de mon cœur! Ne serez-vous grand que pour le malheur de vos amis? pour qui réservez-vous le secours de votre bras, si vous ne l'accordez aux Grecs et à votre partrie? cruel! non, le vaillant Pélée n'est point votre père; et la déesse Thétis ne vous a point porté dans ses flancs; la mer orageuse vous a enfanté; un rocher vous a donné la naissance, vous en avez toute la dureté; au moins permettez que je prenne vos armes, peut-être que les Troyens, me prenant pour vous, se retireront effrayés et laisseront respirer nos troupes presque accablées. Il ne faut qu'un moment pour ranimer une armée abattue. »

Achille ne peut résister à la prière de son ami Patrocle: prends mes armes, lui dit-il, et va combattre les Troyens, et repousse-les de la flotte des Grecs; et vous, grands dieux, Jupiter, Apollon, et Minerve, faites qu'aujourd'hui aucun des Troyens ni des Grecs n'évite la mort, et qu'ils périssent

tous dans le combat les uns par les mains des autres, afin que nous deux, demeurés seuls, nous ayons la gloire de renverser les murs sacrés du superbe Ilion !

Il dit, et Patrocle s'arme de l'airain étincelant; d'abord il prend les bottines, qui s'attachent avec des boucles d'argent; il endosse la cuirasse peinte de diverses couleurs, et toute parsemée d'étoiles d'or; il met sur ses épaules le baudrier d'où pend la redoutable épée dont la garde et la poignée étaient ornées de clous d'argent; il arme son bras du pesant bouclier, et met sur sa tête le terrible casque sur lequel flottait un panache de crin de cheval, et choisit les javelots les plus propres à sa main. La pique d'Achille fut la seule de ses armes qu'il ne prit point, car elle était si forte et si pesante, qu'aucun des Grecs ne pouvait s'en servir; il n'y avait qu'Achille au monde qui pût la lancer; le centaure Chiron, qui l'avait coupée lui-même sur les sommets du Pélion, l'avait donnée à Pélée, afin qu'un jour elle fût teinte du sang de plusieurs héros.

Patrocle ne fut pas plutôt armé, qu'il ordonna à Automédon d'atteler son char; c'était celui de tous les Thessaliens qu'il estimait le plus après Achille; il avait une confiance entière en son courage, et il le regardait comme un compagnon d'armes incapable de l'abandonner dans les plus

grands périls. Automédon obéit; il attelle d'abord ses deux chevaux Xanthe et Balius, qui à la course étaient aussi légers que les vents. Le Zéphyre les avait eus de la Harpie Podarge, qui paissait dans une prairie sur les bords de l'Océan. Automédon met à la volée le fameux Pédasus, qu'Achille avait pris au sac de la ville d'Étion, et qui, tout mortel qu'il était, égalait en vîtesse les chevaux de race immortelle.

Écoutez la prière d'Achille : « Puissant Jupiter! grand dieu! vous avez déjà daigné exaucer mes prières, vous m'avez comblé d'honneurs, et vous avez fait sentir aux Grecs les terribles effets de votre colère; accomplissez encore le désir de mon cœur. Je vais me renfermer dans mon camp, et envoyer au combat le plus cher de mes amis à la tête de mes troupes; couronnez-le de gloire, puissant Jupiter, dont la providence s'étend sur tout, fortifiez son bras, et affermissez son courage, afin qu'Hector connaisse que mon fidèle serviteur sait combattre, quoique éloigné de moi, et que ses mains ne sont pas seulement invincibles quand il me suit dans les batailles et que j'affronte avec lui les plus grands périls. Après qu'il aura repoussé l'ennemi et sauvé la flotte, faites qu'il revienne avec ses armes et ses compagnons. »

Patrocle sous les armes d'Achille se montra digne du héros, son ami. A son aspect les Troyens pren-

nent l'épouvante, Hector s'enfuit; grâce à Patrocle, la flotte des Grecs est sauvée. Mais enivré par sa victoire, Patrocle oublie les conseils et les recommandations du héros, la victoire l'emporte trop loin : il avait promis de revenir aussitôt que les Troyens seraient repoussés; vaine promesse! et alors, généreux Patrocle, la fin de votre vie commença à se faire voir : le terrible Apollon marche contre vous à travers les phalanges sans être vu, car il était enveloppé d'un épais nuage; il s'arrête derrière Patrocle, et du plat de sa main il le frappe sur le dos entre les deux épaules; un ténébreux vertige s'empare en même temps de lui; ses yeux sont obscurcis; Apollon délie son casque qui roule aux pieds des chevaux; le panache est souillé de sang et de poussière, ce panache orgueilleux et menaçant, qui jamais n'avait touché la terre, et qui dans les sanglantes alarmes avait toujours ombragé la belle tête du divin fils de Thétis; mais alors Jupiter le donna à Hector, afin qu'il en parât sa tête pendant le peu de temps qu'il avait à jouir de la lumière du soleil, car il touchait à sa dernière heure. La pique de Patrocle, toute forte, toute pesante et toute garnie d'acier qu'elle était, se rompt entre ses mains; son bouclier, qui le couvrait tout entier, se détache et tombe à ses pieds, et Apollon lui-même lui délie sa cuirasse : alors l'étonnement et la frayeur lui glacent les es-

prits; ses forces l'abandonnent, il demeure immobile. Un Dardanien, profitant de ce moment, s'approche, et lui donne un coup de pique entre les deux épaules; c'était le fils de Panthus, le vaillant Euphorbe, qui en force, en courage, en adresse à mener un char, et en vitesse, surpassait tous ses compagnons, et dont les premières armes étaient célèbres par la mort de vingt guerriers qu'il avait précipités de leurs chars dans la mêlée : ce fut lui, généreux Patrocle, qui vous blessa le premier; mais il n'eut pas la gloire d'achever de vous vaincre, action trop au-dessus de ses forces; car retirant promptement sa pique, il regagna son bataillon et n'eut pas la hardiesse d'attendre Patrocle nu et désarmé. Le fils de Ménœtius, qui se sentit dompté par la main d'Apollon et affaibli par sa blessure, tâche, pour éviter la mort, de regagner le gros de ses Thessaliens. Hector voyant ce héros se retirer du combat et dangereusement blessé, traverse tous les rangs, et s'approchant le perce de sa pique : Patrocle tombe avec grand bruit, et plonge tous les Grecs dans le deuil et dans les regrets d'une si grande mort.

CHANT XVII.

Patrocle mort, un grand combat se livre autour de son corps. Hector a bien pris les armes d'Achille, mais le cadavre de Patrocle est disputé aux Troyens par les Grecs. Ce triste combat dura tout le jour. Les deux armées se pressent autour du corps de Patrocle pour l'enlever; les uns espèrent l'emporter sur leurs vaisseaux, les autres le traîner jusques dans leurs murailles.

Le divin Achille ne savait pas encore le sort de son ami, car on combattait fort loin des vaisseaux, sous les remparts même de Troie, c'est pourquoi il n'avait rien appris de son malheur; il se flattait même de la douce espérance qu'après avoir repoussé les Troyens jusques dans leurs portes, il reviendrait couvert de gloire; car Achille n'ignorait pas que Patrocle ne se rendrait jamais maître de Troie sans lui, ni même avec lui; la déesse sa mère avait pris soin de l'instruire de ses destinées, en lui découvrant les décrets du puissant Jupiter; mais elle lui avait caché cette cruelle circonstance de la mort de ce cher ami qu'il venait de perdre.

Les chevaux immortels d'Achille, qui étaient éloignés de la bataille, entendant que Patrocle, qui avait accoutumé de les conduire, venait d'être tué par l'homicide Hector, pleurent amèrement sa

mort. Automédon fait tout ce qu'il peut et de la voix et de la main; il emploie les caresses et les menaces pour les faire marcher : ils ne veulent ni retourner vers l'Hellespont, ni avancer vers le champ de bataille; et comme une colonne, qui demeure inébranlable sur un tombeau, ils se tiennent immobiles, la tête penchée vers la terre, qu'ils mouillent des larmes que le regret d'avoir perdu Patrocle fait couler de leurs yeux, et les crins traînans sur la poussière. Jupiter, voyant leur douleur, en fut touché.

Cependant la victoire infidèle, qui a passé des Troyens aux Grecs conduits par l'ami d'Achille, passe encore une fois des Grecs aux Troyens. Jupiter assemble les nuages, il lance de tous côtés les éclairs et les foudres. « Grand Jupiter, s'écrie l'intrépide Ajax, dissipez cette nuit profonde qui nous couvre, rendez-nous la lumière, permettez que nous puissions voir, et pourvu que ce soit à la clarté des cieux, faites nous périr puisque c'est votre volonté suprême!

A la fin de la journée Ménélas et Chérion enlèvent le corps de Patrocle, ils se retirent en emportant leur mort; après eux marchent fièrement les deux Ajax, qui repoussent les bandes troyennes; tout est fuite et désastre pour le reste des Grecs.

CHANT XVIII.

Cependant Antiloque arrive dans le camp d'Achille, et trouve ce héros devant ses vaisseaux et poussant de profonds soupirs. Mais quand il vit le fils de Nestor arriver les yeux baignés de larmes, et quand il l'entendit lui annoncer ce coup fatal : « Ah, lui dit-il, fils du sage Pélée, quelle nouvelle allez-vous apprendre ! Plût aux dieux que nous n'eussions pas à vous l'annoncer : Patrocle est mort, on combat autour de son corps qu'on a dépouillé, et le terrible Hector est maître de ses armes. »

A ces mots une mortelle douleur s'empare de l'esprit d'Achille. Il prend avec ses deux mains de la cendre encore brûlante, la répand sur sa tête et défigure tous les traits de son visage gracieux; la pourpre de ses habits en est couverte; il se jette par terre et demeure là tout étendu en s'arrachant les cheveux. Tout retentit de ses cris épouvantables, avant-coureur ordinaire du dernier désespoir.

La nuit vient, les Grecs passent la nuit à pleurer autour du corps de Patrocle, et font retentir le rivage de leurs cris et de leurs gémissemens. Achille commence le deuil, et tenant continuellement ses mains homicides sur le sein de son ami, il rugit comme un lion à qui un hardi chasseur vient de

ravir ses lionceaux dans la forêt, et qui, ne les retrouvant plus à son retour, témoigne sa douleur par ses rugissemens, et court de tous côtés pour voir s'il ne trouvera point le ravisseur, afin d'exercer sur lui toute sa rage; tel Achille fait entendre ses plaintes au milieu de ses Thessaliens. « Grands dieux s'écrie-t-il, de quelles vaines promesses flattai-je les craintes et les alarmes trop justes du héros Ménœtius, le jour où je lui promis dans son palais de lui ramener à Oponte son illustre fils couvert de gloire par la prise d'Ilion et enrichi de glorieuses dépouilles! mais Jupiter n'accomplit pas tous les projets des mortels; les destinées ont déterminé que tous deux nous répandrons notre sang sur le fatal rivage de Troie; le belliqueux Pélée ne me verra jamais de retour dans son palais, ni la déesse Thétis ma mère, et cette terre barbare renfermera mon corps dans son sein. Présentement donc, mon cher Patrocle, puisque tu m'as devancé, et que j'ai la douleur de ne descendre qu'après toi dans la nuit du tombeau, je te promets que je ne ferai tes funérailles qu'après t'avoir apporté la tête et les armes du héros qui a été ton meurtrier, et que ce jour-là j'immolerai sur ton bûcher douze des plus illustres enfans des Troyens, que j'égorgerai de ma propre main pour assouvir ma vengeance; jusques-là tu seras étendu sur ton lit funèbre devant mes vaisseaux, et les

Troyennes et les Dardaniennes que nous avons prises dans le sac des opulentes villes de ces étrangers, pleureront les jours et les nuits autour de ton corps, qu'elles arroseront de leurs larmes.

Il dit, et en même-temps il ordonne à ses compagnons de faire chauffer de l'eau pour laver le corps de Patrocle, et pour ôter le sang et la poussière dont il est couvert. Cet ordre est exécuté à l'instant; on met un grand vase d'airain sur le feu; aussitôt les flammes l'environnent, l'eau frémit, on lave le corps, on le parfume d'huiles précieuses, on remplit ses plaies d'un baume exquis, et après l'avoir mis sur un lit de parade, on le couvre d'un voile éclatant de blancheur, et toute la nuit les Thessaliens le pleurent avec Achille.

Pendant que pleura Achille, Vulcain lui fabrique des armes à la prière de sa mère; des armes *admiration de l'univers*. Il représente sur le bouclier la terre, et le ciel, et la mer, et la lune dans son plus grand éclat, et tous les astres du ciel; il y représente deux villes principales : l'une est la ville des fêtes et des festins; les convives sortent de leurs maisons couronnés de fleurs, les jeunes gens dansent au son des trompettes et des flûtes; dans l'autre ville le peuple est assemblé pour écouter deux orateurs, on voit les vieillards assis sur des pierres bien polies et le sceptre à la main : une autre ville encore est entourée d'une armée d'as-

siégeans, et elle se défend les armes à la main; on voit les combattans en venir aux mains, la fureur respire dans tous leurs traits. Non loin de là Vulcain a représenté un grand champ de bonne terre, divisé en trois parties. Plusieurs laboureurs fendent la terre avec le soc de leur charrue, un de leurs amis leur verse à boire dans une coupe d'or. Plus loin ce sont des moissonneurs armés de leurs faucilles qui font tomber les gerbes d'or, le maître de la terre est assis au milieu des sillons; arrive ensuite leur sacrifice, puis une scène de vendange, puis un troupeau de bœufs gardés par quatre bergers d'or; deux lions se précipitent au milieu du troupeau, et emportent un bœuf qui pousse des beuglemens épouvantables. Plus loin, dans une agréable vallée, on voit un pâturage rempli d'un nombreux troupeau de moutons, des bergers, des parcs, des cabanes.

Plus loin encore le dieu représente de jeunes filles qui dansent, portant sur leur tête des couronnes d'or; des jeunes gens leur donnent la main, ils ont des épées d'or suspendues à des baudriers d'argent : toute cette jeunesse, se tenant toujours par la main, danse en faisant mille et mille tours et détours; une foule infinie de peuple environne cette danse, et prend un très-grand plaisir à la regarder. Au milieu du cercle il y a deux sauteurs très-dispos qui entonnent des airs, et qui font des

sauts si merveilleux, qu'ils étonnent toute l'assemblée. A l'extrémité du bouclier, tout autour, il met l'immense Océan, qui renferme tous ces grands et merveilleux ouvrages.

Quand ce bouclier est fini, il fait la cuirasse, plus éclatante que la splendeur du feu, et le casque, très-fort, très-solide, et très-juste, d'une beauté surprenante et ombragé d'un panache d'or, et les bottines d'étain, admirablement bien travaillées.

Ce dieu, content d'avoir achevé ces belles armes, les porte aussitôt à Thétis, qui, sans perdre un moment, s'élance du haut de l'Olympe avec la rapidité d'un épervier, et porte cet admirable présent à son fils, qui l'attend avec impatience.

CHANT XIX.

Achille, couvert de ses armes divines, se met à la tête de l'armée des Grecs. Achille invoque le nom de Patrocle :

« Mon cher Patrocle, je n'aurais pas été plus sensible à la perte de mon fils, qu'on élève dans l'île de Scyros, si tant est que mon cher Neoptolème vive encore; j'avais toujours espéré que je périrais seul sur ce rivage, que tu me survivrais, que tu t'en retournerais à Phthie, que tu prendrais mon fils à Scyros, que tu le mènerais dans mon palais, et que tu le mettrais en possession de mon

royaume; car pour mon père, ou il n'est plus, ou, s'il respire encore, son grand âge et les chagrins dont il est accablé dans la cruelle attente de la funeste nouvelle de ma mort, termineront bientôt sa triste et languissante vie. »

En même temps il s'adresse à ses chevaux, il leur dit d'un ton terrible : « Xanthe et Balius, dignes enfans de Podarge, souvenez-vous de ramener plein de vie dans le camp des Grecs celui qui tient vos guides, après que nous nous serons rassasiés de meurtre et de sang, et ne le laissez pas sur le champ de bataille comme vous y avez laissé Patrocle percé de coups. »

Xanthe, touché de ce reproche, tourne la tête; les crins de son cou recourbé tombent le long du joug et traînent à terre, et la déesse Junon lui ayant donné une voix articulée, il dit : « N'en doutez point, vaillant Achille, nous vous sauverons aussi des dangers de cette journée; mais l'heure de votre mort approche, et nous ne pourrons en être accusés : le puissant Jupiter et l'inévitable destin en seront seuls la cause. Ce n'est nullement par notre paresse et par notre lenteur que les Troyens ont dépouillé Patrocle de ses belles armes : c'est le fils de Latone, ce dieu qui est si redoutable par ses traits, c'est lui qui l'a tué dans les premiers rangs et qui a donné à Hector la gloire de ce triomphe. Car pour nous, nous égalerions

à la course la vitesse du Zéphyr, le plus léger de tous les vents. Une pareille mort vous attend vous-même, et tel est l'ordre de la fatale nécessité, que vous périssiez sur ce rivage par la main d'un homme et par celle d'un dieu. »

CHANT XX.

Les combats recommencent. Le terrible Achille se jette au plus fort de la mêlée, et rien ne résiste à ses coups. Voilà ce qui se passe sur la terre. En même temps tous les dieux sont réunis dans le ciel ; ils arrivent des divers sommets de l'Olympe. Ils sont tous assemblés ; tous, même les fleuves, les nymphes des forêts, des fontaines et des prairies. « Allez combattre, leur dit Jupiter ; vous pouvez descendre sur la terre et prendre part au combat ; car si Achille attaque les Troyens, c'en est fait des Troyens. Pour moi, je reste seul au sommet de l'Olympe, spectateur de cette lutte. » Il dit : les dieux se mêlent aux hommes ; mais Achille triomphe même des dieux. Achille fait un horrible ravage dans les rangs des Troyens ; un nombre infini de braves guerriers tombent sous l'effort de son bras, et des ruisseaux de sang inondent le champ de bataille. Et tels qu'on voit dans une aire spacieuse des bœufs grands et forts fouler la moisson et faire sauter partout les grains hors des

épis, tels on voit les chevaux d'Achille fouler aux pieds les armes et les morts, et faire jaillir le sang de dessous leurs pieds et de dessous les roues; le char en est souillé; le héros lui-même en est couvert, et, insatiable de gloire et de vengeance, il se plaît au milieu de ce carnage et de cette horreur.

CHANT XXI.

Qui dira cette mêlée des dieux et des hommes? Achille poursuit les Troyens même dans les eaux du Xanthe. Le fleuve indigné soulève ses ondes pour arrêter les ravages du héros. Alors Vulcain arrive au secours d'Achille, et il embrase les eaux du Xanthe. Le Xanthe, desséché par Vulcain, appelle le Simoïs à son secours; les deux fleuves unissent contre Achille leurs ondes indignées. En même temps Mars attaque Minerve, qui le renverse d'un coup de pierre; Vénus, qui arrive au secours du dieu Mars, tombe à ses côtés, frappée aussi par Minerve. A l'aile opposée Neptune se bat contre Apollon. Cependant Achille continue ses ravages; il chasse les Troyens dans leurs murs. Ce jour-là Troie était prise par Achille et tombait sous ses coups; mais Apollon ne lui laissa pas remporter la victoire; car enlevant Agénor, il le couvre d'un épais nuage et le met en sûreté. En même temps, pour tromper le fils de Pélée, et

pour l'empêcher de poursuivre les Troyens, il prend la figure d'Agénor et se présente à ce héros, qui, croyant voir celui qui vient de le frapper, se met à le poursuivre. Le faux Agénor mesure sa fuite à la vîtesse de son ennemi et se contente de le devancer de quelques pas pour enflammer davantage son espérance.

Pendant que l'impétueux Achille le poursuit autour d'un champ et qu'il l'a déjà détourné vers le bord du Scamandre, pensant le tenir a tout moment, les Troyens entrent en foule dans la ville, qui en très-peu de temps se trouve pleine de toutes ces troupes débandées. Leur frayeur était si grande, qu'arrivés même devant les portes, ils n'avaient pas le courage de s'attendre les uns les autres, et de reconnaître ceux qui s'étaient sauvés et ceux qu'ils avaient perdus dans le combat; mais ils fondent tous dans la ville avec impétuosité, chacun n'attendant son salut que de sa légèreté et de sa vîtesse.

Arrivé à cette partie de son histoire, le vieux poète suspendit son récit un instant. Déjà l'aurore se montrait dans le ciel, jetant de côté et d'autre les roses pâles encore du matin; mais toute la famille de son hôte était si attentive, et lui-même il se sentait si inspiré, qu'il ne voulut pas

remettre au lendemain la fin de cette grande histoire.

« Mon histoire touche à sa fin, leur dit-il ; vous allez savoir comment tomba Hector, le rempart de Troie, sous les coups d'Achille. Soyez-moi encore un instant favorables et prêtez-moi toute votre attention ! »

CHANT XXII.

Le vieux Priam est assis au sommet de la tour. A l'aspect d'Achille, qui revient plein de fureur contre les murs de Troie, le vieillard se sent pâlir et trembler. — « O mon cher Hector! dit-il à son fils, rentre, ô mon cher fils, je t'en conjure au nom des dieux, rentre pour sauver les Troyens et les Troyennes ! n'achève pas de combler de gloire le fils de Pélée, et conserve-toi pour nous! Que si toutes ces considérations ne peuvent te toucher, aie pitié de ma vieillesse ; c'est peut-être la dernière grâce que j'ai à te demander, accorde-la-moi, je t'en conjure, pendant que je suis encore en état de sentir et de connaître ce que tu feras pour moi. Hélas! le fils de Saturne ne m'a donc laissé vivre si longtemps que pour me faire périr avec plus de cruauté, après m'avoir fait voir tous les malheurs

ensemble, mes fils noyés dans leur sang, mes filles traînées avec violence, les appartemens de mes femmes forcés, mes enfans à la mamelle écrasés contre la pierre, mes belles-filles menées captives par un superbe vainqueur; et après que la colère du Ciel aura étalé à mes yeux tous ces cruels spectacles, enfin un soldat insolent viendra plonger le fer dans mon sein, et les chiens, qui sont nourris dans mon palais et qui gardent mes portes, se rassasieront du corps et s'enivreront du sang de leur maître qu'ils ne reconnaîtront plus. Un jeune homme mort en combattant peut être vu sans horreur étendu à terre, tout nu, percé de coups et tout défiguré par le sang et par la poussière; mais un vieillard, à qui les années ont blanchi les cheveux, et qu'elles ont depuis longtemps éloigné des combats, de le voir gisant sur la terre tout découvert à la face du ciel, et le jouet des bêtes, c'est le plus horrible et le plus pitoyable de tous les spectacles qui peuvent être exposés aux yeux des misérables mortels. »

En achevant ces mots, il s'arrache les cheveux et se meurtrit le visage, et il ne peut fléchir Hector. Sa mère, d'un autre côté, jetant des cris horribles, et baignée de pleurs, découvre d'une main son sein et de l'autre elle le montre à son fils. — « Mon cher fils, prends pitié de mon âge! voilà le sein qui t'a nourri, voilà les flancs qui t'ont

porté; toutes les peines que tu m'as données, tu peux me les payer aujourd'hui! Évite cet homme cruel et rentre dans la ville; car si tu tombes sous ses coups, que deviendrons-nous, ton père et moi chargés de vieillesse? je n'aurai même pas la consolation d'arroser ton corps de mes larmes sur ton lit funèbre! ta chaste Andromaque ne pourra te fermer les yeux; mais tu seras traîné loin de nos murailles, et tu serviras de pâture aux chiens et aux oiseaux, près des navires des Grecs! »

A quoi répond Hector : « Il faut rentrer dans Troie tout couvert du sang d'Achille, ou mourir glorieusement de sa main », et il attend son ennemi.

Cependant Achille s'approche, pareil au dieu Mars. A sa vue Hector est troublé; il s'enfuit dans la plaine, éperdu, hors de lui : Achille le poursuit, comme l'épervier poursuit la colombe. Achille poursuit vivement Hector. En même temps il fait signe à ses troupes de ne pas tirer sur Hector, de peur que quelqu'un ne ternisse sa victoire. Mais, quand pour la quatrième fois ils furent arrivés aux deux sources du Scamandre, alors Jupiter, prenant ses balances d'or, met dans leurs bassins les deux destinées d'Hector et d'Achille, et les élevant de sa main toute-puissante, il examine leur poids. Celle d'Hector, plus pesante, emporte la balance et se précipite dans les enfers.

Cependant Achille s'arrête pour reprendre haleine; en même temps le courage revient au cœur d'Hector. « Fils de Pélée, dit-il, je ne fuirai plus le combat; tu m'as poussé trois fois autour de la ville de Priam, et je n'ai osé t'attendre : à présent mon cœur m'inspire la force et la hardiesse de te résister, quelle que soit l'issue de ce combat, ou ta mort, ou la mienne! »

Il dit, et tirant un large cimeterre qu'il avait à son côté, et ramassant toutes ses forces, il fond sur Achille, tête baissée, comme un aigle fond du haut de la nue sur un lièvre ou sur un tendre agneau.

Achille vole en même temps contre Hector; une implacable fureur s'empare de son courage; il se couvre de son large bouclier; quatre panaches d'or, dont Vulcain avait ombragé son casque, flottent sur sa tête terrible, et tel qu'est le feu de l'étoile du soir, qui brille la nuit au milieu des autres astres, tel est l'éclat du fer étincelant dont sa main est armée et dont il va frapper son ennemi. Il le mesure des yeux pour chercher où il pourra enfoncer sa pique; car il voit tout son corps couvert des belles armes qu'il a enlevées au fils de Ménœtius. Enfin, entre la cuirasse et le casque il aperçoit tout découvert un endroit de la gorge au-dessus de la clavicule, et c'est par là que l'ame s'envole avec le plus de rapi-

dité. Achille le frappe à cet endroit et lui perce le cou d'outre en outre. Le fer mortel ne lui coupa pourtant pas le gosier.

« Achille, dit Hector, j'élève ces mains mourantes à tes genoux, et je te conjure par tout ce que tu as de plus cher, par ta propre vie et par ceux qui t'ont donné le jour, ne me laisse pas en proie aux chiens et aux oiseaux de ces rivages; reçois plutôt l'or et l'airain et les riches présens que mon père et ma mère ne manqueront pas de t'offrir; rends-leur mon corps, afin que les Troyens et les Troyennes m'élèvent un bûcher et arrosent mon tombeau de leurs larmes! »

L'impitoyable Achille répond ainsi aux prières d'Hector : « Meurs! pour moi, je mourrai quand il plaira à Jupiter. » Hector expire; les ténèbres de la mort lui couvrent les yeux, et son ame s'envole dans les enfers, gémissant de la destinée qui la forçait d'abandonner tant de jeunesse et tant de vigueur. Les Grecs accourent en foule autour du cadavre d'Hector; ils ne peuvent se lasser d'admirer la taille et la beauté merveilleuse d'Hector.

Achille exerce sur Hector des indignités inouïes : il perce ses deux talons, fait passer des courroies tout au travers, l'attache à son char de manière que sa tête traîne à terre, et montant sur ce char, après y avoir placé les armes de son ennemi, il le pousse à toute bride. Les beaux cheveux d'Hector

traînent confusément dans la poussière, et sa tête, emportée par la rapidité du char, ensanglante le sable; cette tête, qui était il n'y a qu'un moment si pleine de beauté et de grâces, est abandonnée par Jupiter à la rage de ses ennemis, et outrageusement déshonorée au milieu de sa patrie.

Hécube, qui de dessus les murailles voit son fils si indignement traité, s'arrache les cheveux, et jetant loin d'elle le voile qui la couvre, elle remplit l'air de ses gémissemens. Priam y répond par ses cris lamentables; de tous côtés on n'entend que sanglots, que pleurs, que hurlemens; la désolation n'aurait pas été plus grande, quand Troie eût été dévorée par les flammes et en proie à l'ennemi. Les Troyens peuvent à peine retenir ce père infortuné, qui à toute force veut sortir des portes, et qui, se jetant par terre, embrasse les genoux des uns et des autres, les appelle tous par leur nom, et les conjure de ne pas l'arrêter.

Andromaque n'avait encore rien su d'Hector; on ne lui avait pas même fait savoir la triste nouvelle, qu'après les troupes rentrées, il était demeuré seul hors des portes d'Ilion. Enfermée dans l'appartement le plus reculé du palais, elle travaillait à un ouvrage de broderie, où avec l'or et la soie elle faisait toutes sortes de figures et de fleurs; elle avait même ordonné à ses femmes de préparer un bain pour Hector quand il serait re-

venu du combat. Elle ignorait ses malheurs, elle ne savait pas que ce bain serait inutile, et que la déesse Minerve par les mains d'Achille avait triomphé de son mari; mais dans ce moment elle entend sur la tour des cris et des gémissemens effroyables. Un tremblement la saisit; son ouvrage lui tombe des mains, et se levant avec précipitation; « Que deux de mes femmes me suivent, s'écrie-t-elle, il faut que j'aille moi-même voir ce qui se passe; j'entends la voix de la reine; mon cœur saisi est prêt à me manquer, et mes genoux ne peuvent me soutenir. Ah! sans doute les fils de Priam sont menacés de quelque malheur horrible. Grands dieux, que mes frayeurs soient vaines! je crains qu'à l'heure que je parle, Achille n'ait détourné Hector seul loin de nos remparts, qu'il ne l'ait poursuivi dans la plaine, et qu'il n'ait déjà triomphé de cette valeur héroïque; car mon cher Hector a toujours affronté les plus grands périls; il ne s'est jamais fait un rempart de ses troupes; il les a toujours devancées sans regarder même s'il en était suivi.

En finissant ces mots, elle sort de son appartement comme une Bacchante, le cœur palpitant et oppressé; ses femmes la suivent. En arrivant sur la tour au milieu des soldats, elle avance la tête entre les créneaux, et jetant de tous côtés ses regards timides, elle aperçoit Hector que les chevaux d'Achille traînent indignement vers les na-

vires des Grecs. A ce spectacle un nuage noir lui couvre les yeux, elle tombe évanouie, et son ame est prête à s'envoler. Tous les ornemens qui brillent sur sa tête, tombent confusément autour d'elle, ses bandelettes, ses nœuds, ses poinçons, et le voile précieux qu'elle avait reçu des mains de la déesse Vénus, le jour qu'Hector l'avait épousée dans le palais d'Éétion. Les princesses ses belles-sœurs empressées autour d'elle, la relèvent, et n'oublient rien pour la rappeler à la vie. Dès qu'elle rouvre les yeux, et qu'elle commence à se reconnaître, elle jette des cris affreux : « Mon cher Hector... malheureuse Andromaque! hélas sous quel astre sommes-nous nés tous deux, vous à Troie, et moi à Thèbes! Cher époux, que deviendra l'unique fruit de notre mariage, ce cher fils que vous abandonnez dans un âge si tendre, où il aurait si grand besoin de votre secours? Des étrangers s'empareront de son bien, car le même jour qui fait un orphelin, lui ôte ses amis et le livre à tous les malheurs ensemble. Il ne paraîtra jamais en public que la tête baissée et qu'avec mille sujets de mortification; il ne trouvera ni protection ni appui; il ira de porte en porte chez les amis de son père mendier du secours, et les amis de son père ne daigneront pas l'écouter; s'il y en a quelqu'un qui soit touché de sa misère, il ne le soulagera qu'à peine, et d'une main avare qui le laissera dans la

nécessité. Ses camarades même le mépriseront et ne voudront ni l'inviter à leurs fêtes, ni le mettre de leurs plaisirs. Ils pousseront leur dureté jusqu'à l'insulte : Va, malheureux, lui diront-ils, ton père n'assiste plus à nos fêtes, et ils lui feront un reproche de ce qui devrait exciter leur compassion. Tous les jours mon fils reviendra, le visage baigné de pleurs, renouveler les douleurs de sa mère. Quel changement! mon cher Astyanax, qui était nourri sur les genoux de son père avec tant de soins, et qui tous les jours, lorsqu'il était las de jouer, s'endormait tranquillement dans les bras de sa nourrice, que deviendra-t-il privé de son père? car vous seul, mon cher mari, vous étiez notre rempart, et aujourd'hui vous allez servir de pâture aux chiens et aux vautours près des vaisseaux des Grecs, et quand les animaux impurs seront rassasiés, les restes de votre corps seront dispersés sur le rivage, et en proie à la corruption, sans pouvoir être seulement couverts. Hélas, à quoi nous servent tant de riches et belles étoffes que nous avons dans le palais, et qui sont l'ouvrage de mes femmes! aucune ne vous servira. Je les ferai toutes consumer par les flammes; inutile offrande, mon cher Hector, puisque vous ne serez pas couché sur cet amas précieux qui couvrira ce vain bûcher; mais ce sera au moins un honneur que je vous rendrai au milieu de tous les Troyens. »

En prononçant ces mots, elle redouble ses soupirs et ses larmes, et toutes les Troyennes accompagnent ses gémissemens de leurs plaintes et de leurs cris.

CHANT XXIII.

Au camp des Grecs les soldats d'Achille honorent de leurs larmes le corps de Patrocle. Thétis leur inspire un désir insatiable de larmes et de deuil. Le sable même est baigné de pleurs. Achille lui-même donne l'exemple des larmes.

Cependant les Thessaliens quittent leurs armes, détellent leurs chevaux, et s'asseient devant les vaisseaux d'Achille, qui leur fait le repas des funérailles. Tout retentit du mugissement des taureaux et des cris des brebis, des chèvres et des autres animaux qu'on égorge autour de Patrocle; les ruisseaux de sang coulent de tous côtés autour du lit, et les feux allumés pour faire rôtir toutes ces victimes éclairent tout le rivage.

En même temps Achille fait signe à ses troupes de prendre les armes et de monter sur leurs chars. Dans le moment les chars marchent à la tête du convoi. Ils sont suivis d'une nombreuse infanterie, et au milieu le corps de Patrocle est porté par ses compagnons, tout couvert des cheveux qu'ils se sont coupés pour marque de leur deuil; Achille

marche immédiatement après. Il est tristement penché sur le corps de son ami, dont il soutient la tête, et pousse de longs soupirs, car il conduit au tombeau le plus cher de ses compagnons.

En arrivant sur le lieu du bûcher, ils déposent le corps sur le rivage, et Achille, s'éloignant un peu, coupe ses beaux cheveux blonds, et les dépose sur le corps de son ami. On entasse le bois, et on élève un prodigieux bûcher de cent pieds en carré. On place le corps au plus haut étage; on égorge un nombre infini de moutons et de taureaux, et Achille couvre de leur graisse tout le corps de Patrocle depuis les pieds jusqu'à la tête, et entasse ces victimes tout autour de lui. Il place ensuite aux deux côtés des urnes pleines d'huile et de miel, et en poussant de grands soupirs, il jette sur les bords quatre de ses plus beaux chevaux. Il avait neuf chiens domestiques, qu'il nourrissait pour la garde de son camp; il choisit les deux meilleurs, les égorge et les jette avec ces chevaux. Enfin, pour achever d'apaiser l'ombre de son ami, il immole douze jeunes Troyens des plus vaillans et des meilleures familles, car l'excès de sa douleur et un désir outré de vengeance ne lui permettaient aucune modération.

. Les os de Patrocle sont recueillis dans une urne d'or. Les Grecs déposent cette urne dans la tente d'Achille, et les couvrent d'un voile précieux.

Après quoi les jeux funèbres commencent autour de la tombe du jeune héros.

CHANT XXIV.

Retournons auprès du vieux Priam et du fils d'Hector. Les enfans qui restaient à ce roi, étaient assis dans la cour autour de lui baignés de larmes, et ce vénérable vieillard, tout couvert d'un manteau, fuyait la lumière et s'abandonnait à son désespoir; sa tête et ses épaules étaient souillées d'ordure et de poussière, qu'il y avait entassées à pleines mains en se roulant continuellement à terre. Les princesses ses filles et ses belles-filles faisaient retentir tout le palais de leurs cris et de leurs gémissemens, et appelaient à haute voix tous les vaillans guerriers qui avaient perdu la vie en combattant contre les Grecs.

A la fin, quand il a bien versé des larmes, le vieux Priam, conseillé par Jupiter, ordonne à ses fils d'atteler son chariot, et d'y placer le coffre pour porter les présens.

Il dit, et ces princes, redoutant sa colère, tirent eux-mêmes de la remise un chariot à quatre roues qui ne venait que d'être achevé, y mettent le coffre, tirent le joug de sa place avec ses longues courroies, l'attachent au bout du timon, chargent les présens infinis que le roi allait offrir pour la

rançon d'Hector, et attellent des mules que les Mysiens avaient données à Priam; ils amènent aussi ses chevaux qu'il prenait plaisir à nourrir dans son palais, et ce vénérable vieillard et son héraut, tous deux pleins de sagesse, aident eux-mêmes à les atteler. Le prince monte sur son char et pousse ses chevaux hors de la cour par un portique magnifique. En cet état il sort de la ville, suivi de ses enfans, de ses gendres, et d'une grande foule de peuple qui, fondant en larmes et jetant de grands cris, l'accompagnent comme s'il allait à une mort certaine.

Arrivé à la tente d'Achille, le vieux Priam descend de son char; il trouve ce héros assis dans sa tente; ses amis étaient assis loin de lui; il venait de souper, et la table n'était pas encore levée. Priam traverse la salle sans être aperçu, s'approche d'Achille, se jette à ses pieds, embrasse ses genoux et baise ses mains terribles, les mains qui avaient versé le sang de son fils; il embrasse ses genoux, et il lui adresse cette prière, entrecoupée de profonds sanglots :

« Achille, égal aux dieux, en me voyant, souvenez-vous de votre père : il est accablé d'années comme moi, et peut-être qu'à l'heure que je suis ici prosterné à vos pieds, ses voisins, profitant de votre absence, lui font une cruelle guerre, et il n'a personne qui le secoure dans un si pressant

danger! mais hélas! il y a entre lui et moi cette différence, que les nouvelles qu'il reçoit que vous êtes plein de vie, entretiennent la joie dans son cœur et le soutiennent dans cette extrémité par la douce espérance qu'elles lui donnent tous les jours qu'il va vous voir de retour, couvert de gloire, triompher de ses ennemis : et moi, le plus infortuné des hommes! de tant de fils si braves que j'avais dans Troie, je ne crois pas qu'il m'en reste un seul; j'en avais cinquante quand les Grecs abordèrent sur ce rivage, dix-neuf d'un lit, et les autres de diverses femmes : l'impitoyable Mars me les a presque tous ravis. Le seul, qui faisait toute ma joie, et dont la valeur était le plus fort rempart de ma famille et de tous mes peuples, mon cher Hector, vient d'être tué de votre main, en combattant généreusement pour sa patrie. C'est pourquoi je viens pendant les ténèbres dans le camp des Grecs pour le racheter, et je vous apporte une rançon qui n'est pas indigne de vous être offerte. Achille, craignez et respectez les dieux, ayez pitié de moi, en rappelant dans votre esprit l'image de votre père! combien suis-je plus malreux que lui! après tant de calamités, la fortune impérieuse m'a réduit à oser ce que jamais mortel n'osa avant moi : elle m'a réduit à baiser la main homicide et teinte encore du sang de tous mes enfans! »

Il dit, et ces paroles, en retraçant dans l'esprit d'Achille l'image de son père, l'attendrissent et lui arrachent des soupirs; il prend la main du vénérable vieillard et le repousse doucement comme pour le relever. Un tendre souvenir plonge dans la même affliction ces deux princes; Priam, toujours prosterné aux pieds d'Achille, toujours l'idée pleine du vaillant Hector, se baigne dans ses larmes; et Achille, portant sa pensée tantôt sur son père, et tantôt sur Patrocle, verse de même des torrens de pleurs. Toute la tente retentit de leurs gémissemens et de leurs plaintes. Enfin, quand Achille eut calmé ses douleurs et qu'il se fut rassasié de larmes, il se lève, et touché de la vieillesse chenue et de l'humiliation de Priam, il le relève avec des marques de compassion, et lui parle en ces termes : « Ah, malheureux prince, par quelles épreuves terribles avez-vous passé! comment avez-vous osé venir seul dans le camp des Grecs, et soutenir la présence d'un homme qui a ôté la vie à un si grand nombre de vos enfans dont la valeur était l'appui de vos peuples! il faut que vous ayez un cœur d'airain, mais asseyez-vous sur ce siége, et donnons quelque trève à notre affliction : à quoi servent les regrets et les plaintes? les dieux ont voulu que les chagrins et les larmes composassent le tissu de la vie des misérables mortels, et seuls ils vivent exempts de toutes sortes

de peine; car aux deux côtés du formidable trône de Jupiter il y a deux tonneaux inépuisables, remplis des présens que ce dieu fait aux hommes: l'un est plein de maux, et l'autre de biens; celui, pour qui le maître du tonnerre puise également dans ces tonneaux, mène une vie mêlée où le bonheur et le malheur se suivent réciproquement; et celui pour lequel il ne puise que dans le tonneau funeste, est l'exemple des malheureux; l'affreuse malédiction le poursuit toute sa vie; il passe ses jours à lutter contre les plus terribles calamités, et il est l'objet de la haine des dieux et du mépris des hommes. Le tonneau de délices est réservé pour les dieux, et jamais Jupiter ne donne de ses biens aux hommes qu'avec ce mélange affreux qui les empoisonne : mon père en est une preuve bien signalée; les dieux l'ont comblé de faveurs depuis sa naissance; sa fortune et ses richesses surpassent celles des plus grands rois; il règne sur une nation belliqueuse et florissante; et tout mortel qu'il est, les dieux ont daigné en quelque façon l'égaler à eux, en lui faisant épouser une déesse. Mais tout ce bonheur extraordinaire et si éclatant est corrompu par l'amertume cruelle qu'ils y ont mêlée. Ils ont refusé à sa couche des princes qui puissent lui succéder: il n'a de fils que moi, qui suis destiné à mourir à la fleur de mon âge, et qui pendant le peu de

jours qui me restent, ne puis être près de lui pour avoir soin de sa vieillesse, car je suis éloigné de ma patrie, attaché à une cruelle guerre sur ce rivage, et condamné à être le fléau de votre famille et de votre royaume, pendant que je laisse mon père sans consolation et sans secours. Et vous-même n'êtes-vous pas encore un exemple épouvantable de cette vérité? la renommée vous avait toujours fait passer pour le plus heureux et le plus grand prince qui eût jamais régné en Asie; vos États enfermaient au midi l'île de Lesbos, où régnait autrefois Macar; au levant la haute Phrygie, et au nord les rives de l'Hellespont; vous possédiez des trésors immenses, et vous voyiez autour de vous un grand nombre d'enfans capables de vous succéder; mais les dieux n'ont pas continué jusqu'à la fin de votre vie le cours de ces prospérités; ils ont puisé dans le tonneau funeste, et ils ont versé sur vous un déluge de maux. Depuis ce moment vous n'avez vu autour d'Ilion que combats, que meurtre, que carnage; mais supportez courageusement votre sort, et ne vous abandonnez point à un deuil sans bornes; vous n'avancerez rien quand vous vous désespérerez pour la mort de votre fils, et vous ne le rappellerez point à la vie; mais vous l'irez rejoindre après avoir achevé de vider ici-bas la coupe de la colère des dieux. »

« Fils de Jupiter, lui répond le divin Priam, ne

me forcez point à m'asseoir pendant que mon cher Hector est gisant sur la terre sans sépulture ; mais rendez-le moi sans différer, que je me rassasie de cette vue désirée, et recevez les dons infinis que nous vous apportons. Puissiez-vous jouir long-temps de ces dons, et vous voir bientôt de retour dans votre patrie, puisque j'ai trouvé grâce auprès de vous, et que vous avez permis à mes yeux de revoir la lumière. »

En même temps Achille sort de sa tente, et appelant ses captives, il leur ordonne de laver le corps d'Hector loin des yeux de Priam. Les captives obéissent. Elles parfument le corps d'essences, elles l'enveloppent d'un double voile, elles le déposent sur le chariot de Priam : quand tous ces préparatifs sont accomplis, rentrant aussitôt dans sa tente, il se remet sur son siége vis-à-vis de Priam, et lui parle en ces termes : « Priam, votre fils vous est rendu, comme vous l'avez désiré, il est sur le chariot ; demain dès que l'aurore aura commencé à dissiper les ombres de la nuit, vous le verrez en le ramenant : il est temps de prendre de la nourriture. La belle Niobé dans une affliction pareille à la vôtre, consentit enfin à se nourrir ; suivons son exemple, Priam, et pour prendre quelque nourriture, faisons trève à nos douleurs, vous aurez assez le temps de pleurer votre fils quand vous l'aurez conduit dans vos murailles ; c'est un

grand sujet de deuil et de larmes, tous vos peuples le pleureront avec vous. »

En finissant ces mots, Achille se lève et égorge promptement une brebis blanche, ses compagnons la dépouillent en même temps, la coupent, la font rôtir et la servent. Automédon, prenant les pains dans de belles corbeilles, les distribue sur chaque couvert ; Achille fait lui-même les portions : on se met à table, et le repas fini, Priam commence à considérer Achille ; il est étonné de le voir si beau, si grand, si plein de majesté; il croit voir véritablement un dieu et non pas un homme. Achille, de son côté, n'est pas moins surpris de la bonne mine et de l'air de grandeur qui éclatent sur toute la personne de Priam, et il est charmé de la sagesse de ses paroles; ils ne se lassent point de se regarder, et leur admiration ne peut être épuisée. Mais enfin Priam, rompant le premier le silence, dit : « Fils de Jupiter, permettez que j'aille prendre un peu de repos, et que quelques momens de sommeil rétablissent mes forces défaillantes, car je n'ai pas fermé les paupières depuis le jour que mon fils est tombé sous vos coups; j'ai passé tout ce temps-là à soupirer et à gémir, étendu à la porte de mon palais sur la cendre et sur la poussière; depuis ce moment il n'est entré nulle nourriture dans ma bouche, que celle que je viens de prendre avec vous; je

l'ai prise pour vous obéir, et j'ai reçu de vos mains la coupe; achevez votre bienfait. »

En même temps Achille ordonne à ses compagnons et à ses captives de dresser des lits sous le portique, de jeter à terre des peaux, de mettre sur ces peaux les plus belles étoffes teintes dans la pourpre, de couvrir ces étoffes de beaux tapis et d'étendre sur ces tapis ses plus belles couvertures.

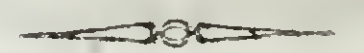
Priam s'endort, il est réveillé par Mercure, le messager des dieux; aussitôt il se met en route, emportant le corps de son fils : le chariot, qui porte le corps, marche le premier; ils s'avancent vers les murailles, sans que personne s'aperçoive de leur retour. Cassandre, dont la beauté était égale à celle de Vénus, fut la première qui, étant montée dans la citadelle, aperçut son père dans son char, et le héraut Idée qui conduisait le chariot où était le corps étendu sur son lit et couvert d'un voile. A cette vue elle se met à pleurer et à crier sur la ville : « Troyens et Troyennes, courez aux portes pour voir le corps d'Hector, si jamais vous avez pris plaisir à sortir au-devant de lui lorsqu'il revenait victorieux des sanglans combats, car il était une source de joie et de triomphe pour Troie et pour tout son peuple. »

Elle dit, et dans un moment il ne reste dans la ville ni homme ni femme, car ils sont tous pressés de la même douleur. Ils rencontrent devant les

portes leur roi qui ramène le corps de son fils; la marche de tout le peuple est précédée de la mère et de l'épouse d'Hector, qui, s'approchant du chariot, et prenant entre leurs bras la tête de ce cher prince, s'arrachent les cheveux; toute l'assemblée le pleure, et cette foule innombrable de peuple se répand tout autour du chariot et l'empêche d'avancer. On aurait passé le jour entier jusqu'au coucher du soleil à pleurer Hector devant les portes de Scées, si Priam ne leur eût crié de son char : « Qu'on s'ouvre et qu'on me laisse passer avec le chariot; quand le corps sera dans le palais, alors vous vous rassasierez de soupirs et de larmes. »

Le lendemain, dès que l'aurore vient ramener le jour, toute cette foule innombrable de peuple se rend autour du bûcher. On éteint avec le vin la cendre encore fumante, et les parens et les amis d'Hector poussent de profonds soupirs, et baignés de pleurs il ramassent ses os blanchis par les flammes, les mettent dans une urne d'or et les couvrent d'un voile de pourpre. Le jour même on descend cette urne dans une fosse profonde, qu'on remplit ensuite d'une quantité prodigieuse de grosses pierres, et on élève un tombeau par dessus. Cependant des sentinelles posées de tous côtés sur les remparts, veillent pour la sûreté de la ville, et empêchent qu'on ne puisse être surpris par les

Grecs. Le tombeau élevé, tout le peuple s'en retourne dans le palais, et ils célèbrent le repas funèbre que Priam leur donne avec une magnificence royale. C'est ainsi que les Troyens terminent les funérailles du vaillant Hector.



L'ODYSSÉE.

Ces chants d'Homère, récités d'abord aux habitans des villes et des campagnes, ont été à la fois l'honneur, la gloire et la prospérité de la Grèce. De la Grèce ils ont passé chez tous les peuples policés dont l'Iliade a été le premier amour et la plus noble passion. L'Iliade d'Homère est à la fois un poëme et une histoire : histoire du ciel, histoire de la terre, histoire des dieux, histoire des héros. D'un côté Achille, Hector, Patrocle, Agamemnon, Ulysse, le vieux Priam, et au-dessus d'eux Jupiter, Junon, Neptune, Vénus, le dieu Mars, Iris la messagère des dieux. En même temps qu'il créait l'histoire, la poésie, les beaux-arts, les mœurs, la religion de la Grèce, Homère lui donnait son langage. Il a été tour à tour et à la fois prêtre et guerrier, musicien et homme de guerre, à cheval, à pied, en char, sur les vaisseaux, dans les nuages ; il a été à la fois et le souvenir, et l'inspiration, et la mémoire de la Grèce ; il savait

le nom de toutes les montagnes, de tous les fleuves, de tous les coins de terre, de tous les hommes de la Grèce. Aux montagnes, aux fleuves, aux terres, aux hommes qui n'avaient pas de nom, Homère en a donné un qui leur est resté et qui est devenu immortel. Il à parlé tous les dialectes de la Grèce; il s'est assis à la porte de toutes les chaumières avant de prendre place dans tous les temples. Toute poésie vient de lui; théâtre, éloquence, ode, toutes les supériorités des hommes viennent d'Homère. Il a hérité de l'Orient, lui tout seul, et cet immense héritage il l'a transmis, augmenté par son génie, à toutes les races à venir; aussi a-t-il été appelé *le divin*, aussi a-t-il été la passion la plus violente des grands hommes de l'antiquité et de tous les temps. *Je vais à mes amours*, disait un philosophe toutes les fois qu'il allait lire Homère, et il le lisait tous les jours. Alexandre le Grand, cet autre Achille, portait Homère partout avec lui dans ses guerres; Homère reposait sous son chevet pendant son sommeil, et un jour au tombeau d'Achille Alexandre se prit à pleurer, en songeant qu'il n'avait

pas d'Homère pour célébrer ses hauts faits et sa vaillance : nobles larmes d'un héros élevé par Aristote! La première fois qu'il avait pleuré, c'était sur les succès de son père Philippe, *qui ne nous laissera plus rien à faire*, disait-il. Alexandre appelait les poèmes d'Homère : *les provisions de l'art militaire.*

Le second poème d'Homère, l'*Odyssée*, est, à proprement dire, la continuation de l'*Iliade.* C'est un récit touchant et mélancolique, habilement ajouté au récit de toutes ces batailles. L'Odyssée est bien plus une histoire qu'un poème. Dans cette histoire ce grand poète raconte tout ce qu'il savait des mœurs, de l'esprit, des superstitions, des aventures, des voyages, de ses contemporains.

« Il faut observer, dit madame Dacier,
« que du temps d'Homère la Grèce était
« assez ignorante. Les sciences avaient fait
« peu de progrès dans un pays sans cesse
« agité par les guerres civiles, et où il n'y
« avait ni règle ni police. Homère est le
« plus ancien auteur qui nous ait trans-
« mis les faits de l'antiquité, tels que l'É-

« gypte ou la Grèce les croyaient de son
« temps, ou tels qu'il avait pu les décou-
« vrir par ses recherches. Aussi a-t-il été
« appelé par quelques anciens auteurs
« le père des arts et des sciences, ce qui
« nous paraît aujourd'hui ridicule; car
« comme les sciences et les arts ont été
« portés depuis ce temps-là à un très-haut
« degré, nous faisons peu de cas d'un savoir
« si borné. Mais faisons réflexion que ses
« poèmes ne sont pas des traités complets
« sur chaque art et sur chaque science,
« que comme poète il n'a dû qu'effleurer,
« et qu'employer dans le besoin et même
« à titre d'ornement.

« Avant lui il n'y avait point d'historien
« dans la Grèce. Il est le premier qui,
« conformément à la tradition, à quelques
« monumens et à quelques anciennes poé-
« sies, a écrit sur ce qui s'était passé avant
« lui, pour en transmettre la connaissance
« à la postérité. L'autorité de notre poète
« a été respectée par toute l'antiquité, et
« même préférée aux témoignages de la
« plupart des historiens, par rapport aux
« cérémonies et aux usages des premiers
« temps. »

L'analyse de l'Odyssée n'offre pas moins d'intérêt que l'analyse de l'Iliade. Plus vous avez vécu avec les héros d'Homère, et plus vous voulez savoir leur vie, et ce qu'ils sont devenus depuis le siége de Troie, et comment ils sont morts. Cette préoccupation poétique de la Grèce a engendré les chefs-d'œuvre de Sophocle. Et en effet, quelle destinée fut plus tragique que celle de tous ces héros, vainqueurs de Troie? Leur retour dans leur patrie est semé d'écueils et de dangers. Ceux qui revoient leur royaume sont assassinés par l'usurpateur de leur trône; ceux qui rentrent dans leur maison, sont assassinés par l'usurpateur de leur lit. C'est une longue et déplorable histoire de meurtres et d'incestes, de dangers et de fatigues de tout genre, une longue suite de récits et de drames, légués par Homère aux poètes à venir, et que ceux-ci, depuis Sophocle jusqu'à Racine et Voltaire, n'ont pas manqué de recueillir.

C'est une longue et belle histoire, l'histoire des voyages d'Ulysse et de son retour de Troie; histoire d'autant plus belle

qu'elle a porté ses fruits; et quels fruits! L'*Odyssée* a enfanté le *Télémaque.* Homère à trois mille ans de distance, Homère, que lisait Bossuet entre la Bible et l'Évangile, a inspiré Fénélon.

Muse, raconte-nous les aventures de cet homme prudent, qui, après avoir ruiné la sacrée ville de Troie, fut errant plusieurs années en divers pays, visita les villes de différens peuples, et s'instruisit de leurs coutumes et de leurs mœurs.

Ainsi commence le poète pour se rendre la divinité propice. Ulysse est absent; il est retenu loin de son île d'Ithaque, et de sa femme Pénélope, et de son fils Télémaque, par Calypso, l'astucieuse immortelle. Télémaque, poussé par Minerve, va chercher son père, afin de le ramener dans son royaume et de punir avec lui les orgueilleux prétendans qui aspirent à la main de la sage Pénélope.

Le soleil sortait du sein de l'onde, remontait au ciel et commençait à dorer l'horizon, portant la lumière aux dieux immortels et aux hommes qui sont répandus sur la surface de la terre,

lorsque Télémaque arriva à la ville de Nélée, à la célèbre Pylos. Les Pyliens offraient ce jour-là des sacrifices sur le rivage de la mer, et immolaient des taureaux noirs à Neptune. Il y avait neuf bancs, chacun de cinq cents hommes, et chaque banc avait pour sa part neuf bœufs. Ils avaient déjà goûté aux entrailles et brûlé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau arriva dans le port. On plie d'abord les voiles, on approche du rivage, et Télémaque touche le premier le royaume du vieux Nestor, roi de Pylos.

Le vieux Nestor était assis avec ses enfans, et autour de lui ses compagnons préparaient le festin. Après ce repas, Nestor dit aux Pyliens : « Présentement que nous avons reçu ces étrangers à notre table, il est plus décent de leur demander qui ils sont et d'où ils viennent ; et leur adressant en même temps la parole : étrangers, leur dit-il, qui êtes-vous, et d'où les flots vous ont-ils apportés sur ce rivage? Venez-vous pour des affaires publiques ou particulières, ou ne faites-vous qu'écumer les mers comme les pirates, qui exposent leur vie pour aller piller les autres nations? »

Le sage Télémaque répondit avec une honnête hardiesse que Minerve lui avait inspirée, afin qu'il demandât à ce prince des nouvelles de son père, et que cette recherche lui acquît parmi les hommes un grand renom : « Nestor, fils de Nélée, et le plus

grand ornement des Grecs, lui dit-il, vous demandez qui nous sommes? je vous satisferai : nous venons de l'île d'Ithaque, et ce n'est point une affaire publique qui nous amène dans vos États, mais une affaire particulière. Je viens pour tâcher d'apprendre des nouvelles de mon père, du divin Ulysse, qui a essuyé tant de travaux, qui a rempli l'univers du bruit de son nom, et qui, comme la renommée nous l'a appris, combattant avec vous, a saccagé la superbe ville de Troie. Le sort de tous les princes qui ont porté les armes contre les Troyens nous est connu ; nous savons comment et en quel endroit une mort cruelle les a emportés : Ulysse est le seul dont le fils de Saturne nous cache la triste destinée ; car personne ne peut nous dire certainement où il est mort, s'il a succombé sous l'effort de ses ennemis dans une terre étrangère, ou si les flots d'Amphitrite l'ont englouti. J'embrasse donc vos genoux pour vous supplier de m'apprendre le genre de sa mort, si vous l'avez vue de vos yeux, ou si vous l'avez apprise par les relations de quelque voyageur ; car il n'est que trop certain que sa naissance l'avait destiné à quelque fin malheureuse. Que ni la compassion, ni aucun ménagement ne vous portent à me flatter. Dites-moi sincèrement tout ce que vous en avez vu ou appris. »

Nestor lui répondit : « Étranger, vous me faites

ressouvenir des maux infinis que nous avons soufferts avec tant de constance, soit en courant les mers sous la conduite d'Achille pour fourrager les villes des Troyens, soit en combattant devant les murs du superbe Ilion. Là ont trouvé leur tombeau nos plus grands capitaines : là gît Ajax, ce grand guerrier, semblable à Mars ; là gît Achille ; là gît Patrocle, égal aux dieux par la sagesse de ses conseils; là gît mon cher fils, le brave et sage Antiloque, qui était aussi léger à la course que ferme dans les combats de main. Tous les autres maux que nous avons endurés sont en si grand nombre, qu'il n'y a point de mortel qui puisse les raconter. Plusieurs années suffiraient à peine à faire le détail de tout ce que les Grecs ont eu à soutenir dans cette fatale guerre; et avant que d'en entendre la fin, l'impatience vous porterait à regagner votre patrie. Neuf années entières se passèrent de notre part à machiner la ruine des Troyens par toutes sortes de ruses de guerre, et encore après ces neuf années le fils de Saturne ne nous en accorda qu'à peine une heureuse fin. Dans toute l'armée il n'y avait pas un seul homme qui osât s'égaler à Ulysse en prudence, car il les surpassait tous, et personne n'était si fécond en ressources et en stratagèmes que votre père; je vois bien que vous êtes son fils, vous me jetez dans l'admiration, je crois l'entendre lui-même, et il ne serait

pas possible de trouver un autre jeune homme qui parlât si parfaitement comme lui. Pendant tout le temps qu'a duré le siége, le divin Ulysse et moi n'avons jamais été de différent avis, soit dans les assemblées, soit dans les conseils; mais animés tous deux d'un même esprit, nous avons toujours dit aux Grecs tout ce qui pouvait assurer un heureux succès à leurs entreprises. Après que nous eûmes renversé le superbe Ilion, nous montâmes sur nos vaisseaux, pour revenir dans nos foyers. Poussée par de tristes dissensions, la flotte des Grecs se sépara. Le fils de Tydée, le grand Diomède, vint avec nous, et porta ses compagnons à le suivre. Ménélas nous joignit le soir à l'île de Lesbos, comme nous délibérions sur le chemin que nous devions prendre; car il y avait deux avis. Les uns voulaient qu'en côtoyant la petite île de Psyria, nous prissions au-dessus de Chio que nous laisserions à gauche; et les autres proposaient de prendre au-dessous entre Chio et le mont Mimas. Dans ce doute nous demandâmes à Dieu un signe qui nous déterminât; il nous l'accorda, et nous obligea de tenir le milieu de la mer et de faire route tout droit vers l'Eubée, pour nous dérober plus tôt aux malheurs qui nous menaçaient. Un petit vent frais commence à souffler; nos vaisseaux volent aisément sur l'humide plaine, et le lendemain avant le jour ils arrivent à Géreste. Nous mettons pied à terre, et nous faisons des

sacrifices à Neptune, pour le remercier du grand trajet que nous avions fait. Le quatrième jour après notre départ Diomède et ses compagnons arrivèrent à Argos, et moi je continuai ma route vers Pylos; le même vent frais, que Dieu nous avait envoyé, ne cessa point de souffler pendant tout mon voyage. Ainsi, mon cher fils, j'arrivai heureusement à Pylos sans avoir pu apprendre la moindre nouvelle des Grecs. Je ne sais pas même encore certainement ni ceux qui se sont sauvés, ni ceux qui ont péri. Mais pour tout ce que j'ai appris dans mon palais depuis mon retour, je vous en ferai part sans vous en rien cacher. On m'a dit que les braves Myrmidons sont arrivés heureusement chez eux conduits par le célèbre fils du vaillant Achille; que le grand Philoctète, fils de Pœan, est aussi arrivé chez lui; qu'Idoménée a ramené à Crète tous ceux de ses compagnons que le dieu Mars avait épargnés à Troie, et qu'il n'en a pas perdu un seul sur la mer. Pour le sort du fils d'Atrée, quelque éloigné que vous soyez, il ne se peut qu'il ne soit parvenu jusqu'à vous. Vous savez comment ce prince est arrivé dans son palais, comment Égisthe l'a traîtreusement assassiné, et comment ce malheureux assassin a reçu le châtiment que méritait son crime. Quel grand bien n'est-ce point de laisser en mourant un fils plein de courage! Ce fils d'Agamemnon s'est glorieuse-

ment vengé de ce traître qui avait tué son père. Et vous, mon cher fils, imitez cet exemple : vous êtes grand, bien fait et de bonne mine; que le courage réponde donc à ce dehors, afin que vous receviez de la postérité le même éloge. »

Ainsi parle Nestor, le roi de Pylos, au jeune Télémaque, fils d'Ulysse. Nestor ne peut rien lui dire des destinées de son père; mais il lui conseille d'aller à Lacédémone interroger Ménélas. Télémaque obéit, et part pour Lacédémone sur les chars du sage Nestor. Il arrive au moment où Ménélas envoyait en mariage sa fille Hermione au fils d'Achille.

Télémaque et le fils de Nestor, montés sur leur char, entrent dans la cour du palais. Étéonée, un des principaux officiers de Ménélas, va annoncer leur arrivée au prince, et s'approchant, il lui dit : « Divin Ménelas, deux étrangers viennent d'entrer dans la cour; on les prendrait aisément tous deux pour les fils du grand Jupiter : ordonnez si nous irons dételer leur char, ou si nous les prierons d'aller chercher ailleurs des hôtes qui soient en état de les recevoir. »

Ménélas, offensé de ce discours, lui répondit : « Fils de Boëthous, jusqu'ici vous ne m'aviez pas paru dépourvu de sens; mais aujourd'hui je vous trouve très-insensé de me venir faire une telle demande. En vérité, j'ai eu grand besoin moi-même

de trouver de l'hospitalité dans tous les pays que j'ai traversés pour revenir dans mes États ; veuille le grand Jupiter que je ne sois plus réduit à l'éprouver, et que mes peines soient finies! allez donc promptement recevoir ces étrangers, et ammenez-les à ma table. »

Il dit, et Étéonée part sans répliquer, et il ordonne aux autres esclaves de le suivre. Ils détellent les chevaux, qui étaient tout couverts de sueur, les font entrer dans de superbes écuries, et leur prodiguent le froment mêlé avec le plus bel orge. Ils mettent le char dans une remise dont l'éclat éblouit les yeux. Et ensuite ils conduisent les deux princes dans les appartemens. Télémaque et Pisistrate ne peuvent se lasser d'en admirer la richesse; l'or y éclatait partout, et les rendait aussi resplendissans que le soleil. Quand ils furent rassasiés de voir et d'admirer toute cette magnificence, ils furent conduits dans des bains d'une extrême propreté. Les plus belles esclaves du palais les baignèrent, les parfumèrent d'essence, leur donnèrent les plus beaux habits et les menèrent à la salle du festin, où elles les placèrent auprès du roi sur de beaux siéges à marchepied. Une autre esclave porta en même temps dans un bassin d'argent une aiguière d'or admirablement bien travaillée, donna à laver à ces deux princes, et dressa devant eux une belle table, que la maîtresse de l'office couvrit de mets

pour régaler ces hôtes, en leur prodiguant tout ce qu'elle avait de plus exquis. Et le maître d'hôtel leur servit des bassins de toutes sortes de viandes, et mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Ménélas, leur tendant les mains, leur parla en ces termes : « Soyez les bien-venus, mes hôtes; mangez et recevez agréablement ce que nous vous offrons. Après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes. Sans doute vous n'êtes pas d'une naissance obscure; vous êtes assurément fils de rois à qui Jupiter a confié le sceptre; des hommes du commun n'ont point des enfans faits comme vous. » En achevant ces mots, il leur servit lui-même le dos d'un bœuf rôti, qu'on avait mis devant lui comme la portion la plus honorable. Ils choisirent dans cette diversité de mets ce qui leur plut davantage, et sur la fin du repas Télémaque, s'approchant de l'oreille du fils de Nestor, lui dit tout bas, pour n'être point entendu de ceux qui étaient à table : « Mon cher Pisistrate, prenez-vous garde à l'éclat et à la magnificence de ce vaste palais? l'or, l'airain, l'argent, les métaux les plus rares et l'ivoire y brillent de toutes parts; tel doit être sans doute le palais du dieu qui lance le tonnerre. Quelles richesses infinies !

Ménélas l'entendit, et lui dit : « Mes enfans, il n'y a rien en quoi un mortel puisse s'égaler à Jupiter; le palais qu'il habite et tout ce qu'il pos-

sède, sont immortels comme lui : certainement il y a des hommes qui sont au-dessus de moi pour les richesses et pour la magnificence; il y en a aussi qui sont au-dessous. Dans les grands travaux que j'ai essuyés et dans les longues courses que j'ai faites, j'ai amassé beaucoup de bien que j'ai chargé sur mes vaisseaux, et je ne suis revenu chez moi que la huitième année après mon départ de Troie. J'ai été porté à Cypre, en Phénicie, en Égypte; j'ai été chez les Éthiopiens, les Sidoniens, les Érembes; j'ai parcouru la Libye, où les agneaux ont des cornes en naissant, et où les brebis ont des petits trois fois l'année. Les maîtres et les bergers ne manquent jamais de fromage ni de viande, et ils ont du lait en abondance dans toutes les saisons.

« Pendant que les vents me font errer dans toutes ces régions éloignées, et mettant à profit ces courses involontaires, j'amasse de grands biens; un traître assassine mon frère dans son palais, d'une manière inouïe, par la trahison de son abominable femme, de sorte que je ne possède ces grandes richesses qu'avec douleur. Mais vous devez avoir appris toutes ces choses de vos pères, si vous les avez encore; car tout le monde sait que j'ai soutenu des travaux infinis, et que j'ai ruiné une ville très-riche et très-florissante. Mais plût aux dieux que je n'eusse que la troisième partie des

biens dont je jouis, et moins encore, et que ceux qui ont péri sous les murs d'Ilion loin d'Argos fussent encore en vie; leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. Tantôt, enfermé dans mon palais, je trouve une satisfaction infinie à les regretter et à les pleurer, et tantôt je cherche à me consoler; car on se lasse bientôt de soupirs et de larmes. De tous ces grands hommes il n'y en a point dont la perte ne me soit sensible; mais il y en a un surtout dont les malheurs me touchent plus que ceux des autres : quand je viens à me souvenir de lui, il m'empêche de goûter les douceurs du sommeil et me rend la table odieuse; car jamais homme n'a souffert tant de peines ni soutenu tant de travaux que le divin Ulysse; comme ses maux sont infinis, l'affliction que sa perte me cause sera infinie et ne passera jamais. Nous n'avons de lui aucune nouvelle, et nous ne savons s'il est en vie ou s'il est mort; il ne faut pas douter que le vieux Laërte, la sage Pénélope et Télémaque son fils, qu'il laissa encore enfant, ne passent leur vie à le pleurer. »

Ces paroles réveillèrent tous les déplaisirs de Télémaque, et le plongèrent dans une vive douleur; le nom de son père fit couler de ses yeux un torrent de larmes, et pour les cacher il mit avec ses deux mains son manteau de pourpre devant son visage. Ménélas s'en aperçut, et il fut quel-

ques momens à délibérer en lui-même s'il attendrait que ce jeune prince commençât à parler de son père, ou s'il l'interrogerait le premier, et s'il tâcherait d'éclairer les soupçons qu'il avait que c'était le fils d'Ulysse.

Pendant qu'il délibérait, Hélène sort de son magnifique appartement, d'où s'exhalaient des parfums exquis; elle était semblable à la belle Diane dont les flèches sont si brillantes. Cette princesse arrive dans la salle, et en même temps Adreste lui donne un beau siége bien travaillé; Alcippe le couvre d'un tapis de laine très-fine rehaussé d'or, et Phylo, la troisième de ses femmes, lui apporte une corbeille d'argent que cette princesse avait reçue d'Alcandre, femme de Polybe, qui habitait à Thèbes d'Égypte, une des plus riches villes de l'univers. Polybe avait fait présent à Ménélas de deux grandes cuves d'argent pour le bain, de deux beaux trépieds et de dix talens d'or; et sa femme de son côté avait donné à Hélène une quenouille d'or et cette belle corbeille d'argent, dont le bord était d'un or très-fin et admirablement bien travaillé. Phylo met près de la princesse sa corbeille, qui était remplie de pelotons d'une laine filée de la dernière finesse; la quenouille, coiffée d'une laine de pourpre violette, était couchée sur la corbeille. Hélène se place sur le siége qu'Adreste lui avait présenté et qui avait un beau marchepied; et adressant la pa-

role à son mari : « Divin Ménélas, lui dit-elle, savons-nous qui sont ces étrangers qui nous ont fait l'honneur de venir dans notre palais? Me trompé-je, ou ai-je découvert la vérité? je ne puis vous cacher ma conjecture, je n'ai jamais vu ni parmi les hommes, ni parmi les femmes personne ressembler si parfaitement à un autre, j'en suis dans l'étonnement et dans l'admiration, que ce jeune étranger ressemble au fils du magnanime Ulysse! c'est lui-même; ce grand homme le laissa encore enfant quand vous partîtes avec tous les Grecs, et que vous allâtes faire une cruelle guerre aux Troyens, pour moi malheureuse qui ne méritais que vos mépris. »

« J'avais la même pensée, répondit Ménélas; je n'ai jamais vu de ressemblance si parfaite; voilà le port et la taille d'Ulysse, voilà ses yeux, sa belle tête. D'ailleurs quand je suis venu par hasard à parler de tous les travaux qu'Ulysse a essuyés pour moi, ce jeune prince n'a pu retenir ses larmes, et il a voulu les cacher en mettant son manteau devant ses yeux. »

Alors Pisistrate, prenant la parole : « Grand Atride, lui dit-il, prince si digne de commander à tant de peuples, vous voyez assurément devant vos yeux le fils d'Ulysse; mais comme il est très-modeste, le respect l'empêche la première fois qu'il a l'honneur de vous voir, d'entamer de longs discours devant vous, que nous écoutons avec le même

plaisir que si nous entendions la voix d'un dieu. Nestor, qui est mon père, m'a envoyé avec lui pour le conduire chez vous; il souhaitait passionnément de vous voir, pour vous demander vos conseils ou votre secours; car tous les malheurs qui peuvent arriver à un jeune homme dont le père est absent, et qui n'a personne qui le défende, sont arrivés à Télémaque; son père n'est plus, et parmi ses sujets il n'en trouve pas un qui lui aide à repousser les maux dont il se voit accablé. »

« O dieux! s'écria alors le roi Ménélas, j'ai donc le plaisir de voir dans mon palais le fils d'un homme qui a donné tant de combats pour l'amour de moi.

« Certainement je me préparais à le préférer à tous les autres Grecs, et à lui donner la première place dans mon affection, si Jupiter, dont les regards découvrent tout ce qui se passe dans ce vaste univers, eût voulu nous accorder un heureux retour dans notre patrie. Je voulais lui donner une ville dans le pays d'Argos et lui bâtir un magnifique palais, afin que, quittant le séjour d'Ithaque, il vînt avec toutes ses richesses, son fils et ses peuples se transporter dans mes États et habiter une ville que j'aurais évacuée de ses habitans; nous aurions vécu toujours ensemble, et il n'y aurait eu que la mort qui eût pu séparer deux amis qui se seraient aimés si tendrement, et dont l'union aurait été si délicieuse. Mais un si grand bonheur a peut-

être attiré l'envie de ce dieu qui n'a refusé qu'à Ulysse seul cet heureux retour.»

Ces paroles les firent tous fondre en larmes. La fille du grand Jupiter, la belle Hélène, se mit à pleurer ; Télémaque et le grand Atride pleurèrent, et le fils du sage Nestor ne demeura pas seul insensible ; son frère Antiloque, que le vaillant fils de l'Aurore avait tué dans le combat, lui revint dans l'esprit, et il se mit à répandre des larmes.

Alors la fille de Jupiter, la belle Hélène, s'avisa d'une chose qui fut d'un grand secours. Elle mêla dans le vin qu'on servait à table une poudre qui assoupissait le deuil, calmait la colère et faisait oublier tous les maux. Celui qui en avait pris dans sa boisson, n'aurait pas versé une seule larme dans toute la journée, quand même son père et sa mère seraient morts, qu'on aurait tué en sa présence son frère ou son fils unique, et qu'il l'aurait vu de ses propres yeux.

Cependant les désordres continuent dans Ithaque : les fiers poursuivans se divertissent devant le palais d'Ulysse à jouer au disque et à lancer le javelot dans des cours spacieuses préparées avec soin, et qui étaient le théâtre ordinaire de leurs insolences.

Mercure, envoyé par Jupiter, vole à tire d'ailes à l'île de Calypso, lui ordonnant de laisser partir Ulysse qu'elle retient loin de ses foyers. Calypso obéit à Jupiter.

« Malheureux prince, dit-elle à Ulysse, ne vous affligez plus sur ce rivage, et ne vous consumez plus en regrets : je suis prête à vous renvoyer aujourd'hui même. Coupez tout à l'heure des arbres de cette forêt; assemblez un radeau et couvrez-le de planches, afin qu'il vous porte sur les flots. Je vous donnerai les provisions qui vous sont nécessaires et de bons habits pour vous garantir des injures de l'air, et je vous enverrai un vent favorable, qui vous conduira heureusement dans votre patrie, si les dieux, qui habitent l'Olympe et qui sont plus puissans que moi, soit pour bien penser, soit pour exécuter leurs pensées, veulent vous accorder un heureux retour. »

Le sage Ulysse lui répond : « Vénérable déesse, que ce que je vais prendre la liberté de vous dire n'allume point contre moi votre courroux. Je sais parfaitement combien la sage Pénélope vous est inférieure en beauté et en majesté; car elle n'est qu'une simple mortelle, au lieu que ni la mort ni la vieillesse n'ont point d'empire sur vous. Cependant je ne demande qu'à me revoir dans ma patrie; jour et nuit je ne soupire qu'après cet heureux retour. Que si quelque dieu veut me persécuter au milieu des flots, je prendrai le parti de souffrir et d'armer mon cœur de patience. J'ai soutenu tant de travaux et essuyé tant de peines et à la guerre et sur la mer, que j'y suis accoutu-

mé; ces derniers maux ne feront qu'augmenter le nombre de ceux que j'ai déjà soufferts.»

Ayant ainsi parlé, le sage Ulysse se mit à construire un vaste radeau; il était soutenu dans son travail par l'espérance d'un prompt départ, qui le comblait de joie. Il abattit vingt arbres en tout, les tailla, les polit et les dressa. Cependant la déesse lui apporta des tarières, dont il se servit pour les percer et les assembler; il les arrêta avec des clous et des liens, et fit un radeau aussi long et aussi large que le fond d'un vaisseau de charge qu'un habile charpentier a bâti selon toutes les règles de son art; il l'environna de planches, qu'il attacha à des soliveaux, qu'il mit debout d'espace en espace, et le finit en le couvrant d'ais fort épais et bien joints; il y dressa un mât traversé d'une antenne, et pour le bien conduire, il y fit un bon gouvernail, qu'il munit des deux côtés de bons câbles de saule, afin qu'il résistât à l'impétuosité des flots. Enfin, il mit au fond beaucoup de matière comme une espèce de lest. Calypso lui apporta des toiles pour faire des voiles. Tout cet ouvrage fut fait le quatrième jour. Jupiter envoya un vent favorable. Ulysse, plein de joie, déploie ses voiles, et, prenant le gouvernail, se met à conduire sa nacelle sans jamais laisser fermer ses paupières au sommeil, regardant toujours attentivement les Pléïades, et le Bouvier

qui se couche si tard, et la Grande-ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, qui tourne toujours sur son pôle, observant sans cesse l'Orion, et qui est la seule constellation qui ne se baigne jamais dans les eaux de l'océan.

Mais bientôt Neptune, irrité, déchaîne une violente tempête contre le vaisseau qui porte Ulysse. Ce héros est précipité dans les ondes, et il serait mort, si Minerve n'était venue à son secours et ne l'avait déposé tout nu et expirant sur la terre hospitalière des Phialiens.

C'est à ce moment que le grand poète fait apparaître cette chaste et admirable Nausicaa, fille du roi Alcinoüs. Ulysse est caché dans les roseaux, sans vêtemens et sans secours. Nausicaa vient au rivage dès le matin pour laver les robes de son père. On tire le char de la remise, on attelle les mules. La reine fait déposer dans une corbeille tout ce qui est nécessaire pour le dîner, avec une outre d'excellent vin. On arrive au lieu où étaient les lavoirs, toujours pleins d'une eau plus claire que le cristal; les nymphes dételèrent les mules et les lâchèrent dans les beaux herbages dont les bords du fleuve étaient revêtus, et tirant les habits du char, elles les portèrent à brassées dans l'eau, et se mirent à les laver et à les nettoyer avec une sorte d'émulation et se défiant les unes les autres. Quand ils furent bien lavés, ces nymphes les éten-

dirent sur le rivage de la mer, que les ondes avaient rempli de petits cailloux. Elles se baignèrent et se parfumèrent, et en attendant que le soleil eût séché leurs habits, elles se mirent à table pour dîner. Le repas fini, elles quittent leurs voiles, et commencent à jouer à la paume. Nausicaa se met ensuite à chanter; puis, prenant une balle, elle voulut la pousser à une de ses femmes, mais elle la manqua, et la balle alla tomber dans le fleuve. En même temps elles jettent toutes de grands cris; Ulysse s'éveilla à ce bruit, et se mettant en son séant, il dit en lui-même : « En quel pays suis-je venu? ceux qui l'habitent sont-ce des hommes sauvages, cruels et injustes, ou des hommes touchés des dieux et qui respectent l'hospitalité? Des voix de jeunes filles viennent de frapper mes oreilles : sont-ce des nymphes des forêts ou des fleuves? » En même temps il se glisse dans le plus épais du buisson, et, rompant des branches pour couvrir sa nudité sous les feuilles, il sort de son fort comme un lion pour aborder ces jeunes nymphes presque nues, forcé qu'il est par la nécessité.

Dès qu'il se montre, défiguré comme il est par l'écume de la mer, il leur paraît si épouvantable, qu'elles prennent toutes la fuite pour aller se cacher, l'une d'un côté, l'autre d'un autre, derrière des rochers dont le rivage est bordé. La seule fille

d'Alcinoüs attend sans s'étonner ; car la déesse Minerve bannit de son ame la frayeur, et lui inspira la fermeté et le courage. Elle demeure donc sans s'ébranler, et Ulysse délibéra dans son cœur s'il irait embrasser les genoux de cette belle nymphe, ou s'il se contenterait de lui adresser la parole de loin, et de la prier dans les termes les plus touchans de lui donner des habits et de lui enseigner la ville la plus prochaine.

Après avoir combattu quelque temps, il crut qu'il était mieux de lui adresser ses prières sans l'approcher, de peur que s'il allait embrasser ses genoux, la nymphe, prenant cela pour un manque de respect, n'en fût offensée. Choisissant donc les paroles les plus insinuantes et les plus capables de la fléchir, il dit : « Grande princesse, vous voyez à vos genoux un suppliant ; vous êtes une déesse ou une mortelle : si vous êtes une des déesses qui habitent l'Olympe, je ne doute pas que vous ne soyez Diane, fille du grand Jupiter ; vous avez sa beauté, sa majesté, ses charmes ; et, si vous êtes une des mortelles qui habitent sur la terre, heureux votre père et votre mère, heureux vos frères ! quelle source continuelle de plaisirs pour eux de voir tous les jours une jeune personne si admirable faire l'ornement des fêtes ! Dieu m'a jeté sur ce rivage, peut-être pour me livrer à de nouveaux malheurs ; car je n'ose pas me flatter que les dieux soient las

de me persécuter; ils me donneront encore des marques de leur haine. Mais, grande princesse, ayez pitié de moi! après tant de travaux, vous êtes la première dont j'implore l'assistance; je n'ai rencontré personne avant vous dans ces lieux. Enseignez-moi le chemin de la ville et donnez-moi quelque méchant haillon pour me couvrir, s'il vous reste quelque enveloppe de vos paquets. Ainsi les dieux vous accordent tout ce que vous pouvez désirer; qu'ils vous donnent un mari digne de vous et une maison florissante, et qu'ils y répandent une union que rien ne puisse jamais troubler. Car le plus grand présent que les dieux puissent faire à un mari et à une femme, c'est l'union. »

Nausicaa, fille d'un roi, accueille l'étranger comme un hôte. « Où fuyez-vous? dit elle à ses femmes; celui que vous voyez est un homme persécuté par la fortune et que la tempête a jeté sur ces bords. Il faut en avoir soin; car tous les étrangers et tous les pauvres viennent de Jupiter; le peu qu'on leur donne leur fait beaucoup de bien, et ils en ont de la reconnaissance. Donnez-lui donc à manger, baignez-le dans le fleuve à l'abri des vents. »

A ces mots ses femmes s'arrêtent et obéissent; elles mènent Ulysse dans un lieu couvert, comme la princesse l'avait ordonné, mettent près de lui

le linge, la tunique et les autres habits dont il avait besoin, lui donnent la fiole d'or où il restait encore assez d'essence, et le pressent de se baigner dans le fleuve.

Ulysse se jette dans le fleuve, nettoie l'écume qui était restée sur son corps; il essuie sa tête et ses cheveux, et il se parfume..

Minerve répand sur toute la personne d'Ulysse la beauté, la noblesse et la majesté. Ce héros, se retirant un peu, va s'asseoir un moment sur le rivage de la mer; il était tout brillant de beauté et de grâces. La princesse ne peut se lasser de l'admirer, et s'adressant à ses femmes, elle leur dit : « Assurément ce n'est point contre l'ordre de tous les dieux que cet étranger est abordé dans cette île, dont le bonheur égale la félicité qui règne dans le ciel. D'abord il m'avait paru un homme vil et méprisable, et présentement je vois qu'il ressemble aux immortels qui habitent le haut Olympe. Plût à Jupiter que le mari qu'il me destine fût fait comme lui, qu'il voulût s'établir dans cette île et qu'il s'y trouvât heureux! Mais donnez-lui vite à manger, afin qu'il rétablisse ses forces.» Elles obéissent aussitôt, et elles servent une table à Ulysse, qui n'avait pas mangé depuis long-temps, et qui avait grand besoin de prendre de la nourriture.

Ulysse, chez le roi Alcinoüs, reçoit tous les bienfaits de l'hospitalité.

On mange, on fait grand'chère, et quand l'abondance eut chassé la faim, Ulysse, prenant la parole, dit à Démodocus : « Divin chantre, je vous admire, et je vous loue plus que tous les autres mortels, car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont enseigné, ou plutôt c'est Apollon lui-même; vous chantez avec une suite qui marque une connaissance profonde dans les malheurs des Grecs, tout ce qu'ils ont fait et souffert, et tous les travaux qu'ils ont essuyés, comme si vous aviez été présent, ou que vous l'eussiez appris d'eux-mêmes. Mais continuez, je vous prie, et chantez-nous le stratagème du cheval de bois qu'Épée construisit par le secours de Minerve, et qu'Ulysse, par un artifice assez heureux, fit entrer dans la citadelle, après l'avoir rempli de guerriers qui saccagèrent Troie. Si vous me chantez bien en détail toute cette aventure, je rendrai témoignage à tous les hommes que c'est Apollon lui-même qui vous a dicté une si merveilleuse chanson. »

Il dit, et le chantre, rempli de l'esprit du dieu, commença à chanter, et exposa parfaitement toute l'histoire, comme fort bien informé, commençant au moment que les Grecs, faisant semblant de se retirer, montèrent sur leurs vaisseaux après avoir mis le feu à leurs tentes. Ulysse et tous les officiers d'élite, enfermés dans ce cheval, étaient au milieu de la place, car les Troyens eux-mêmes

l'avaient traîné jusques dans la citadelle. Ce cheval était là au milieu, et les Troyens assemblés tout autour, discouraient et proposaient plusieurs choses sans pouvoir convenir. Il y avait trois avis principaux. Les uns voulaient que l'on mît en pièces cette énorme machine : les autres conseillaient qu'on la traînât au haut de la citadelle et qu'on la précipitât des murailles; et le troisième parti était de ceux qui, frappés de la religion, soutenaient qu'elle devait être inviolable, et qu'il fallait la laisser comme une offrande agréable aux dieux et capable de les apaiser, et ce dernier avis l'emporta; car c'était l'ordre des destinées que Troie pérît; puisqu'elle avait reçu dans ses murs cette grande machine, grosse de tant de braves capitaines, qui portaient aux Troyens la ruine et la mort. Il chanta ensuite comment les Grecs sortis du ventre du cheval, comme d'une vaste caverne, saccagèrent la ville; il représenta ces braves chefs répandus dans tous les quartiers et portant partout le fer et la flamme. Il raconta comment Ulysse, accompagné de Ménélas et semblable au dieu Mars, alla dans le palais de Deïphobus, et soutint là un grand combat, qui fut long-temps douteux, et dont la victoire leur demeura enfin par le secours de Minerve.

Voilà ce que chanta ce chantre divin. Ulysse fondait en larmes, son visage en était couvert.

Il pleurait aussi amèrement qu'une femme qui, voyant tomber son époux combattant devant les murailles de sa ville pour la défense de sa patrie et de ses enfans, sort éperdue et se jette sur ce cher mari palpitant encore, remplit l'air de ses gémissemens et le tient embrassé, pendant que ses barbares ennemis l'achèvent à coups de piques et préparent à cette infortunée, pénétrée de la plus vive douleur, une dure servitude et des maux infinis. Ainsi pleurait Ulysse.

Ulysse raconte ensuite sa descente aux enfers et son entrevue avec les héros de la guerre de Troie enlevés par la mort : « Fils d'Atrée, dit Ulysse à Agamemnon, le roi des rois, comment la Parque cruelle vous a-t-elle fait éprouver son pouvoir? Neptune vous a-t-il fait périr avec votre flotte, en excitant contre vous ses flots et en déchaînant ses vents et ses tempêtes? ou des étrangers vous ont-ils fait mordre la poussière, en courant sur vous lorsque vous emmeniez leurs troupeaux? ou enfin, avez-vous été tué devant quelque ville, que vous eussiez attaquée pour la piller et pour emmener ses femmes captives? »

« Fils de Laërte, me répondit le roi, ni le dieu Neptune ne m'a fait périr en excitant contre moi ses flots et en déchaînant ses tempêtes, ni je n'ai succombé sous l'effort des étrangers qui aient voulu repousser mes violences; ma mort est l'ouvrage du

traître Égisthe et de ma perfide femme, qui par le plus noir des attentats m'ont assassiné à un festin comme on assomme un taureau à sa crèche. Voilà quelle a été ma fin malheureuse. Tous mes compagnons ont été égorgés autour de moi, comme on égorge des moutons dans la maison d'un homme puissant et riche pour un festin de noces, pour quelque grand repas, ou pour quelque grande débauche. Vous avez bien vu mourir des hommes qui ont été tués à vos yeux, soit en combat singulier, soit dans la sanglante mêlée; mais cette vue n'a rien qui approche de l'horrible spectacle de nous voir massacrés autour de l'urne sacrée et de la table où nous étions assis, et de voir le plancher inondé de sang. Dans le moment même qu'on m'assassinait, j'entendis la voix plaintive de la fille de Priam, de Cassandre, que la perfide Clytemnestre tuait pour me faire mourir plus cruellement. A ses cris, quoique je fusse déjà à terre et expirant, je fis des efforts pour porter la main à mon épée, mais cette impudente me l'avait ôtée. Après ma mort, elle n'approcha point de moi pour me rendre les derniers devoirs, en me fermant les yeux et la bouche. Non, il n'y a rien de plus pernicieux ni de plus impudent qu'une femme capable de se mettre en tête des actions aussi abominables que le forfait que Clytemnestre a commis en assassinant son mari, et un mari avec

qui elle avait passé sa première jeunesse. Dans le temps que je pensais que mon retour ferait la joie de mes enfans et de ma famille, cette malheureuse, instruite aux crimes, s'est couverte d'une éternelle infamie, qui rejaillira sur toutes les femmes qui naîtront après elle, même sur les plus vertueuses et sur celles qui aimeront le plus tendrement leurs maris. »

« O dieux! m'écriai-je, le puissant Jupiter, aux yeux duquel rien n'est caché, a donc bien haï la race d'Atrée, puisqu'il lui a fait tant de maux, et toujours par des femmes. A combien de héros Hélène par un seul crime n'a-t-elle pas causé la mort? et voilà Clytemnestre qui vous prépare un piége mortel pendant votre absence. »

« Mon exemple, reprit promptement Agamemnon, doit vous apprendre à n'avoir pas pour votre femme trop de complaisance, et à ne pas lui faire part de tous vos secrets. Il y a des choses que vous pouvez lui communiquer; mais il y en a d'autres qu'il faut lui tenir cachées. Quand je dis vous, je parle à tous les hommes; car pour vous, vous n'avez rien à craindre de semblable de la fille d'Icarius. Votre Pénélope est un modèle de prudence et de sagesse. Quand nous partîmes pour Troie, nous la laissâmes très-jeune dans votre palais, son fils était encore à la mamelle, et présentement il doit être en âge d'homme. Qu'il est

heureux! son père aura la consolation de le revoir, et il aura le plaisir d'embrasser son père, qu'il n'a pas encore connu. Ma pernicieuse femme n'a pas permis que j'aie eu la satisfaction de voir de mes yeux mon cher Oreste, elle m'a assassiné auparavant. Et sur cela j'ai un avis à vous donner, gravez-le bien dans votre esprit; c'est que vous ne souffriez pas que votre vaisseau entre en plein jour dans le port d'Ithaque; tâchez d'y entrer sans être connu; car, en un mot, il ne faut plus se fier aux femmes. Mais dites-moi une chose, et dites-la moi sans déguisement : avez-vous appris quelque nouvelle de mon fils? Est-il en vie? s'est-il retiré à Orchomène, ou à Pylos chez Nestor, ou à Sparte chez mon frère Ménélas? car mon cher Oreste n'est pas mort, nous ne l'avons pas vu dans ce royaume sombre. »

« Fils d'Atrée, lui répondis-je, pourquoi me faites-vous ces questions? Je ne sais si votre fils est mort ou s'il est en vie, et il est inutile de parler de ce qu'on ne sait pas.

« Pendant cette conversation pleine de tristesse et de larmes, je vois arriver l'ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque et celle d'Ajax, qui était le plus beau et le mieux fait des Grecs après le fils de Pélée. L'ame d'Achille me reconnut, et m'adressant la parole avec de grandes lamentations, elle me dit : « Divin fils de Laërte, Ulysse si

fécond en ressources et en expédiens, quelle entreprise, plus hardie que toutes celles que vous avez jamais faites, venez-vous d'exécuter? comment avez-vous eu l'audace de descendre dans ce palais de Pluton, dans cette demeure des morts qui sont privés d'entendement, et qui ne sont plus que les vaines ombres des hommes sortis de la vie? »

« Achille, fils de Pélée et le plus vaillant des Grecs, lui répondis-je, ce qui m'a porté à ce voyage, c'est le pressant besoin de consulter Tirésias, pour voir s'il ne pourra pas m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie, car je n'ai pu encore approcher de la Grèce ni de ma chère Ithaque; mais je suis toujours accablé de malheurs. Pour vous, il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'homme si heureux; car pendant votre vie nous vous avons tous honoré comme un Dieu, et après votre trépas vous régnez sur toutes ces ombres. C'est pourquoi, Achille, ne vous plaignez point tant d'être mort. »

« Et vous, généreux Ulysse, repartit Achille, ne me parlez point de la mort. Je préférerais d'être dans le monde le jardinier d'un fermier, qui ne gagnerait sa vie qu'à la sueur de son front, qu'à régner ici sur toutes les ombres. Mais dites-moi, je vous prie, des nouvelles de mon fils. Suit-il mes exemples? se distingue-t-il à la guerre, et promet-il d'être le premier des héros? Apprenez-

moi aussi si vous savez quelque chose de mon père. Ses sujets lui rendent-ils toujours les mêmes honneurs? ou le méprisent-ils à cause de son grand âge? car ne jouissant plus de la lumière du jour, je ne puis le secourir. Si j'étais tel que vous m'avez vu autrefois, lorsque volant au secours des Grecs je fis mordre la poussière à un peuple de vaillans hommes, et que je parusse un moment dans le palais de mon père, je ferais bientôt sentir la force de mon bras à tous ces rebelles qui veulent le maîtriser, et qui refusent de lui rendre les respects qu'ils lui doivent.»

« Je n'ai appris aucunes nouvelles du sage Pélée, lui répondis-je; mais pour ce qui est de votre fils Néoptolème, je vous dirai la pure vérité, puisque vous me l'ordonnez; car ce fut moi qui le menai de l'île de Scyros à Troie sur mon vaisseau. Toutes les fois que nous tenions conseil sous les remparts de cette superbe ville, il parlait toujours le premier, et appuyait fort bien son avis sans s'écarter en vains discours. Il n'y avait que le divin Nestor et moi qui, dans l'art de parler, remportions sur lui l'avantage. Mais lorsque nous donnions des combats, ne croyez pas qu'il se tînt au milieu des bataillons ou des escadrons, il devançait toujours les troupes et volait le premier à l'ennemi, ne cédant la gloire du courage à aucun de nos héros. Il a tué de sa main une infinité de

vaillans hommes dans la sanglante mêlée. Je ne saurais vous nommer ici tous ceux qui sont tombés sous ses coups; je vous dirai seulement que c'est à lui que nous devons la défaite du héros Eurypyle, et de ses troupes, qui se firent toutes tuer autour de son corps. Ces belliqueuses bandes de Cétéens étaient venues à cette guerre, attirées par des présens et par l'espérance d'épouser des femmes troyennes; leur général devait être gendre de Priam. Je n'ai jamais vu un si beau prince; il n'y avait que Memnon qui fût plus beau que lui. Mais l'occasion où votre fils signala le plus son courage, ce fut lorsque nous nous enfermâmes dans le cheval de bois avec l'élite des généraux de l'armée. C'était moi qui conduisais cette entreprise, et qui devais retenir les Grecs dans cette embuscade, et leur donner l'ordre quand il serait temps d'en sortir. Là vous auriez vu les plus braves capitaines essuyer en secret leurs larmes et trembler de frayeur, au lieu que je ne vis jamais votre fils changer de visage ni s'essuyer les yeux. Au contraire, plein d'une noble impatience il me pressait de donner le signal, toujours une main sur son épée et l'autre sur sa pique, et se préparant à faire un grand carnage des Troyens. Quand nous eûmes saccagé la ville, il se retira sain et sauf, et emporta dans ses vaisseaux sa part du butin et un prix honorable dont on récompensa sa valeur.

Il ne fut blessé ni par l'épée, ni par les traits, comme cela arrive d'ordinaire dans la mêlée où Mars exerce toutes ses fureurs. »

« A ces mots, l'âme d'Achille, pleine de joie du témoignage que j'avais rendu à la valeur de son fils, s'en retourna à grands pas dans la prairie d'Asphodèle. Les autres ames s'arrêtèrent près de moi plongées dans une profonde tristesse, et elles me racontaient leurs peines et leurs douleurs. Mais l'ame d'Ajax, fils de Télamon, se tenait un peu à l'écart, toujours possédée par la fureur où l'avait jeté la victoire que je remportai sur lui, lorsqu'on m'adjugea les armes d'Achille; ce fut la déesse, sa mère, Thétis elle-même, qui proposa ce prix, et ce furent les Troyens et Minerve qui me l'adjugèrent. Eh, plût aux dieux que je ne l'eusse pas remportée! la terre ne couvrirait pas aujourd'hui un si grand personnage, qui, en bonne mine et en exploits de guerre, était le premier des Grecs après le vaillant Achille. Lui adressant donc le premier la parole avec le plus de douceur qu'il me fut possible pour tâcher de l'apaiser : Fils de Télamon, lui dis-je, ne voulez-vous point, même après la mort, oublier la colère que vous avez conçue contre moi à cause de ces malheureuses armes que les dieux ont rendues si fatales aux Grecs? car vous, qui étiez leur plus fort rempart, vous êtes mort à cause d'elles. Nous

sommes tous aussi affligés de votre perte que de celle du grand Achille. Il n'y a personne de nous qui soit cause de ce malheur; c'est Jupiter seul qui a pris en haine toute l'armée des Grecs, et qui, pour la punir plus visiblement, a terminé votre vie. Mais approchez, grand prince, afin que vous entendiez ce que j'ai à vous dire; surmontez votre colère et domptez votre fierté.

« Mes paroles ne purent le fléchir, il ne daigna pas me répondre, et il s'en alla retrouver les autres ombres dans le fond de l'Érèbe.»

Cette belle histoire du voyage et des aventures d'Ulysse est remplie ainsi de merveilleux détails; récits de guerre, récits d'amour, récits de malheurs de tout genre. Le héros est ainsi errant à travers tous les peuples, en butte à tous les orages; il traverse toutes les mers; il aborde à tous les rivages. Mais enfin, après toutes ces aventures, le héros arrive dans sa patrie; il revoit sa belle Ithaque. Il baise cette terre chérie, et, les mains élevées, il adresse aux nymphes cette prière :

«Naïades, filles de Jupiter, ô vous que je n'espérais plus revoir, recevez mes vœux, et soyez-moi favorables. Oui, comme jadis, je vous comblerai de présens, si, bienveillante pour moi, la puissante Minerve me permet de vivre, et si cette déesse remplit de force mon fils bien-aimé.»

Sitôt que les chiens à la voix retentissante aperçoivent Ulysse, ils s'élancent en aboyant avec force; alors le héros, usant d'adresse, s'assied à terre, et le bâton échappe de sa main. Hélas! dans sa propre demeure il était près de souffrir d'indignes outrages; mais l'intendant des troupeaux s'élance avec rapidité, franchit le portique en rejetant le cuir qu'il travaillait, et réprime à l'instant, par ses cris et les pierres qu'il lance de tous côtés, la fureur de ses chiens; puis, s'adressant au roi :

« Ah! vieillard, s'écrie-t-il, ces dogues terribles ont failli vous dévorer à mes yeux. Combien alors vous répandiez sur moi de douleur et d'opprobre! Cependant les dieux me donnent assez d'autres sujets de chagrin et d'amertume. Oui, sans cesse je gémis, je pleure sur un maître qui fut l'égal des dieux. Je nourris avec soin ses troupeaux; mais c'est pour qu'ils deviennent la proie de ses ennemis; tandis que, privé de toute nourriture, il erre, lui, misérablement dans quelque ville lointaine, au milieu de peuples inconnus, si toutefois il respire et jouit encore de la clarté du soleil. Mais suivez-moi, venez dans cette demeure; vous partagerez mes alimens au gré de vos désirs, et vous me direz ensuite de quel pays vous arrivez et quels sont les maux que vous avez soufferts. »

En achevant ces paroles, le noble pasteur pré-

cède Ulysse et l'introduit dans la bergerie. Il répand sur la terre des branches épaisses, qu'il recouvre avec la peau velue d'une chèvre sauvage, et prépare à l'étranger une couche vaste et commode.

Cependant le palais d'Ulysse est au pouvoir de ses ennemis; ils entourent de leurs soins et de leurs vœux insolens la sage Pénélope, la digne femme du héros. Le jeune Télémaque appelle vainement son père, ne se doutant pas qu'il est près de lui dans son île d'Ithaque, tout prêt à venger ces injures. Les derniers chants de l'Odyssée sont consacrés à l'histoire du retour d'Ulysse.

Ulysse et Eumée se préparaient à prendre le chemin de la ville. Avant que de partir, Eumée dit à Ulysse : « Mon hôte, puisque vous souhaitez d'aller aujourd'hui à la ville, je vous y conduirai, comme mon maître me l'a ordonné en nous quittant. Je voudrais bien vous retenir ici et vous donner la garde de mes étables, mais je respecte les ordres que j'ai reçus; je craindrais que Télémaque ne me fît des reproches, et les reproches des maîtres sont toujours fâcheux : partons donc; car le soleil est déjà haut, et sur le soir, le froid vous serait plus sensible.»

« Je connais votre probité, répond le prudent Ulysse, et je sais tout ce que vous voudriez faire pour moi; mais mettons-nous en chemin, je vous

prie; soyez mon guide, et si vous avez ici quelque bâton, donnez-le-moi pour m'appuyer, puisque vous dites que le chemin est rude et difficile. »

En disant ces mots, il met sur ses épaules sa besace toute rapiécée, qui était attachée à une corde, et Eumée lui mit à la main un bâton assez fort pour le soutenir. Ils partent en cet état. Les bergers et les chiens demeurèrent à la bergerie pour la garder. Eumée, sans le savoir, conduisait ainsi à la ville son maître et son roi, caché sous la figure d'un misérable mendiant et d'un vieillard qui marchait appuyé sur son bâton et couvert de méchans habits tout déchirés.

Ulysse et Eumée, étant arrivés près du palais, s'arrêtèrent; leurs oreilles furent d'abord frappées du son d'une lyre; car le chantre Phémius avait déjà commencé à chanter. Ulysse, prenant alors Eumée par la main, lui dit : « Eumée, voilà donc le palais d'Ulysse? il est aisé à reconnaître entre tous les autres palais; il est élevé et a plusieurs étages; sa cour est magnifique, toute ceinte d'une haute muraille, garnie de créneaux; ses portes sont fortes et solides; elle soutiendrait un siége, et il ne serait pas aisé de la forcer. Je vois qu'il y a un grand repas, car l'odeur des viandes vient jusqu'ici, et j'entends une lyre que les dieux ont destinée à être la compagne des festins. »

« Vous ne vous trompez pas, reprit Eumée; mais

voyons un peu comment nous nous conduirons. Voulez-vous entrer le premier dans ce palais et vous présenter aux poursuivans, et j'attendrai ici? ou voulez-vous m'attendre? j'entrerai le premier, et vous me suivrez bientôt après, de peur que quelqu'un, en vous voyant seul dehors, ne vous chasse ou ne vous maltraite. Voyez ce que vous jugez le plus à propos. »

« Je connais votre sagesse, repartit Ulysse, et et je pénètre vos raisons. Vous n'avez qu'à entrer le premier et j'attendrai ici. Ne vous mettez point en peine de ce qui pourra m'arriver : je suis accoutumé aux insultes et aux coups, et mon courage s'est exercé à la patience ; car j'ai souffert des maux infinis et sur la terre et sur la mer : les mauvais traitemens que je pourrais essuyer ici, ne feront qu'en augmenter le nombre. Ventre affamé n'a point d'oreilles : la faim porte les hommes à tout faire et à tout souffrir. C'est elle qui met sur pied des armées et qui équipe des flottes pour porter la guerre dans les pays les plus éloignés. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, un chien, nommé Argus, qu'Ulysse avait élevé, et dont il n'avait pu tirer aucun service, parce qu'avant qu'il fût assez fort pour courir, ce prince avait été obligé de partir pour Troie, commença à lever la tête et à dresser les oreilles. Il avait été un des meilleurs

chiens du pays, et il chassait également les lièvres, les daims, les chèvres sauvages et toutes les bêtes fauves; mais alors, accablé de vieillesse, et n'étant plus sous les yeux de son maître, il était abandonné sur un tas de fumier qu'on avait mis devant la porte, en attendant que les laboureurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fumer les terres. Ce chien était donc couché sur ce fumier et tout couvert d'ordure. Dès qu'il sentit Ulysse s'approcher, il le caressa de sa queue et baissa les oreilles; mais il n'eut pas la force de se lever pour se traîner jusqu'à ses pieds. Ulysse, qui le reconnut d'abord, versa des larmes, qu'il essuya promptement, de peur qu'Eumée ne les aperçût, et adressant la parole à ce fidèle berger: «Eumée, lui dit-il, je m'étonne qu'on laisse ce chien sur ce fumier; il est parfaitement beau; mais je ne sais si sa légèreté et sa vitesse répondaient à sa beauté, ou s'il est comme ces chiens inutiles qui ne sont bons qu'autour des tables, et que les princes nourrissent par vanité.»

«Ce chien, reprit Eumée, appartenait à un maître qui est mort loin d'ici. Si vous l'aviez vu dans sa beauté et dans sa vigueur, tel qu'il était après le départ d'Ulysse, vous auriez bien admiré sa vitesse et sa force. Il n'y avait point de bête qu'il n'attaquât dans le fort des forêts, dès qu'il l'avait aperçue, ou qu'il avait relevé les voies.

à présent il est accablé sous le poids des années et tout-à-fait abandonné ; car son maître, qui l'aimait, est mort loin de sa patrie, comme je vous l'ai dit, et les femmes de ce palais, négligentes et paresseuses, ne se donnent pas la peine de le soigner, et le laissent périr. C'est la coutume des domestiques, dès que leurs maîtres sont absens, ou faibles et sans autorité, ils se relâchent et ne pensent plus à faire leur devoir; car Jupiter ôte à un homme la moitié de sa vertu, dès le premier jour qu'il le rend esclave. »

Ayant cessé de parler, il entre dans le palais et s'en va tout droit à la salle où étaient les poursuivans. Au même instant le chien d'Ulysse accomplit sa destinée, et mourut de joie d'avoir revu son maître vingt ans après son départ.

Euryclée, la nourrice d'Ulysse, est la première après son chien qui reconnaisse le héros. Pénélope appela Euryclée et lui dit : « Euryclée, allez, lavez les pieds à cet étranger, qui paraît de même âge que votre cher prince. Je m'imagine qu'Ulysse est fait comme lui et dans un état aussi pitoyable; car les hommes dans la misère vieillissent très-promptement.

A ces mots Euryclée met ses mains devant son visage, fond en larmes, et d'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'écrie : « Ah, malheureuse ! c'est votre absence, mon cher fils, mon cher Ulysse, qui cause tous mes chagrins : vous êtes donc l'ob-

jet de la haine de Jupiter avec toute votre piété; car jamais prince n'a offert à ce dieu tant de sacrifices, ni des hécatombes si parfaites et si bien choisies que vous en avez fait brûler sur ses autels, le priant tous les jours de vous faire parvenir à une heureuse vieillesse, et de vous donner la consolation d'élever votre fils et de le mettre en état de bien gouverner ses peuples; mais Jupiter, sourd à vos prières, vous a refusé de vous ramener chez vous. Peut-être, continua-t-elle, en se tournant du côté de l'étranger, que chez les princes où mon cher Ulysse a cherché un asyle, les femmes du palais l'ont insulté, comme ces insolentes, qui sont ici, vous insultent. C'est sans doute pour ne pas vous commettre et vous exposer encore à leurs insultes et à leurs injures grossières, que vous n'avez pas voulu qu'elles vous lavassent les pieds, et que la sage Pénélope m'a chargée de cet emploi : je l'accepte de tout mon cœur. Je m'en acquitterai le mieux qu'il me sera possible, pour obéir à ma maîtresse et aussi pour l'amour de vous; car je vous avoue que mon cœur bondit au dedans de moi, et que je sens de cruelles agitations, dont vous allez connaître la cause. Nous avons vu arriver dans ce palais plusieurs étrangers persécutés par la fortune, mais je n'en ai jamais vu un qui ressemblât à Ulysse comme vous lui ressemblez : c'est sa taille, sa voix, toute sa démarche.

Ulysse, alarmé de ce soupçon d'Euryclée, lui répondit : « Vous avez raison, car il est vrai que tous ceux qui nous ont vus, Ulysse et moi, ont été frappés, comme vous, de cette ressemblance. »

Euryclée prit en même temps un vase de cuivre; elle y versa d'abord quantité d'eau froide où elle mêla ensuite de l'eau bouillante. Ulysse était assis près du foyer, et il tournait adroitement le dos à la lumière, car il lui vint tout d'un coup dans l'esprit que cette bonne femme, en lui lavant les pieds, pourrait apercevoir une cicatrice qu'il avait au-dessus du genou, et que cela achèverait de le faire reconnaître. Cette bonne femme commença donc à lui laver les pieds, et aussitôt elle reconnut cette cicatrice, qui lui restait d'une blessure que lui avait faite un sanglier sur le mont Parnasse, où il était allé chasser autrefois.

La bonne Euryclée, touchant avec ses mains la cicatrice de cette plaie, la reconnut aussitôt, et frappée de cette aventure, et hors d'elle-même, elle laissa aller la jambe qu'elle tenait, et qui tomba dans l'eau si rudement, que le vaisseau fut renversé et l'eau répandue. En même temps elle sentit dans son cœur un mélange de douleur et de joie; ses yeux furent baignés de pleurs et sa voix arrêtée. Enfin, faisant effort sur elle-même et lui portant la main au menton, elle lui dit : « Ah, mon cher fils, vous êtes Ulysse, et je ne vous ai

reconnu qu'après avoir touché cette cicatrice! »
En prononçant ces mots, elle regardait Pénélope, pour lui annoncer que son cher mari était devant ses yeux. Mais elle ne peut attirer ses regards ni son attention; car outre que Minerve avait distrait l'esprit de cette princesse, et la tenait appliquée à d'autres objets, Ulysse, se jetant tout d'un coup sur elle, lui mit une main sur la bouche, et de l'autre il la tira à lui, et lui dit : « Ma chère nourrice, voulez-vous me perdre, vous qui m'avez allaité? Je suis revenu dans mon palais après avoir souffert pendant vingt années des maux infinis. Mais puisque vous m'avez reconnu, et que les soupçons que quelqu'un des dieux vous a inspirés sont changés en certitude, n'en dites rien, de peur que quelqu'un ne vous entende dans ce palais. »

Ainsi toutes choses se préparent pour la vengeance d'Ulysse. Pénélope, inspirée par Minerve, monte dans une chambre haute toute pleine de coffres, où étaient ses habits, qui répandaient l'odeur d'un parfum très-agréable, et haussant le bras, elle prend un arc merveilleux, qui était pendu à la muraille dans son étui; elle le tire de cet étui, s'assied, le pose sur ses genoux, et se met à pleurer à chaudes larmes sur cet arc dont Ulysse s'était servi.

Quand elle se fut assez abandonnée au plaisir qu'elle trouvait à pleurer et à se plaindre, elle descendit dans la salle où étaient les poursuivans,

tenant dans ses mains cet arc et le carquois tout rempli de flèches bien acérées. Ses femmes, qui la suivaient, portaient un coffre où étaient les bagues qui servaient aux plaisirs d'Ulysse lorsqu'il voulait s'exercer. Elle s'arrêta sur le seuil de la porte, appuyée sur deux de ses femmes, et le visage couvert d'un voile, et adressant la parole aux poursuivans, elle leur dit : « Princes, qui ruinez par vos festins continuels et par vos débauches outrées la maison de mon mari, qui est absent depuis si long-temps, et vous qui ne donnez d'autre prétexte à votre conjuration que l'envie de m'épouser, voici le moyen de vous satisfaire; le combat va être ouvert, vous n'avez qu'à entrer en lice, je vais vous mettre l'arc d'Ulysse entre les mains. Celui qui le tendra le plus facilement, et qui fera passer sa flèche dans toutes les bagues de ces douze piliers, sera mon mari; je le suivrai et je quitterai ce palais où j'ai passé ma première jeunesse, ce palais rempli de toutes sortes de biens, et dont je ne perdrai jamais le souvenir, non pas même dans mes songes. »

En achevant ces mots elle ordonne à Eumée de prendre l'arc, de le présenter aux poursuivans avec les bagues. Eumée prend l'arc, et en le voyant il ne peut retenir ses larmes. Philoétius pleure aussi de son côté. Antinoüs, les voyant pleurer, s'emporte contre eux : « Malheureux pâtres, leur dit-il, qui

vivez au jour la journée, et qui ne voyez que ce qui est à vos pieds, pourquoi pleurez-vous, et pourquoi venez-vous attendrir ainsi le cœur de la reine, qui n'est que trop affligée de la perte de son mari? Tenez-vous à table sans dire une parole, ou sortez; allez pleurer dehors et laissez démêler aux princes cette grande affaire dont ils ne sortiront point à leur honneur. Sur ma parole ils ne tendront pas facilement cet arc; car, il faut l'avouer, parmi nous il n'y a point d'homme tel qu'Ulysse. Je l'ai vu et je m'en souviens très-bien, quoique je fusse fort jeune.» En parlant ainsi, il se flattait qu'il serait le premier qui tendrait l'arc, et qu'il ferait passer sa flèche dans toutes les bagues; mais il devait le premier sentir les flèches qui partiraient de la main d'Ulysse, comme il était le premier qui l'avait maltraité et qui avait excité contre lui les autres princes.

Alors Télémaque, prenant la parole, dit : « Il faut que Jupiter m'ait envoyé un esprit de vertige et d'étourdissement; je vois que ma mère, toute sage et prudente qu'elle est, se prépare à quitter mon palais et à suivre un second mari, et dans une situation si triste, je ne pense qu'à rire, qu'à me divertir, et qu'à être simple spectateur d'un combat qui doit me coûter si cher. Non, non; comme vous allez faire vos efforts pour m'enlever Pénélope, il faut que je fasse aussi les miens pour

la retenir. C'est un prix trop grand : ni dans toute l'Achaïe, ni dans la sacrée ville de Pylos, ni dans Argos, ni dans Mycènes, ni dans Ithaque, ni dans toute l'Épire il n'y a point de femme qui puisse être comparée à la reine. Vous n'en êtes que trop persuadés, qu'est-il besoin que j'en fasse ici l'éloge? Ne cherchez donc point de prétexte pour différer. Allons, venez éprouver vos forces, j'essayerai aussi comme vous de tendre cet arc, et si je suis assez heureux pour y réussir et pour faire passer la flèche au travers de toutes les bagues, je n'aurai pas la douleur de voir ma mère me quitter et suivre un second mari; car elle n'abandonnera pas un fils qu'elle verra en état d'imiter les grands exemples de son père, et de remporter comme lui les prix de tous les combats. »

Il dit, et se levant en même temps, il quitte son manteau de pourpre et son épée, et se met lui-même à dresser les piliers dans les trous qu'il fait et dont il aplanit la terre par le pied. Il les dresse tous à distance égale sur la même ligne, comme s'il eût assisté plusieurs fois à cette sorte d'exercice, quoiqu'il ne l'eût jamais vu. Les poursuivans en furent étonnés, car ils savaient que Télémaque n'avait jamais vu faire ces préparatifs. Les piliers dressés et les bagues mises, il retourna à la porte de la cour, et prenant l'arc, il essaya trois fois de le bander, mais ses efforts furent inutiles. Il en

approchait pourtant si fort, qu'il espérait qu'à la quatrième tentative il en viendrait à bout, et il y allait employer avec succès toutes ses forces, lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourrait être contraire à ses desseins, lui fit signe de se retenir et d'y renoncer.

Télémaque, qui comprit le signe, s'écria : « O dieux! est-ce en moi faiblesse naturelle? ou est-ce seulement que je suis trop jeune encore pour entrer en lice contre des hommes faits, qui ont toutes leurs forces? Je renonce donc au prix. Mais vous, poursuivans, qui êtes plus forts et plus robustes, essayez de tendre cet arc, et achevons cet exercice. » En même temps il pose l'arc à terre sur le seuil de la porte, il met la flèche sur son manche, et lui va reprendre la même place où il était assis. Antinoüs prit en même temps la parole, et dit : « Mes amis, levez-vous l'un après l'autre pour entrer en lice, en défilant par la droite du côté que l'échanson verse le vin. »

L'avis d'Antinoüs fut suivi, et Léiodès, fils d'Oenops, qui était toujours assis au bout de la salle près de l'urne, et qui était leur devin, se leva le premier. Il était le seul qui s'opposait à toutes les violences des poursuivans, et qui leur remontrait leurs injustices. Il prit l'arc et s'efforça de le bander, mais en vain : car ses mains, peu accoutumées à manier les armes, furent lasses avant que d'en

venir à bout; il remet donc l'arc, et dit : « Mes amis, je ne puis tendre cet arc, et je suis obligé d'y renoncer. Qu'un autre vienne donc prendre ma place. Mais cet arc va faire perdre la vie à beaucoup de braves gens; car il vaut mille fois mieux périr, que de vivre privé d'un prix tel que celui que nous poursuivons ici depuis tant d'années. Quelqu'un espère et se promet d'épouser bientôt Pénélope, femme d'Ulysse, mais quand il aura manié et considéré cet arc, je lui conseille d'aller faire la cour à quelque autre des femmes grecques, de la disputer par ses libéralités, et de laisser la femme d'Ulysse se choisir celui qui lui fera les plus beaux présens et à qui elle est destinée. » En parlant ainsi, il met l'arc et la flèche à terre, et va s'asseoir au même lieu d'où il était parti.

Antinoüs, offensé de cette prophétie, lui dit d'un ton plein d'aigreur : « Léiodès, quelle parole dure et fâcheuse venez-vous de laisser échapper! je n'ai pu l'entendre sans indignation. Cet arc, dites-vous, va faire mourir bien de braves gens, parce que vous n'avez pu le tendre? Mais votre mère, en vous mettant au monde, ne vous a pas fait propre à manier un arc et des flèches, vos mains sont trop délicates; vous allez voir que les poursuivans vont faire ce que vous n'avez pas fait. » En même temps, s'adressant à Mélanthius : « Allez, Mélanthius, allez promptement dans la salle, allu-

mez-y du feu, mettez tout auprès un siége couvert de bonnes peaux, et apportez-nous une grosse masse de graisse, afin que, frottant et échauffant cet arc avec cette graisse, nous le rendions plus souple et plus maniable, et que nous sortions de ce combat avec honneur. »

Mélanthius part sur l'heure même; il entre dans la salle, y allume du feu, met auprès du feu un siége garni de bonnes peaux, et apporte un grand rouleau de graisse avec laquelle les poursuivans tâchent d'amollir l'arc, et de le rendre flexible, mais inutilement. Ils ont beau frotter et échauffer l'arc, aucun d'eux ne peut venir à bout de le tendre, ils manquent tous de force; Antinoüs et Eurymaque, qui étaient à la tête des poursuivans et les plus robustes, sont obligés eux-mêmes d'y renoncer.

Dans ce moment les deux pasteurs, Eumée et Philoétius sortent de la salle, et Ulysse les suit. Quand ils furent hors de la cour et un peu éloignés des portes, Ulysse, prenant la parole, leur dit avec beaucoup de douceur : « Pasteurs, je ne sais si je dois vous déclarer ou vous cacher une pensée qui m'est venue, mais mon cœur m'inspire de m'ouvrir à vous. Dites-moi franchement dans quelle disposition vous êtes pour Ulysse? S'il arrivait ici tout d'un coup, et qu'un dieu vous l'amenât; prendriez-vous son parti, ou vous déclareriez-vous pour

les poursuivans? Parlez, faites-moi cette confidence, je n'en abuserai point. »

« Ah, s'écria Eumée, Jupiter, père des dieux et des hommes, accomplissez notre désir! Que ce cher maître revienne, qu'un dieu favorable daigne nous l'amener! Si ce bonheur nous arrivait, étranger, vous verriez des preuves de l'amour que nous lui conservons, et vous seriez témoin des efforts que nous tenterions pour son service. »

C'est ainsi qu'Eumée priait les dieux de ramener Ulysse; et Philoétius ne désirait pas moins ardemment son retour. Ulysse, instruit des véritables sentimens de ces deux fidèles serviteurs et assuré de leur zèle, leur dit : « Vous voyez devant vos yeux Ulysse votre maître; c'est moi, qui après avoir souffert pendant vingt années des maux infinis, suis enfin revenu dans ma patrie. Je connais que vous êtes les seuls de mes domestiques qui fassiez des vœux pour mon retour; car parmi tous les autres, je n'en ai pas entendu un seul qui désirât de me revoir, et qui demandât aux dieux que je revinsse dans mon palais. Je suis si touché des marques de votre affection, que vous pouvez compter que si Dieu me donne la victoire sur les poursuivans, je vous marierai l'un et l'autre, et je vous comblerai de biens; je vous ferai bâtir des maisons près de mon palais, et vous serez non-seulement les amis et les compagnons de Télémaque, mais

vous serez ses frères. Et afin que vous ne doutiez pas de la vérité de ce que je vous dis, et que vous soyez forcés de me reconnaître, je vais vous montrer une marque sûre qui ne vous laissera aucun scrupule; je vais vous faire voir la cicatrice de la blessure que me fit autrefois un sanglier sur le mont Parnasse, où j'étais allé à la chasse avec les fils d'Autolycus, et qui vous est très-connue. »

En achevant ces mots il écarte ses haillons et découvre cette large cicatrice. Les deux pasteurs, en la voyant, se mettent à pleurer, et se jetant au cou d'Ulysse, ils l'embrassent et le baisent avec des transports de joie mêlés d'un profond respect. Ulysse, touché de ces marques de tendresse, y répond par tous les témoignages d'une véritable affection. La nuit les aurait surpris dans ces caresses réciproques, mêlées de larmes et de soupirs, si Ulysse n'eût modéré cet excès trop dangereux, en leur disant : « Mes amis, arrêtez ces larmes de joie, de peur que quelqu'un venant à sortir du palais, ne les voie, et n'aille en faire aux princes un rapport qui pourrait découvrir notre intelligence et nous rendre suspects. Rentrez l'un après l'autre et non pas tous deux ensemble. Je vais rentrer le premier, vous me suivrez, et voici l'ordre que je vous donne : Il est bien sûr que les fiers poursuivans ne souffriront point qu'on me remette l'arc et le carquois; mais vous, Eumée, dès que vous

l'aurez retiré de leurs mains, ne manquez pas de me le donner, et d'aller ordonner aux femmes du palais de bien fermer les portes de leur appartement, et si elles entendent des cris et des gémissemens, de ne point sortir, mais de demeurer tranquillement dans leurs chambres. Et pour vous, mon cher Philoétius, je vous donne la garde de la porte de la cour; tenez-la bien fermée à la clef. » En parlant ainsi il rentre et va se placer dans le siége qu'il venait de quitter. Les deux pasteurs rentrent un moment après, mais séparément, comme il leur avait ordonné.

En entrant ils trouvent qu'Eurymaque tenait l'arc, et que, le chauffant et frottant de tous côtés, il tâchait de le rendre plus aisé; mais toutes ces précautions ne servirent de rien, il ne put le tendre. Il en soupirait de colère, et dans l'excès de son désespoir, il s'écria : « O dieux, que je souffre pour moi et pour ces princes! Ma douleur ne peut s'exprimer; elle ne vient pas seulement de ce que je suis forcé de renoncer à l'hymen de la reine; car et dans Ithaque et dans toutes les autres villes de Grèce il y a assez d'autres princesses qui pourront me consoler de cette perte; elle vient de ce que nous nous trouvons si inférieurs en forces au divin Ulysse, que nous ne saurions faire aucun usage d'un arc dont il se servait facilement; quelle honte pour nous dans tous les siècles! »

Antinoüs, prenant la parole, lui dit : « Non, non, Eurymaque, nous n'y renonçons point, et vous allez penser comme moi; mais nous avons mal pris notre temps; c'est aujourd'hui une des grandes fêtes d'Apollon et des plus solennelles; est-il permis de tendre l'arc? Tenons-nous en repos pour aujourd'hui, et laissons ici les piliers et les bagues, personne, je crois, ne viendra les enlever. Que l'échanson vienne promptement verser du vin dans les coupes et nous les présenter, afin que nous fassions nos libations avant de nous séparer, et ordonnez à Mélanthius de nous amener demain matin l'élite de ses troupeaux; nous ferons un sacrifice à Apollon qui préside à l'art de tirer des flèches, et favorisés de son secours, nous achèverons heureusement cet exercice. »

Cet avis fut goûté des poursuivans, les hérauts donnent à laver, et de jeunes gens remplissent de vin les coupes et les présentent à toute l'assemblée. Chacun ayant fait ses libations et bu autant qu'il en avait envie, Ulysse se lève, et plein du dessein qu'il machinait contre eux, il leur dit : « Princes, qui aspirez à l'hymen de la reine, écoutez-moi, je vous prie; je m'adresse surtout à Eurymaque et à Antinoüs qui vient de parler avec beaucoup de sagesse; cessez pour aujourd'hui ce combat, et cédez aux dieux; demain Dieu donnera la victoire à celui qu'il daignera favoriser. Mais permettez-moi

de manier un moment cet arc, et que j'éprouve ici devant vous mes forces, pour voir si elles sont encore entières et comme elles étaient autrefois, ou si les fatigues de mes voyages et une longue misère ne les ont point diminuées. »

Les poursuivans, irrités de cette audace, s'emportent contre lui, moins par mépris, que de crainte qu'il ne vînt à bout de tendre l'arc. Antinoüs surtout, le regardant d'un œil de colère, lui dit : « Ah, le plus indigne de tous les hôtes, malheureux vagabond, c'est ton esprit qui n'est pas en son entier. N'est-ce pas beaucoup pour toi, et n'es-tu pas content d'être souffert à nos festins, d'être admis à notre table, et d'entendre tout ce que nous disons? Tu es le seul mendiant que nous souffrions dans cette salle; assurément le vin t'a troublé l'esprit, comme il le trouble à tous ceux qui en prennent avec excès, et qui ne gardent aucune mesure. Nest-ce pas le vin qui renversa la cervelle d'Eurytion chez les Lapithes aux noces du brave Pirithoüs? car ce ne fut qu'après avoir bu que ce Centaure, devenu furieux, commit des insolences qui excitèrent la colère de ces héros; ils se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de la salle du festin, et lui coupèrent le nez et les oreilles. Ainsi ce malheureux fut puni de son emportement; et voilà l'origine de la cruelle guerre qui s'alluma entre les Centaures et ces vaillans hommes, et qui fut fatale

à son auteur, qui porta le premier la peine de son ivrognerie. Je te déclare donc que quelque grand malheur t'arrivera si tu viens à bout de tendre cet arc, et n'espère pas trouver aucun secours ni aucun soulagement dans Ithaque; nous t'enverrons sur un vaisseau pieds et poings liés au roi Échétus, qui est le plus cruel de tous les hommes, et qui ne fait aucun quartier à ceux qui tombent entre ses mains; tu ne t'en tireras pas mieux que les autres. Demeure en repos, si tu m'en crois, et ne cherche point à entrer en lice avec des hommes plus jeunes que toi. »

Alors Pénélope, prenant la parole, dit : « Antinoüs, il n'est ni honnête ni juste de maltraiter les hôtes de Télémaque, comme vous faites. Vous imaginez-vous que si cet étranger, plein de confiance en son adresse et en sa force, entreprend de tendre l'arc d'Ulysse, et qu'il en vienne à bout, il aura pour cela l'avantage de m'épouser, et que je me résoudrai à devenir sa femme? Je m'assure qu'il n'est pas lui-même assez insensé pour se flatter d'une telle espérance. Que cette pensée ne trouble donc point vos plaisirs, elle m'est trop injurieuse. »

« Sage Pénélope, répondit Eurymaque, nous ne nous imaginons point que vous puissiez jamais épouser cet homme, mais nous craignons les mauvaises langues. Qui est-ce qui empêchera les plus lâches et les femmes même, de dire : Voilà

des princes qui ont aspiré à l'hymen d'une princesse dont le mari valait mieux qu'eux, ils n'ont jamais pu tendre son arc et remporter une victoire dont elle devait être le prix; mais un vagabond, un vil mendiant est venu, a tendu l'arc et a traversé toutes les bagues; voilà comme on parlerait, et nous serions couverts de confusion et de honte. »

Pénélope lui répondit avec beaucoup de sagesse: « Eurymaque, il est impossible d'acquérir de la gloire et de la réputation dans le monde, quand on ne fait, comme vous, que déshonorer et ruiner la maison d'un prince d'un très-grand mérite qui n'est pas en état de la défendre. Voilà d'où viendra votre honte et votre confusion; pourquoi les placez-vous où elles ne sont point? Cet étranger est grand et bien fait, et il se vante d'être issu d'un sang illustre. Donnez-lui l'arc, afin que nous voyions ce qu'il sait faire, car je vous assure que s'il vient à bout de le tendre, et qu'Apollon lui accorde cette gloire, je lui donnerai une belle tunique, un beau manteau et des brodequins magnifiques; je lui donnerai aussi une belle épée et un long javelot, et je l'enverrai où il désire le plus d'aller. »

Quand la reine eut achevé de parler, Télémaque prit la parole, et dit : « Ma mère, je suis ici le seul des Grecs qui ai le pouvoir de donner ou de

refuser l'arc d'Ulysse à qui je voudrai, et il n'y a aucun prince, ni d'Ithaque, ni de toutes les îles voisines de l'Élide, qui puisse m'empêcher de le donner, si je veux, à cet étranger. Mais, ma mère, retirez-vous dans votre appartement, reprenez vos occupations ordinaires, vos toiles, vos fuseaux, vos laines, et distribuez à vos femmes leur ouvrage; les hommes auront soin de ce qui regarde cet exercice, et moi surtout que cela regarde et qui dois commander ici. »

Pénélope étonnée se retire, l'esprit rempli du discours de son fils. Dès qu'elle fut remontée à son appartement avec ses femmes, elle se mit à pleurer son cher mari, jusqu'à ce que Minerve lui eût envoyé un paisible sommeil qui suspendit toutes ses inquiétudes. Cependant Eumée, ayant pris l'arc, le portait à Ulysse. Les poursuivans se mettent à faire grand bruit dans la salle et à le menacer, et un des plus insolens lui dit : « Misérable gardeur de cochons, insensé, où portes-tu cet arc? bientôt les chiens, que tu as nourris, mangeront ton cadavre dans quelque lieu désert, si Apollon et les autres dieux veulent nous être propices. »

Eumée, effrayé de ces menaces, pose à terre l'arc, mais Télémaque le menace de son côté, et lui crie : « Mon ami, apportez ici cet arc; bientôt vous n'obéirez plus à tant de maîtres, et si vous continuez, vous vous en trouverez fort mal, car je vous

chasserai, et je vous renverrai à vos troupeaux, après vous avoir traité comme un vil esclave. Plût aux dieux que j'eusse aussi bien la force de chasser de ma maison ces insolens; ils en sortiraient bientôt, et on verrait promptement finir tous ces désordres. »

Les poursuivans se mirent à rire de ces vaines menaces, car toute leur bile s'était changée en douceur. Eumée remet l'arc entre les mains d'Ulysse, et ayant été chercher Euryclée, il l'appelle, et lui dit : « Télémaque vous ordonne de fermer toutes les portes de l'appartement des femmes, afin que si elles entendent des cris et des plaintes dans la salle ou dans la cour, elles ne puissent sortir, et qu'elles se tiennent tranquillement à leur ouvrage. »

Euryclée obéit promptement à cet ordre et ferme les portes de l'appartement. Dans le même temps Philoétius, sans rien dire, sort dans la cour, se saisit de la porte, la ferme, et ayant aperçu sous un portique un câble d'Égypte dont on se servait pour les vaisseaux, il le prend et s'en sert pour la mieux fermer. Il rentre ensuite et se remet à sa place, les yeux toujours attachés sur Ulysse. Ce héros ayant pris l'arc, le maniait et le considérait de tous côtés, et regardait avec soin si les vers n'en avaient point piqué la corne pendant son absence. Les poursuivans, voyant cette grande attention, en faisaient des railleries. Les uns disaient :

« Celui qui admire si fort cet arc, aurait bonne envie de le voler. Ou peut-être qu'il en a chez lui un tout semblable, et que cette ressemblance réveille en lui quelque agréable souvenir; ou enfin qu'il voudrait en faire faire un de la même tournure; voyez comme ce vagabond plein de ruses et de malice, le manie et l'examine de tous côtés. » Les autres disaient : « Que les dieux fassent réussir tous ses désirs, comme il viendra à bout de tendre cet arc! »

Pendant que les poursuivans parlent ainsi, Ulysse, après avoir bien examiné son arc et reconnu qu'il était en bon état, le tend sans aucun effort et aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde en tournant une cheville. Ulysse tendit son arc avec la même facilité, et pour éprouver la corde, il la lâcha; la corde lâchée résonna et fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle; une douleur amère s'empara du cœur de tous les poursuivans, ils changèrent de couleur; en même temps Jupiter, pour augmenter leur effroi par ses signes, fait retentir son tonnerre. Ulysse, ravi d'entendre ce signe, et fortifié par ce grand prodige, prend la flèche qui était sur une table, car toutes les autres étaient dans le carquois, d'où elles devaient bientôt sortir pour la perte des poursuivans; il la pose sur l'arc à l'endroit par où on l'empoigne, et après avoir tiré à lui la corde pour le bander,

il ajuste la flèche sans se lever de son siége, et tire avec tant d'adresse et de justesse, qu'il enfile les anneaux de tous les piliers depuis le premier jusqu'au dernier, et que la flèche armée d'airain va donner de raideur dans la porte, qu'elle perce de part en part.

Après ce succès il adresse la parole à Télémaque, et lui dit : « Jeune prince, votre hôte ne vous fait point de honte, il n'a point manqué le but; je n'ai pas beaucoup sué à tendre cet arc, et mes forces sont assez entières; je ne méritais pas le mépris, ni les reproches des poursuivans. Mais il est temps qu'ils pensent à souper pendant qu'il est encore jour, et qu'ils se divertissent à entendre chanter et jouer de la lyre, car c'est-là le plus doux assaisonnement des festins. »

En achevant ces mots, il fait signe à Télémaque. Ce prince l'entend, il prend son épée, arme son bras d'une bonne pique, et ainsi armé de ce fer étincelant, il se tient debout près du siége de son père.

Ceci est l'un des derniers chants de l'Odyssée. Ulysse envoie aux enfers les ames des prétendans, et il rentre dans son palais pour goûter enfin le repos.

Cette merveilleuse histoire fut ainsi racontée longuement par le vieillard aveugle à ses hôtes attentifs; on accourait de toutes parts des campagnes et des villes pour mieux l'entendre, pour mieux le voir. Chacune de ses paroles inspirait le courage, la vertu, la pitié, la reconnaissance envers les dieux. Ce vieillard était évidemment un envoyé du Ciel; Jupiter reposait en lui. Il savait tout ce que les hommes peuvent savoir, depuis l'art de panser les malades, jusqu'à l'art de conduire les chars à la guerre; il avait tout vu, tout entendu; il avait parcouru le monde; il était à lui seul le représentant des premiers âges de la Grèce. Peu s'en fallut que les simples et bons habitans de ces rivages ne lui élevassent des autels et ne l'adorassent comme un Dieu.

Le vieillard resta ainsi dans cette paisible cabane tant qu'il voulut y rester, et chaque soir ses hôtes priaient le Ciel de leur conserver long-temps encore un hôte si illustre et si grand, qui les charmait, les instruisait, et les rendait meilleurs par ses chants divins.

Mais le vieillard n'était pas le maître de sa destinée; il avait une vocation à remplir

sur cette terre; il savait que la poésie, ce grand présent du Ciel, ne lui avait pas été donnée par les dieux pour la perdre sous les frais ombrages et pour son bonheur particulier, mais bien pour s'en servir pour le bonheur de tous les hommes, pour répandre en tous lieux ces trésors féconds en enseignemens de tout genre, qui font l'honneur et la gloire de l'humanité. Quand donc il eut pris du repos chez son hôte, et quand il eut fécondé par sa parole toute-puissante ce petit coin de terre, le vieillard songea qu'il était temps de reprendre sa course à travers les peuples, afin de faire tout le bien qu'il pouvait faire avant sa mort. Il avertit donc ses hôtes qu'il partait le lendemain. Il ne vit pas les larmes qui roulaient dans leurs yeux en recevant ses touchans adieux.

Le lendemain venu, toute la famille était assemblée. Le vieillard ému lui tendait les mains pour la bénir. Les chiens même, qui avaient voulu le dévorer, le regardaient d'un air tendre et suppliant. Mais il obéissait à ses ordres d'en haut, qui sont sans réplique pour les nobles ames. — Adieu,

mon hôte, dit-il au berger Glaucus, adieu Phémia, ma fille, adieu mon fils Mentès, mon bon jeune homme! Puisse Jupiter, le dieu de l'hospitalité, vous être toujours favorable! puisse-t-il exaucer les vœux d'un vieillard sauvé par vous! Adieu, adieu! nous nous reverrons dans les lieux consacrés aux ombres heureuses. — Disant ces mots, le vieillard retenait ses larmes, et il montrait le ciel.

Il y eut un moment de silence solennel mais le berger Glaucus, réprimant ses sanglots, prit la main du vieillard, et d'une voix ferme et décidée il lui parla ainsi :

— Mon hôte, trois fois soit béni le jour qui vous amena dans ma maison! vous en êtes l'honneur et la gloire. Désormais ma maison sera remplie de votre souvenir. La peau d'ours sur laquelle vous avez dormi, la coupe que vous avez approchée de vos lèvres, le pain que vous avez touché, nous seront désormais des choses précieuses et sacrées; car vous êtes un envoyé des immortels. Honneur à vous, et que la route vous soit facile, et que le ciel vous soit serein, et que les dieux vous soient pro-

pices, et que les hommes vous soient soumis! Partez donc, puisqu'il le faut, et puisque c'est votre volonté suprême, partez: il ne nous convient pas à nous pauvres laboureurs de vous retenir plus longtemps, vous qui devez instruire le monde. Vous ne vous êtes arrêté que trop dans cette pauvre cabane, vous qui êtes fait pour être le maître des rois. Partez! de pauvres bergers, comme nous, ont déjà trop retenu un homme inspiré. Adieu donc! Mais cependant, mon hôte, sera-t-il dit que vous serez parti de cette maison aussi pauvre et aussi abandonné que lorsque vous y êtes venu? vous laisserai-je partir n'ayant pour guide qu'un bâton blanc et sans nœuds, et exposé à être dévoré par les chiens du premier berger qui sera loin de son troupeau? Non pas, mon hôte, non! j'en jure le Ciel, Apollon sauveur, Diane protectrice des montagnes, Pan gardien des bestiaux, Hercule dompteur des monstres, vous ne partirez pas ainsi tout seul, sans un ami, sans un appui, sans un guide, sans un esclave, sans un enfant qui éloigne de vous les chiens de la route! —

Ici la voix du berger devint légèrement tremblante; mais bientôt elle se raffermit, et il continua ainsi :

— Je te donne, dit-il au vieil aveugle, comme présent de l'hospitalité, ce que j'ai de plus précieux dans le monde; je te donne mieux qu'une tunique, mieux qu'un riche manteau, mieux qu'une coupe d'airain artistement ciselée : je te donne mon fils, mon enfant, mon fils unique, mon jeune Mentès. Prends-le, il est à toi; c'est le présent de ton hôte; prends mon fils, qu'il soit ton ami, ton disciple, ton guide, ton esclave, tout ce que tu voudras; prends-le, il est à toi; je te le donne; sa mère aussi te le donne; sa sœur aussi te le donne; lui aussi il se donne à toi. Prends-le, prends-le, notre hôte; qu'il ne te quitte plus, ni la nuit, ni le jour; qu'il te suive dans les temples des dieux, qu'il te conduise par les chemins ombragés, qu'il écoute tes chants immortels, et qu'il les répète près de toi; afin que lorsque tu ne seras plus, et lorsqu'il t'aura fermé les yeux, il puisse chanter tes poèmes à son tour, et les transmettre ainsi de génération en

génération à tous les peuples de l'univers.

Ainsi parla le berger. Il faisait une de ces offrandes sans réplique, qu'il n'est donné à personne de refuser. Le vieillard, sans autre parole, déposa sur le seuil de la porte hospitalière le bâton blanc qu'il avait repris pour son voyage; puis, posant sa main droite sur l'épaule du jeune homme, ils s'éloignèrent en silence, non pas sans se retourner plusieurs fois, le vieillard qui était aveugle, et le jeune homme, l'un et l'autre pour revoir cette famille dont ils s'éloignaient et qui leur tendait les bras.

Vous savez le nom de ce vieillard : il s'appelait Homère. Vous venez de lire les plus beaux passages de ses poèmes, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Après avoir été ainsi pauvre, méconnu, mendiant, sans patrie, il eut des temples, des autels, des rois pour aïeux, et sept villes principales de la Grèce, au plus haut point de sa grandeur, se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour.

FIN DU TOME PREMIER DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

TABLE

DU TOME PREMIER

DE LA DEUXIÈME SÉRIE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

